

VOYAGER LEGER

(Les oubliés)

François Blot

François Blot
13 rue Victor Hugo
92120 Montrouge
06 24 85 45 10

*Je ne peux m'empêcher de revendiquer l'orgueil de vivre
que le monde tout entier conspire à me donner.*

Albert Camus (Noces)

*Che vita meravigliosa,
questa vita dolorosa, seducente, miracolosa,
E non vorrei mai lasciarti finire*

Diodato (Che vita meravigliosa)

4 janvier 2025, dernier jour de cette histoire.

Courmayeur, Italie.

– Qu'est-ce qu'il fait ?

– Rien, il est devant la fenêtre. Cela va faire une heure qu'il regarde dehors.

– Deux.

– Deux heures, si tu veux. Mais s'il attend la neige, il va attendre longtemps.

– Il n'attend pas du tout la neige. D'ailleurs, il n'est pas équipé. Moi je lui ai dit : *vous savez, maintenant, la neige, ici...* Non, il est juste là, avec son bouquet, et il attaque son troisième café.

– Ton bouquet, mon vieux Barju, ce n'est rien moins qu'une rose. Rouge. Très belle, d'ailleurs. Pourtant, ce n'est pas la saison.

– Il t'a dit autre chose ?

– Non, il a demandé où était le rocher rond, et puis plus rien. Pas bavard. Le vieux de Rome aussi, avant Noël, voulait savoir la même chose.

– De Naples ; le vieux venait de Naples, et les deux mêmes avec lui venaient de France. Lui aussi, il est de Paris, ça se voit.

– Si tu le dis.

La clochette de la porte d'entrée du café tinte, le chef des guides entre et salue de loin le couple d'aubergistes qui discute à voix basse derrière le bar. Comme réveillé par la sonnette, l'inconnu profite de la porte encore entrouverte ; il se lève, pose un billet et quitte la salle silencieuse, avec à la main une fleur éclatante comme un sceau royal ; ou comme la marque appuyée d'un rouge à lèvres au bas de la lettre d'une amoureuse.

Le rocher rond est tel que Livia le lui avait décrit. Sa décision de profaner le malheur, elle l'a menée jusqu'au bout. Et puis, « les enfants vont bien », a dit Julie : Luc Vance devrait se sentir soulagé. Sans leur rencontre dans ce cinéma, juste avant Noël, jamais il ne serait venu à Courmayeur.

À partir des derniers arbres, le versant opposé devient velouté, presque bleu. Avant, à cette époque de l'année, il y avait de la neige jusqu'en bas, lui a dit le patron du café à la sortie du bourg. Avant, on parcourait les rues à ski. Avant... Mais à midi, dans le village, seules les parties ombragées des venelles ont encore un peu de croûte neigeuse aux bords des trottoirs. Les gouttières ont fini de sangloter. Les lauzes sont sèches.

Vance sait que Livia est en bas, au fond de la vallée. Il n'est jamais venu dans les Alpes italiennes. D'ailleurs, si près de la frontière, elles sont pour ainsi dire encore un peu françaises, ces montagnes. L'Italie pour lui, c'est autre chose. Rome, la Toscane ; au plus au nord, peut-être, Milan et les lacs. Mais surtout, c'est Naples, et la côte amalfitaine où Livia était un peu avec lui, c'était au printemps dernier. Cette montagne, c'est elle aussi qui la lui a apprise, mais par les mots, seulement.

Il y a ici quelque chose de pas rangé, un désordre suffisant. Et, surtout, d'encore vivant. Vance ne peut s'empêcher de penser que ce sont les mêmes montagnes qu'en Suisse. Que le pays des horloges et des banques n'est pas loin, sans doute pas si différent, au fond. Pourquoi le déteste-t-il ? Il sait qu'il n'a jamais aimé ce côté aseptisé, neutre, trop poli, suintant de fric et de magasins de montres hors de prix. Gros cliché, mais quand même. La gouaille d'Harry Lime, dans *Le troisième homme*, fait un bien fou : *L'Italie des Borgia a connu trente ans de terreur, mais en sont sortis Michel-Ange, Léonard de Vinci et la Renaissance. La Suisse a connu la fraternité et cinq cents ans de démocratie. Et ça a donné quoi ? Le "coucou" !*

Le coucou, et *Exit, Dignitas*, d'autres...

Bref. Une heure chrono avec un médecin pas trop regardant, douze-mille balles tous frais inclus, et hop. Des bénévoles, pavés de bonnes intentions sans doute, un peu militants, et qui pourtant, dans l'anonymat et une vague indifférence, ont tué Livia. Sans états d'âme, ou si peu. Allez savoir... Or ça, c'était à lui de le faire.

Alors oui, Julie, la fille de Livia, va bien. Les enfants aussi. Tant mieux.

Mais lui, non. Clairement non.

Un an plus tôt, 4 janvier 2024

Prélude à une conversation

À compter de midi au plus tard, le soleil aussi pourra être regardé en face. Qu'il soit surtout bien haut, aveuglant et sans nuages !

Rien ne destinait la femme qu'elle était à la lente dégringolade à laquelle elle allait, enfin, mettre un terme. Personne ne mérite ça, notez bien. Mais elle, face à son miroir, moins encore. C'est ce qu'elle semble se dire : sa flamme aurait brillé sans faiblir et puis, d'un coup, comme sous l'effet d'un coup de vent, se serait éteinte. C'était ça, l'idée. Livia Mancini aurait pu tout être : meneuse de revue dans un cabaret de Pigalle, de barricades auprès de Rosa Luxemburg – Liberté guidant le peuple, un sein dénudé –, passionaria armée des Brigades Rouges. Admiree ou détestée, personne n'aurait trouvé à y redire. Et bien non ; changement définitif de programme.

Alors Livia ouvre son tube de rouge à lèvres et souligne les contours de sa bouche d'un geste rapide. Un simple trait : les rouges Rothko, c'était avant. En quelques mois, son miroir est devenu son meilleur ennemi. Ce soir, elle le retournera face au mur de la chambre, comme ces élèves dissipés qu'on envoyait jadis au piquet. Quand elle était petite, les maîtres d'école se livraient encore à ce genre de rituel drolatique. Livia, déjà, trouvait ça ridicule. Pour l'instant, elle sourit à cette pensée et se regarde une fois encore, torse nu, dans la glace, comme on observe par une lunette surpuissante des astres lointains. Désastre prochain... Livia n'était pas née pour mourir. Mais la nuit gagne. Alors, elle remet sa robe, étoile éteinte. Plus qu'une heure ou deux, le temps d'une entrevue avec quelques médecins confits de bienveillance – trop, ça en devient gênant... –, et ses vieux comptes avec les vivants seront soldés. Le oui à la mort est un hymne à la vie radical. Jusque-là et pas plus loin.

Le ficus trône devant la fenêtre, là où elle l'a placé délibérément ce fameux « jour d'avant ». Mais un arbre, même avec vue imprenable sur ses congénères centenaires du Luxembourg, ne résout rien. Roland Barthes, lui, attend sur la table de chevet, avec ses feuilles cornées et un crayon de papier comme marque-page ; son *Discours Amoureux* cautérise certaines plaies, mais au fond lui non plus ne résout rien. Au début, la longue dame en noir – c'est ainsi que le miroir l'appelle, c'est ainsi que la nommait Pierre avec tendresse – la longue dame

en noir acceptait de céder à la nostalgie, celle de l'absent : Pierre au moins la faisait encore briller de son amour posthume. Mais ça, c'était avant ; avant les métastases.

Alors, dans le court *money-time* qu'il reste à jouer, Livia entend bien occuper son dernier carré de liberté. Exercer tous ses droits de femme demeurée debout, sans attendre l'indignité annoncée de la dépendance ; avant le pourrissement promis des chairs ; avant la nudité pitoyable dans un lit d'hôpital ; avant que son cerveau exsangue ne la laisse plus balbutier qu'un verbiage inaudible. Oui, Président, plus qu'un « possible » : *son* Droit et *sa* Liberté. La vieillesse, qui stigmatise les corps et dévaste les visages, cette vieillesse ne sera pas pour elle. Fuir, fuir avant l'échappée belle des organes et des pensées, avant de faire peine ou de faire rire, fuir pendant qu'il est encore temps. Fuir comme seule issue.

Bien sûr, Livia Mancini aurait voulu vivre, debout et libre, jusqu'à l'ultime minute. Revoir son Italie natale, fouler une centième fois les gros grains de sable brun d'Ischia, crapahuter sur les contreforts verdoyants du Mont-Blanc... Hélas, l'obsédante pensée est là, qui tue dans l'œuf une impossible insouciance. La vie n'est pas une pente douce : la fin sera aussi abrupte que le début. On naît dans un cri mais on peut mourir en silence. Game over... Alors Livia compte au moins profiter de la vie jusqu'aux limites qu'elle a fixées, elle, et quelles que soient autour les protestations d'amour pour qu'elle renonce. Pas une seconde de plus, pas une de trop. Tel est le choix de Livia Mancini : la mort ne l'attrapera pas vivante.

Et puis, il y avait, *il y aurait eu*, toutes ces postures, victime, courage, compassion, bataille et tout le bataclan. Silences et œillades compréhensifs. Ou boucans d'enfer pour défier les dieux cruels ou s'y soumettre. Bravoure discrète en bandoulière et croix de guerre du brave soldat en sautoir. Albinoni et chianti, musique tzigane et samovars. Il fallait pour ça avoir une foi chevillée on ne sait où, descendre d'émigrés russes ruinés par les bolcheviks et puis raflés au Vel d'Hiv, mais survivants et haut les cœurs. Liviochka, ma chérrrie ! Mais Livia n'est rien de tout ça. Ni grandes orgues ni balalaïka. Tête droite face à la barbarie, les yeux dans les yeux. Tant pis pour elle. Ou tant mieux.

Il y a pourtant un paramètre que la vieille dame n'a pas inclus dans l'équation : elle n'a pas dit au revoir à Lauren et à Gabin.

*

J'ai choisi la date. Ce sera le 19, dans deux semaines. J'ai organisé le voyage, la clinique, tout.

Vance a rarement vu ça : première personne du singulier, cette femme en noir pose les bases aux divers temps de l'indicatif. Passé, futur, Livia Mancini contrôle. Seul le grincement d'un brancard dans le couloir vient troubler le silence qui suit. Puis il revient, le silence, pesant

sur les épaules comme un drap mouillé. Après son annonce, calme et ferme, elle les a scrutés, tous, aimantant l'un après l'autre leurs regards. Le docteur Vance sait qu'à un moment ou à un autre, il va perdre pied, mais pas maintenant. Pour l'instant, il accepte la main tendue en forme de défi : cette femme n'a rien décidé du tout. Du moins, rien d'irrévocable ; ou bien elle bluffe. Sinon, elle ne serait pas là aujourd'hui. Alors le médecin reprend la main : *d'accord, ce sera le 19. On va même s'organiser ensemble, si vous voulez.*

*

Au premier regard, Luc Vance a su que c'était elle. Soleil de glace, silhouette fondue dans la pénombre du corridor. Livia Mancini est assise au plus près de la porte coupe-feu qui ouvre sur l'escalier, les fesses en équilibre sur le siège, déportée dans ce couloir aux murs vert d'eau transformé en salle d'attente éphémère. Provisoire, comme la vie. La position est sans équivoque : c'est une lionne prête à bondir, à tout planter là, à disparaître.

L'hôpital est en travaux, les bureaux passent de main en main comme dans un jeu de chaises musicales. L'odeur de plâtre frais, de poussière et de peinture est prégnante. Dans ce courant d'air sans air, personne n'a pas ses repères, les patients moins encore que Vance. De fait, Livia est bien venue, une fois déjà, dans une de ces salles de soins de fortune, d'infortune. Mais elle ne saurait dire laquelle, des bâches plastiques voilent aujourd'hui les portes. Des ampoules nues pendaient au plafond, elle se rappelle. Des fils presque découverts sortaient des murs, seulement protégés par un domino ; elle avait eu envie d'en toucher un... C'était le mois d'avant, le jour de sa rencontre avec le psychiatre : un passage obligé, lui avait-on dit, dans un cas comme le sien. Sic, *un cas comme le sien...* En réalité, une arnaque, une vraie tromperie sur la marchandise : en guise d'écoute *avant de mettre son projet à exécution* – les termes utilisés par la cancérologue, pourtant délicate d'habitude, l'avaient fait sourire –, le psy était juste là pour s'assurer qu'elle n'était pas... folle. Et bien non, elle n'était pas cinglée. Sa détermination, sa gestion émotionnelle, ses facultés cognitives ainsi joliment nommées par Philippe Safran, le presse-méninges venu la scruter, tout était intact ; pas de trouble anxieux ou dépressif inadapté, pas de bipolarité masquée, rien à se mettre sous la dent. Aucune névrose : Livia Mancini était *adaptée*. N'y avait-il que les médecins pour se demander si, quand vos scintigraphies brillent de métastases comme un sapin de Noël, faire la gueule était vraiment normal ?

*

Le Dr Vance se plante devant elle. Passagère asymétrie : debout, assise... *Mme Mancini, je suppose.* – *Ce qui ferait de vous le Dr Vance,* répond-elle en se fendant d'un sourire forcé. Sur le

coup, le médecin est frappé par le mélange de dureté et de luminosité de cette femme. *Patiente déprimée*, a-t-il lu dans son dossier. Elle est raide ! Vance n'est pas psychiatre. Mais il comprend que pour Livia, opposer un sourire de défi à la maladie, c'est lui rendre coup pour coup ; les Touaregs eux-mêmes se couvrent de blanc pour congédier la chaleur du soleil. *Nous attendons le psychiatre*, précise Vance, *et aussi l'équipe des soins...* Un quart de seconde d'hésitation, pas plus, et Livia s'engouffre : *l'équipe des soins palliatifs, oui, je sais.*

Vance ignore tout de cette femme, mais son allure est reconnaissable entre toutes. Au milieu de longs cheveux noirs lâchés jusqu'au dos – quelle femme de soixante ans bien sonnés peut bien arborer une crinière pareille ? – deux mèches gris fer, presque blanches malgré l'éclairage avare du couloir, bornent ses tempes. Son long visage patricien est poudré à l'excès, d'un blanc crayeux ; Livia a cette allure de vampire comme on en voit dans les séries télé. Même ses lèvres trop fines, à peine soulignées par un trait plus foncé, n'offrent aucune prise à la compassion. Pas de sourire, non plus, au moment de se redresser, mais un rictus qui convulsionne son visage : une douleur électrique se visse dans ses flancs et la tétanise tout entière. Une douleur qui rappelle le temps où le corps brillait de son absence, et ne se signalait que par le silence de ses organes.

*

Alix surgit d'un bureau de l'unité de soins palliatifs et les emmène vers la salle de consultation. Une infirmière leur emboîte le pas, puis c'est le tour de Safran, le psychiatre, d'arriver, téléphone vissé à l'oreille. Vance déteste ces gens tellement occupés qu'ils exhibent à la ronde à quel point on ne peut se passer d'eux. Lui s'offre le luxe d'être injoignable lorsqu'il le décide. Les urgences attendent toujours.

Livia Mancini, Safran, Alix, Gaëlle l'infirmière qui accompagne Alix Stegner, et Vance sont assis en cercle ; ni bureau, moins encore le paravent d'un écran d'ordinateur entre eux. Une règle d'or pour Vance. Pas de téléphone, pas d'obstacle même symbolique lors d'un entretien avec un malade, une famille : cet homme ne passe pas pour un emmerdeur monomaniacal pour rien.

Philippe Safran démarre : *Alors, on se revoit pour une question de refus de soins, n'est-ce pas ?* Vance se fige et observe Livia : LOL, l'entend-il penser, mais les seuls spasmes d'un rire lui lanceraient une nouvelle salve dans les reins. Visiblement, elle a connu des psychiatres plus psychologues. *En fait, c'est un peu plus compliqué que ça*, répond-elle seulement, avec un sourire

en suspension. Livia ne pense même pas *Non mais quel con !* Indulgence passagère, inhabituelle, coupable...

Mais Vance, lui, sait à cet instant qu'il va devoir ramer. Quand donner du temps à la vie devient à ce point incertain, au moins s'agit-il de rendre de la vie au temps. Une course contre la montre s'engage : Livia ne lui laisse pas le choix, il relèvera donc le gant. La *conversation* entre Livia et Luc commence, qui ne les laissera pas indemnes.

Elle durera six mois. Pas deux semaines : six mois.

PREMIÈRE PARTIE

Retour sur image

*Les biches ne vieillissent pas, je n'en ai vu aucune devenir toute chiffonnée,
comme c'est le cas pour nous.*

*Elles meurent précocement,
avant de traîner leur vie exténuée, épuisée.*

Erri de Luca (Impossible)

*Tout ressemblait au désordre qui conclut les maladies :
avant la mort qui se charge de rendre tous les corps invisibles,
l'unité de la chair se dissipe, chaque partie dans cette multiplication tire dans son sens.
Cela finit par la pourriture qui ne comporte pas de résurrection.*

Paul Nizan (Aden Arabie)

Sur la route. Deux ans plus tôt, fin de l'été 2022.

Sur la banquette arrière, Lauren et Gabin sont rincés. Ils ont enfin fini de jouer aux enfants turbulents. Pendant toute la première partie du voyage, ils n'ont cessé de chanter avec leur grand-mère. Celle-ci pilote la Volvo grise avec prudence : les limitations de vitesse sur l'antique Nationale 7 rallongent considérablement le trajet des vacances. Mais Livia déteste par-dessus tout les autoroutes qui déchirent la France dans les grandes largeurs. C'est un peu sa route 66 à elle. Alors les étapes ont pour nom Fontainebleau, Moulins, Roanne... Certains patelins font quand même l'effet de villes fantômes, et les bouchons ne sont plus ce qu'ils étaient.

Pendant une heure, les deux gosses ont soulé Livia avec *La truite* de Schubert, version parodique de Francis Blanche. Désuet au possible, mais tous les trois adorent. Livia a fini par les faire changer de disque, et ils ont entonné *L'hécatombe* de Brassens. Un jour, elle les emmènera au marché de Brive-La-Gaillarde, juste pour voir si le pugilat contre les cognes a pris fin.

C'est l'été, et Livia Mancini a la vie devant elle. C'est même une deuxième vie, euphorique et adolescente, depuis que les enfants de Julie ont fait irruption dans son univers trop tôt refermé sur l'absent. Chaque occasion est bonne pour *emprunter* ses deux gamins à sa fille. De fait, Julie est accaparée par son travail, et par son mari qui ne remonte pas la pente depuis la mort de Pierre ; comme s'il s'était agi de son propre père, à lui. Avec Livia, les enfants passent leur temps dans un monde de musique. Quand ils ne chantent pas Brassens ou Queen, quand l'un d'eux ne se met pas au piano pour les autres, ils jouent à la bataille navale, au jeu des Mille Bornes, ou bien ils se bagarrent et font des roulades dans le grand lit de Livia. Julie, leur mère, n'y trouve rien à redire, au contraire. Depuis la naissance de ses petits-enfants, Livia a rajeuni de vingt ans.

Avant, c'était autre chose. Livia comblait la béance laissée par la mort de Pierre de toutes les façons futiles possibles : reprise du dessin, cours privés de philo donnés ici ou là à un boutonneux, toutes ces occupations mises entre parenthèses après la naissance de Julie. Mais comment remeubler le quotidien de l'absence, quand tout a été construit à deux ? Peu à peu, pourtant, Livia avait repris du poil de la bête. Il lui arrivait même de démarrer sa Volvo sur un coup de tête ; elle alignait alors les kilomètres, sans but bien défini, passait un soir ou deux dans un hôtel, Provins, Cosne-sur-Loire, Montmorency, et puis elle revenait, heureuse de ces

explorations éclair. Mais la solitude reprenait aussitôt le dessus et la vie retrouvait son goût amer. Alors oui, vraiment, les irruptions de Lauren et Gabin avaient sonné le début de sa renaissance. *Le jour de ta naissance est le jour où Dieu a considéré que le monde ne pouvait pas continuer sans toi* : ce rabbin avait diablement raison...

Les voilà donc assagis. Gabin s'endort, et Lauren, l'aînée, regarde défilé le paysage à l'envers. Les virages entre les vallons de Bourgogne bercent les enfants. Dans quelques jours, ils seront dans les Alpes. *Chez elle*, dit Livia, enivrée d'avance par les montagnes de sa jeunesse, neiges éternelles du souvenir. Livia a beaucoup perdu, ces dernières années : son père, englouti dans le marécage d'une médecine désincarnée. Puis ce fut le tour de Pierre, parti sans crier gare un matin de septembre. Alors avec ces deux garnements sanglés sur la banquette arrière, tantôt chantant, tantôt endormis ou rêvassant, il lui faut vivre. Intensément, éternellement.

Aux pieds italiens du Mont-Blanc, ils reproduiront les escapades de son enfance, la descente du village entre les maisons aux lourds toits couverts d'ardoises grises et de mousse. Il y aura la promenade vers le jardin de paradis, avec ses rosiers grimpants et les grenouilles en céramique au bord du bassin où se croisent, depuis une éternité, de gros poissons rouges et blancs. Livia, petite, aimait patauger là et taquiner les poissons ; Lauren et Gabin sont des enfants, et ils reprennent sans le savoir la tradition à leur compte. Singulière permanence de l'instinct des petits hommes... Après la maison aux grenouilles, et quelques détours entre les murs de pierre sèche, il y a la surprise finale, le rocher en surplomb qui découvre la vue sur la vallée. Lorsque le temps est au beau, on suit la ligne claire des pentes du Mont-Blanc depuis ses premiers contreforts jusqu'au sommet. De loin en loin, on devine les amas presque immobiles des troupeaux éparpillés dans les alpages, le vert plus dense de la luzerne, et plus loin encore, la blancheur éternelle qui reprend ses droits sur les pâturages. Mais les limites des glaciers reculent d'année en année... Livia raconte aux enfants, jusqu'à épuisement, ses randonnées avec Gabriele, son père, sur les versants caillouteux de sa montagne. Bientôt, Gabin et Lauren seront grands, ils auront l'âge de partager ses excursions et Livia les emmènera, chaussés de souliers trop lourds, comme elle emmenait Julie enfant. Ensemble, ils monteront lentement sur les sentiers, tout là-haut au-dessus du village, et lorsqu'ils auront de la chance, un chamois apparaîtra au détour d'un rocher, comme on découvre un trèfle à quatre feuilles.

Oui, décidément, la vie est toute à elle. Elle ne fait même que commencer.

Cher journal¹

(14 Septembre 2022)

Zamal ne fait que ce qu'il aime. Ce chat n'a décidément aucun code social, il demande à manger quand il a faim, se laisse caresser quand il a besoin d'être gratté derrière les oreilles, balance un coup de griffe quand il en a marre. Il ressort, et on ne le voit plus de la nuit. Mais les gens ne sont pas des chats : les humains, comme les chiens, courtisent. Notre mère Julie ne le sait pas, mais avec son sourire d'attachée de presse, son carnet d'adresses et son agenda de ministre, maman est une courtisane. C'est comme ça que les appelle le chapitre sur Louis XV, dans mon livre d'histoire. Tous les adultes le sont, ils mourraient de ne pas être admirés, récompensés par le regard des autres. Ils ne se rendent pas compte qu'ils ne sont pas vraiment aimés pour eux. Ni qu'ils ne savent pas aimer.

Tous, mais pas notre père. Lui, il est perdu, il ne se plaît déjà pas à lui-même. Aujourd'hui, papa est venu nous chercher à l'école, Gabin et moi. C'était comme d'habitude, il a lâché un sourire forcé et a demandé comment s'était passée la journée. Je n'aime pas quand il vient au prétexte qu'il est plus tranquille quand je ne rentre pas seule avec mon frère. Je préférerais qu'il vienne pour le plaisir de nous retrouver un quart d'heure plus tôt. Mais c'est la seule raison qu'il trouve pour rompre son après-midi à tourner seul dans la maison en attendant l'heure de prendre son whisky puis ses somnifères. Je ne sais pas ce qui est le plus insupportable, entre lui qui traîne son air de chien battu depuis qu'il ne va plus au travail, ou ma mère qui ne nous voit même pas quand elle rentre le soir. Pourtant, elle trouve le moyen de s'occuper de nous, fait la cuisine après sa journée au sommet d'un building qui monte jusqu'aux nuages. Elle regarde les devoirs, mais elle n'est pas là. Papa, qui voudrait qu'on l'appelle Antoine comme on appelle notre grand-mère par son prénom, papa, pendant ce temps-là, ne fait rien. Il regarde par la fenêtre,

¹ Les rares fautes d'orthographe du journal intime de Lauren ont été corrigées.

scrute le ciel comme s'il attendait une réponse, comme s'il voulait s'envoler ; mais l'oiseau aurait trop peur de ne pas retrouver le chemin de sa cage, ou de s'écraser au retour contre la vitre. Alors il ne bouge pas, il se ressert un verre, ou dit qu'il va travailler dans son bureau en attendant le dîner. Tu parles ! En fait nous n'avons pas vraiment de parents. Chacun est dans son monde, dans sa bulle, chacun se ment pour cacher qu'il s'ennuie avec lui-même. Nous, nous ne faisons pas partie de ces mondes-là, et c'est tant mieux.

La seule qui ne ment pas, c'est Livia, et c'est tellement mieux quand c'est elle qui vient à l'école avec ses cheveux qui flottent comme la crinière d'un cheval. Les amis de ma classe ont des grands-parents qui n'ont rien à voir avec notre grand-mère. Eux, ils ont tous mal au dos ou dans les jambes, quelque part, ils pensent à la dernière fois qu'ils sont allés aux toilettes, à leur retraite qui fait des petits à la banque. Livia n'est rien de tout cela, elle a notre âge. Plus tard, je vieillirai comme elle, même si je sais qu'elle ne vieillit pas. Livia n'aura jamais mal partout comme ces vieux qui sont déjà morts avant l'heure. Papa est de ceux-là, figé sur place, et maman passe son temps à battre des ailes au dehors. C'est la seule différence, sa cage à elle est un peu plus grande, et un peu ailleurs. Mais les colibris, derrière leur grand sourire et leurs couleurs qui éclaboussent, ne font que voler sur place.

Seule Livia est vivante.

Paris, quartier de Montparnasse (16 Septembre 2022)

Livia sait qu'elle reste une femme qui ne laisse pas indifférent. Peut-être même joue-t-elle de cette silhouette longue comme un lys, et de ce faciès mi sévère mi sarcastique lorsqu'elle vous scrute au plus profond. Comme Livia ne s'expose jamais au soleil, même sur sa terrasse de la rue Guynemer, ce visage est finalement diaphane, presque transparent. Son sourire en brin d'herbe et ses yeux gris-bleu, selon la lumière qu'il fait, sont les seules parties qui lui donnent vraiment vie. Lorsque ses premiers cheveux blancs sont apparus, elle devait avoir quarante ans, elle a d'abord cru que c'était le début de la fin, la promesse prématurée d'une chevelure gris cendre de vieille dame. Mais seules les deux mèches de devant, retombant de part et d'autre sur ses tempes, sont devenues vraiment blanches ; le reste demeura d'un noir immaculé. Livia a pris ce mystère comme il venait, elle en a même fait une sorte de coquetterie. Aujourd'hui, ses amis lui donnent dix ans de moins, et elle le sait. Elle reste belle, et elle le sait aussi.

Pourtant, depuis la mort de Pierre, sa vie de femme s'est contentée d'hommes jetables, pour une existence sans attaches... Si Livia a besoin de cela pour vérifier qu'elle séduit toujours, ses rendez-vous se limitent à un dîner du côté de Montparnasse, son terrain d'élection ; un simple dîner avant de se quitter bons amis, malgré les protestations de Casanova toujours déçus. Pierre est trop vivant, trop indélébile pour qu'elle aille plus loin. De leur couple, pourtant, ne reste chez elle qu'une photo noir et blanc prise par Pierre dans le reflet du miroir. Livia est de dos, ses épaules nues offertes à l'objectif. La main massive de Pierre, noyée dans ses cheveux, enserme sa nuque comme pour la rapprocher avec sauvagerie et l'embrasser. Leur relation animale ne pouvait pas être mieux captée par l'objectif. L'anti-portrait, 75 x 50, est accroché dans la chambre, face au lit de Livia qui s'endort chaque soir tenue par la main solide de son amant. Elle aime par ailleurs les affiches de films encadrées dans son salon : sur le mur ouest, *Les vacances de monsieur Hulot* font face à *Mort à Venise*. Livia vit seule, encordée à sa liberté. Aucun autre homme ne s'est plus endormi chez elle ; comme pour tout, elle borne et contrôle scrupuleusement son existence. Et si par hasard le moindre signe d'attachement survient, elle coupe les ponts et fuit sans jamais donner de nouvelle. Livia et l'échappement, c'est une histoire...

Seize septembre, veille du commencement de son *autre vie* ; une autre vie qu'elle répudiera, car ce n'est pas la sienne. Mais ça, elle ne le sait pas encore. La touffeur de l'été n'en finit pas de finir. Livia passe le début de soirée dans la fraîcheur artificielle d'une salle des *Sept Parnassiens*. Il faut bien ça... Le cinéma donne pendant une semaine un cycle Nanni Moretti. Ce soir-là, elle va revoir un de ses films préférés, *Mia Madre*. Elle est seule : Julie, en digne fille de sa mère, lui a fait faux bond au dernier moment. L'histoire du deuil de Nanni et Margherita, la fin en pente douce de cette mère professeuse de latin sont bouleversantes. Sans doute aussi parce que la pensée de l'épreuve du lendemain ne la quitte pas, filigrane obsédant posé sur la toile ; et parce que précisément, pour la première fois, ce n'est pas un simple examen de routine...

Moretti, c'est une sorte d'amour de jeunesse. Livia voyageait encore intensément, elle sillonnait le monde, lorsqu'elle avait vu à Rome *Journal intime*, son film de la maturité. C'était presque par hasard, au *Nuovo Sacher*, racheté par le cinéaste à deux pas du Tibre. On ne renonce pas facilement à une liaison née sous de tels auspices. Livia ne savait pas, pas plus que ce soir de septembre à Montparnasse, qu'elle partagerait un jour cette attache avec un certain Luc Vance. De ce nom au visage sec, mangé par de grands yeux bleus, elle ignorait encore tout.

En sortant du cinéma, Livia longe les restaurants de la Coupole et du Dôme. Le trottoir est encombré de gens qui fument leur cigarette au dehors. Dans la nuit parisienne, les terrasses illuminées projettent des éclats ocre et bleus sur le boulevard du Montparnasse. Des scintillements comme des étoiles polaires dans le ciel, des persiennes entrouvertes sur la nuit marine, et là voilà sous le pinceau de Van Gogh, accoudée au guéridon d'une terrasse de café provençal. Lorsque l'avenir est soudain oblitéré par un lendemain qui déchanté, il reste l'imagination et le souvenir. Son esprit, déjà, l'emmène loin d'un présent qu'elle redoute, quoi qu'elle en dise. Arles, entre arènes et festival de la photo, était une parenthèse enchantée et rituelle partagée chaque été avec Pierre. L'inconscient a ceci de mystérieux qu'il ramène sans prévenir les moments heureux à la surface, comme une bouée remonte au creux des vagues quand le bateau est déjà loin. Mais ces heures heureuses sont aussi, tout à coup, douloureuses.

Sur le trajet du retour, Livia comprend que le temps qui commence aujourd'hui va s'accélérer au point de devenir, bientôt, insaisissable. Ce soir fait déjà partie du passé. Elle sait qu'il lui faut graver chaque souvenir d'une soirée qui sera désormais pour elle *le soir d'avant*. Faire un inventaire, recenser tout ce qui fait aujourd'hui, ce qui faisait hier ; ne rien laisser passer : le livre qu'elle lit en ce moment, la dernière musique écoutée, la dernière émission de radio...

Le livre c'est facile, il est dans son sac, et c'est *L'art de la joie*, le joyau d'une auteure sicilienne consacrée après sa mort. Un peu tard... La musique, c'est le piano staccato de *Journal intime*. Il y a les livres, la musique, il y a aussi les cinq sens, l'odeur du soir, les derniers bruits qui se répercutent dans la rue. La dernière odeur, c'était le parfum épicé et entêtant du restaurant thaï face à l'entrée du cinéma, dans le passage couvert. Maintenant elle le sait, elle n'oubliera jamais cette odeur-là. Pas plus que cette musique de fête qui descend d'une fenêtre ouverte, là-haut au dernier étage, à l'angle de la rue Vavin. Livia reconnaît un tango anachronique, il y a des éclats de rire et une voix de femme bien distincte, aussi. Puis la musique change, c'est toujours en espagnol, *un año de amor*. L'original, la première version était française : qui d'autre sait cela ? À partir de demain, elle refera le chemin à l'envers, rembobinera sa vie à partir de cet éclat de rire, de cette odeur de cuisine asiatique, du ciel étoilé de Van Gogh. Depuis une semaine, l'inquiétude est partout, toujours, larvée et prégnante. Mais les trois coups ne sont pas encore frappés, le départ ne sera donné que demain. Alors ce soir est peut-être la dernière soirée heureuse.

C'est en rentrant chez elle que Livia se met en quête d'un acte de bascule symbolique avec cette vie d'avant. Il s'agit de commettre une action tangible, même futile – surtout futile – qui lui rappellera à jamais ce dernier soir. Les livres sur les étagères sont savamment posés dans un désordre de façade, elle n'ose y toucher. Bouger un meuble, seule à minuit, ferait pour les voisins un boucan d'enfer. C'est finalement le ficus du salon qui migrera, destination la chambre ; il ira face à la porte-fenêtre qui ouvre sur le balcon. De toute façon, là où il était, il manquait cruellement de lumière. En son for intérieur, Livia sourit de cet acte tellement dérisoire. Lorsque le sommeil tombe enfin sur le souvenir de cette soirée pas comme les autres, Livia ferme les yeux sur l'ombre de la plante, découpée contre le bleu de la nuit. Dehors, la pluie commence à tomber dans la rue Guynemer. Les premières gouttes ruissellent en silence, avant de venir, de plus en plus drues, gifler les vitres des fenêtres.

Dans son lit devenu trop grand, Livia a froid.

Elle sait que demain est autre chose qu'un jour de plus.

Saint-Germain des Prés (17 Septembre 2022, le lendemain)

Idée incongrue, dépourvue de logique, de donner rendez-vous à Julie dans un lieu à ce point chargé de mémoire. C'est ici, pourtant, qu'elle a appris au téléphone l'accident de Pierre. C'est là aussi, des années plus tôt, qu'elle est venue célébrer l'annonce de sa grossesse avec un *Cuba libre*. Un petit dans le ventre, de l'alcool fort dès le premier jour. Comme une manie du défi, une bravade de tous les interdits... Mais il faut croire que Livia n'investit la brasserie, à l'angle de la place pavée et de la rue Bonaparte, d'aucune charge symbolique. Le mauvais œil, les chats noirs et les échelles, elle laisse ça aux autres. Pas le genre non plus à marcher sur les dalles impaires en faisant un vœu. Non, simplement elle a toujours fait ses mammographies dans un cabinet du quartier, et la terrasse reste, à cette heure du soir, la plus ensoleillée de Saint-Germain des Prés.

Avant ce jour-là déjà, Livia ne plaçait pas la mammo au rang des expériences les plus agréables. Les seins écrasés dans un gaufrier, les « manips radio » ont beau prévenir, à chaque fois ça reste un sale quart d'heure. Elle n'en est pas à sa première, mais avant c'était une simple surveillance, et Livia jouait le jeu. Parfois – une bonne fois sur deux, pour être honnête... – il lui arrivait de sauter un rendez-vous. Les autres fois, c'était avec l'impression, à chaque dépistage, de jouer à une sorte de roulette russe. Et comme à la roulette, malheur au perdant ; à *la* perdante. Pour les autres, souvent, de simples remises de peine.

Dans ce cabinet chic de la rive gauche, la salle d'attente peut toujours prendre de grands airs de salon pour soins du corps et spa – le pire de Dan Gibson pour fond sonore, orchidée en apesanteur dans un vase en verre et fragrances discrètes de fruits d'été – : sur les dix femmes qui se succèdent à rythme cadencé dans le gaufrier, une au moins aura tôt ou tard droit à la balle silencieuse du barillet. Pour Livia, l'angoisse des salles d'attente est née ici. Avant, elle n'avait que le dentiste.

Et cette fois, elle saute sans préavis du mauvais moment à passer à une inquiétude gluante. L'angoisse a surgi à la seconde précise où elle a senti sous la douche cette grosseur inconnue dans son sein droit. C'était une semaine en arrière. Impossible dès lors de chasser cette pensée de son esprit, l'obsession est devenue lancinante comme une dent cariée. Et la séance d'aujourd'hui ne fait que confirmer son intuition : il y a ces minutes interminables passées par le

radiologue à scruter les clichés sur son écran d'ordinateur. Il effectue ce qu'elle imagine (tandis qu'elle se rhabille dans son bocal), être des mesures micrométriques – il n'avait jamais fait cela, les fois précédentes... Non, rien de tout cela n'est franchement engageant. Pas plus que les minutes suivantes, passées à dicter le compte rendu ; Livia commence à trouver le temps long. Des trésors de senteurs pêche de vigne dans l'air, des kilomètres d'atolls polynésiens vus du ciel sur l'écran mural ne suffisent pas à desserrer l'étau dans sa poitrine. Le radiologue fait enfin son retour, il lui tend l'enveloppe – cachetée, secret défense – et demande à Livia de la remettre à son médecin de famille. Avec, pour seule explication : *une petite image, sans doute rien. Mais à surveiller, une biopsie nous tranquilliserait. Nous pouvons aussi vous revoir avant la fin de semaine pour une échographie. Aujourd'hui, malheureusement...* Laconique, lapidaire, le doc. Pressé, aussi : *une échographie, fin de semaine ; mais aujourd'hui ?!* Non, il n'y a *rien de sûr*, et pourtant le monde semble vous tomber sur la tête avec la légèreté d'une enclume ; celle d'une douzaine de mots, banals, anonymes, une formule sans doute automatique dans la bouche du radiologue. Mais pour elle ? *Nous tranquilliserait : depuis quand es-tu inquiet pour les autres, toi ? « L'art médical » sous sa pire forme, avec ses mille et une façons de vous prendre pour une conne. Ce rustaud pouvait-il formuler les choses autrement ? Sûrement oui, mais après tout Livia se dit qu'elle n'en sait rien. Après ça, il faut retraverser la salle d'attente, affronter le regard des autres. Chacune d'elles pense pareil : une femme sur dix.*

Mais pas question de se faire chaparder ce qui lui reste de son dernier après-midi de vie heureuse et d'innocence. Hier, c'était Moretti, Van Gogh, la rue Vavin, les rires clairs surgis d'une fenêtre sur un air de tango. Comme elle l'avait prévu, chaque seconde de cette soirée reste gravée dans les replis limbiques de son cerveau. Et cet après-midi, Livia est bien décidée à s'offrir une prolongation : elle déambulera donc deux heures dans le quartier avant de retrouver Julie. D'abord, elle redescend jusqu'à la Seine et picore de longues minutes chez les bouquinistes, à l'ombre trouée des platanes. D'Agnès Varda, *Cléo de 5 à 7* est probablement le seul film qu'elle ait réussi à regarder sans s'endormir. Pour une amatrice de cinéma, ce n'est pas glorieux, mais les canons de Livia ne sont pas ceux d'une nouvelle vague qui, comme Audiard, l'a toujours fait doucement rigoler. Par cette journée de carte postale, Livia s'offre donc un dernier détour avant la fin de la récréation. Ultime esquive, et premier refus d'obstacle avant d'ouvrir une enveloppe dont elle devine, dont elle connaît le présage funeste. Délicieux euphémisme de tragédie grecque... Alors ces deux heures de flânerie, c'est son premier bras d'honneur à elle à une médecine qui frappe déjà à sa porte, avec son objectivité glaçante et nue ; d'autres suivront, à chaque menace d'entraver sa liberté de vivre, puis à chaque tentative

de marchander son droit de mourir selon ses normes.

Un miracle. Chez le quatrième bouquiniste, Livia exhume du fond d'un rayonnage trois exemplaires manquants de sa série de Charles Exbrayat, deux en collection du Masque, un en Poche. Une mine ! Le vendeur avait relégué ces polars – qui, en dehors d'elle, n'intéressent plus grand monde – sous une pile délavée de Paris-Match vintage. Livia repart avec ses trésors. Bientôt, elle aura la centaine de volumes au complet. Le libraire, adorable, lui a fait une remise, trois pour le prix de deux ; pour le coup, Livia a un peu honte... Elle enfonce les trois livres au fond de son sac de toile. Sur le trottoir d'en face, deux hommes passent la porte du restaurant Lapérouse ; à cette heure, ce sont des cuisiniers ou des serveurs, se dit-elle. Lapérouse, elle y a dîné une fois il y a des années, une table en étage avec vue sur les quais et la Seine. Cela avait coûté un bras à un prétendant passé, sitôt après, dans ses pertes et profits ; Livia ne se souvient pas avoir couché avec cet homme trop comme il faut, pas assez fou. Seuls les fous sont drôles. Seul Pierre méritait ses bras.

Elle traverse en biais sous la menace d'un klaxon furieux et vient lire la carte qui trône dans la vitrine, posée sur un chevalet. Pas de doute, chaque plat au menu, la moindre entrée valent bien une blinde. Mais les intitulés mettent l'eau à la bouche et chantent comme de petits morceaux de poésie. Seulement Livia n'a pas faim, un chocolat à Saint-Germain suffira à son bonheur. Surtout, elle se demande si elle aura *encore faim*, désormais, comme avant. Sera-t-elle assoiffée de vivre, comme elle le fut toujours, ou bien capitulera-t-elle sans condition ? *Livia, ville ouverte...* Elle se demande aussi si un jeune homme charmant la remmènera chez Lapérouse. Cette fois, elle voudrait un des petits cabinets privés, au premier.

Livia s'arrache à ses rêveries de faste gastronomique, puis elle enquille la rue des Grands-Augustins. Elle laisse derrière elle les rayons obliques du soir repeindre les façades du Quai. La pénombre et la fraîcheur de la rue sont apaisantes. Le souvenir fané de son repas galant dans le grand restaurant parisien commençait à répandre en elle une nostalgie dont elle ne veut pas. La rue a aussi son lot de galeries pour bobos friqués. Livia aime l'art, elle dessine, fréquente les musées et les expositions, mais elle a toujours été sciée par ces galeries qui survivent sans jamais y voir un visiteur. Une série de peintures figuratives la fait ralentir, puis elle repart : tout comme la gastronomie de luxe, l'art exposé rue des Grands-Augustins n'entre pas dans sa gamme tarifaire.

Sept heures moins dix. Le cinq à sept touche à sa fin. Le boulevard Saint-Germain est encombré de gens affairés. Quelques promeneurs ont le nez en l'air, d'autres font du lèche-vitrine, ils s'arrêtent devant un chasseur, entrent à la Rhumerie... Tous ceux-là vont bien, c'est

écrit sur eux en lettres d'or, abjectes. Car aujourd'hui, elle est la seule cancéreuse de l'avenue, l'unique sursitaire. Une âme-fantôme, déjà... Il y a seulement quelques jours, elle était comme eux, elle aussi aurait admiré les étals, se serait posée avec des amis dans les mêmes bars. Tous ces gens qui perdent un temps précieux, par négligence, par ignorance. Elle voudrait détester ces passants, ou les envier, ou les agonir d'injures ; elle voudrait mettre un nom sur le sentiment qui l'envahit. Sans doute est-ce le manque d'habitude, on ne s'improvise pas comme ça condamnée à mort au milieu d'une foule anonyme et bien portante, du jour au lendemain, d'une heure à l'autre. C'est comme tout, ça s'apprend. Mais s'y habitue-t-on ? Un jour, quand son apprentissage de la maladie sera achevé, elle reconnaîtra dans une foule ces silhouettes efflanquées, ces visages jaunes ou émaciés, ces foulards serrés sur les têtes des femmes. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, ils vont tous trop bien.

D'ailleurs, qui sait à cette heure si elle est réellement malade ? Après tout, elle n'a pas ouvert l'enveloppe. Celle-ci, imagine-t-elle avec un sourire intérieur, grésille dans sa poche, brûlante et phosphorescente comme ces parchemins enchantés des fictions Disney, abandonnés au fond d'une vieille malle. Livia remonte vers Saint-Germain des Prés. Attendre n'est plus supportable.

À la lisière du jour, la terrasse du café est déjà à demi enveloppée d'ombre tiède. Il est plus tard qu'elle ne croyait, il fait même un peu froid. Livia entre et trouve un coin, derrière la vitre, encore éclairé par la lumière frissante du soleil. Bientôt, le jour s'en ira en même temps que soixante et quelques années d'insouciance. Étrange proximité cosmique... Ces années furent-elles si insouciantes que cela ? Livia Mancini revoit le profil de son père, amaigri par la maladie ; sa mère morte trop jeune ; son amie Michèle partie trop tôt. Et puis, ce fut le tour de Pierre. Vieillir donne le privilège terrible de voir mourir ceux qu'on aime. On voudrait répudier une telle faveur, on pense à partir le premier. Cette fois, c'est à elle de sentir le souffle de la mort nue sur son cou. Il faut bien que ça cesse.

Que sait-on des autres, et que savent-ils de nous ? Le serveur qui prend sa commande peut-il imaginer la faille sismique qui vient de s'ouvrir sous leurs pieds, et qui les sépare maintenant d'une façon définitive ? *Une clôture entre le monde et moi*, écrivait Luc à propos de son condamné. Quand la sentence tombe, l'air qu'on respire n'est plus celui des autres hommes.

Pourtant, une dernière fois, l'illusion que tout cela n'est qu'invention effleure son esprit. Comment a-t-elle pu échafauder cette histoire ? Après tout, les maladies bénignes du sein existent bien. Le ton gêné du radiologue ne veut rien dire, ces gens-là sont faits pour converser avec des écrans d'ordinateurs, pas avec les humains. N'ont-ils pas choisi ce métier pour éviter

les hommes ? Comment leur reprocher leurs manières pataudes ? Ils ne sont jamais aussi bons que pour ordonner, derrière leur vitre de protection, « *ne respirez pas... ressspirez !* » Mais à l'heure qu'il est, Livia ne respire plus.

Le garçon dépose devant elle un chocolat chaud et un verre d'eau. Il glisse l'addition sous un sous-verre et demande s'il peut encaisser tout de suite, parce qu'il va finir son service. Livia sort de sa poche le porte-monnaie et l'enveloppe du cabinet de radiologie au nom du Dr Fallet. Elle dépose un billet. Le serveur fait l'appoint, puis il retourne sur ses pas et regagne le comptoir. Livia pense à Julie, sa fille, qui sera là d'un instant à l'autre ; elle lui dira, peut-être. Elle pense à Tommaso son frère, retourné vivre à Naples ; à lui, elle ne dira rien.

Livia décachète l'enveloppe et déplie le courrier.

Dans quelques secondes, Julie sortira du métro.

Livia lit, tressaille. Puis elle replie la lettre et la glisse dans la poche de son manteau. Elle finit son chocolat, boit son verre d'eau. L'image finale de *Caro diario*, les grands yeux éberlués de Moretti lui sautent au visage... Alors elle s'enfuit sans attendre sa fille, comme elle fuira sans cesse, désormais, dans les rues déjà noyées de ténèbres de Saint-Germain.

Autour d'elle, le monde vient de décréter le silence.

Ici, on lutte... (24 Septembre 2022)

... Malheureusement... sais que ce n'est pas facile... une femme qui... Vous êtes...

Alternance de moments d'absence perplexe et de réveils désagréables. Flottement entre deux eaux, ni totalement là, ni ailleurs. Au réveil, ce sont des larmes de rasoir qui giflent les joues, les oreilles, font saigner le cœur. Un effort de détachement, et c'est une ouate tiède qui assourdit tout : le médecin est un mérrou qui bouge les lèvres sans produire un son.

Faire d'autres examens... Métastases ? Non, je... Un cancer, oui ça c'est sûr... Lames de rasoir.

... Mais si cela se trouve... Rien... Vous fumez, peut-être ?... Ouate assourdie.

... Oui, carcinome au moins. ...bulaire... Mais grâce aux biopsies... Lames de rasoir.

Livia vogue dans un inter-espace changeant, si ça se trouve les deux Xanax avalés ce matin lui ont embrouillé l'esprit. Elle entend des mots, sans bien comprendre. Il faudrait s'ébrouer, donner des coups dans tout ça, sortir du nuage. Mais au dehors, il y a les lames, assassines...

Opérer, le plus sûr... Rayons, chimiothérapie, mais pas certain... Encore jeune... Lames de rasoir.

Le toubib s'écoute. Tant mieux, c'est ça de pris pour lui. Il est plutôt mignon, il le sait sans doute. L'interne aussi, à ses côtés. Disons qu'il est touchant. Il regarde le maître. Un jour, ce sera lui.

... Les recommandations... médicolégal, votre consentement bien sûr... L'infirmière d'annonce...

Ouate.

Pourquoi mérrou ne prononce-t-il qu'un mot sur deux ? Le sort-on de son aquarium, des fois ? Ce poisson ne plaît pas à Livia, il sait qu'il est un gros poisson, mais il a le sang froid, sous ses écailles.

... Centre d'excellence, comme vous savez... Ailleurs, c'est... Mais... De pointe.

Rasoir.

Julie n'est pas là. Une chance. Elle aurait peut-être compris mieux, mais Livia n'aurait pas voulu être vue dans cet état stuporeux.

... Vous battre, hein ?

Cette fois, basta. Livia ne remettra pas les pieds ici.

Paris 6^e (25 Septembre 2022 ; jour un, année zéro)

Dans le contre-jour de la mémoire, le surgissement de la maladie souligne le temps fini des petits gestes. Menues sensations, actes banals auxquels on attache si peu de prix tant ils s’ancrent dans la certitude de l’éternité. La brosse qui passe dans les cheveux ; la couverture remontée sur l’épaule ; le frôlement du drap sur la joue ; un verre d’eau tiré au robinet ; parler, se taire ; entrer sous la douche ; épilucher une orange... Avec la maladie, chaque souvenir futile de la vie d’avant prend des allures d’événement triomphal et tragique.

C’est le fameux *premier lendemain*, le jour d’après, le top chrono face à la pente raide qui mènera inéluctablement à la ligne d’arrivée. La fin de sa ligne de vie. Chaque journée sera marquée du sceau de l’amertume, de la peur et de la perte. Chaque jour sera mortel.

Livia tourne le dos au grand miroir florentin dressé face à la fenêtre de la chambre. Le soleil du matin inonde la pièce avec une douceur de seau d’eau froide. À cette heure, l’éclat du jour est douloureux. Livia sait que ce face-à-face lui sera désormais insupportable ; à nouveau lui vient l’idée de fuir, fuir loin de tout cela, des médecins, des miroirs, loin des confrontations définitivement impossibles avec soi-même.

Pierre, lui, aimait lorsqu’elle lui faisait face, impudique, ses longs cheveux noirs réunis dans une seule main contre sa poitrine. Il attrapait ses poignets de ses deux mains puissantes et elle venait à lui, abandonnant ses cheveux qui ruisselaient sur ses seins. Ses seins en poire, elle disait, elle les a toujours trouvés trop petits ; jolis, mais pas assez gros. Pierre faisait alors courir ses doigts sur son corps nu, ses mains larges jouaient sur elle comme lorsqu’il jouait sur son piano. L’habileté exacerbée par l’amour de l’artiste improvisait des mélodies chaque fois inconnues, et de son corps surgissaient des notes à la fois inédites et familières. Livia aimait le mystère de ces mains que son homme jugeait trop larges pour les touches du clavier, et qui jamais pourtant ne laissaient échapper une note fausse. Pierre aurait voulu être organiste. Son homme dans une église, assis aux grandes orgues, quelle blague ! Pierre, c’était un besoin quotidien du corps et de l’âme, comme on est esclave de l’air qu’on respire, la promesse d’une chanson d’amour.

Avant, il y avait bien eu Jean. Mais lui, Jean, son mari, ne tirait d’elle aucune note, son corps restait muet sous les caresses de cet homme trop sage. Non qu’il ne fût pas aimant, au

contraire, mais l'esprit et le corps de Livia réclamaient autre chose. Et puis il y avait eu cet enfant, Julie, une petite fille apparue entre elle et lui. Jean n'avait rien dit, rien eu à dire : elle l'avait quitté avant qu'il sache. Avant que son ventre s'arrondisse, avant qu'il voie quoi que ce soit de sa métamorphose. Jean *ne voyait pas*, il n'avait pas les yeux pour saisir ce genre de choses. Pierre, lui, avait saisi immédiatement la transformation fondamentale qui s'opérait en elle. Plutôt que *voir*, il avait *sent* une nuit d'avril la tension nouvelle de ses seins, inhabituellement gonflés. D'un bond, Pierre avait allumé le plafonnier de la chambre d'hôtel, le corps de Livia s'était retrouvé dénoncé sous la douche de clarté et elle avait croisé instinctivement ses avant-bras sur sa poitrine. Son amant avait pris ses poignets dans une seule de ses larges mains, et il avait frissonné devant les seins plus ronds de Livia, aux aréoles brunies par l'enfant à venir. Et puis Pierre avait brusquement reculé, les hanches enveloppées dans un repli du drap, apeuré et étranglé par une pudeur soudaine, et c'était elle qui avait dû, de sa main longue et laiteuse, rattraper son bras et le rassurer. Le gosse, *c'était lui...* L'enfant serait de lui : *il est de toi*, l'avait-elle tranquillement dit. Il est à nous, nous l'élèverons ensemble. Si tu le veux... Et ce fut son tour à elle de frissonner et de recouvrir son corps d'un pan du drap : et s'il ne voulait pas de cet enfant ? S'il n'était qu'un amant ? Pierre l'avait serrée dans ses bras jusqu'à l'étouffer, puis ils avaient ri, ri, ri, un temps infini, avec l'allégresse de deux oiseaux après la pluie. Pas un ne parla de Jean ; qui sait même s'ils pensèrent seulement à lui.

Cet enfant serait donc celui de Pierre. Et lorsque, quelques mois plus tard, Livia remarquerait la minuscule tache de vin cachée sous la racine des cheveux encore rares de Julie, juste au sommet de sa nuque, la même marque qu'elle connaissait à Jean, elle n'en dirait rien.

*

Ces souvenirs d'une époque révolue survivront-ils à ce qui dévaste aujourd'hui sa vie, survivront-ils à la mutilation ? Les hommes bleus pourront-ils amputer aussi cette part d'elle ? L'image de son amant se fait déjà plus floue dans sa mémoire. Pierre était, il *devait rester* l'homme qui regardait son corps nu et le faisait vibrer. Mais la psyché de la chambre ne lui parle plus des jours heureux. Ses seins se sont alourdis, devenus inutiles depuis la mort du seul être aimé. Bientôt, un inconnu aux mains gantées de caoutchouc viendra toucher à cette part si privée de son corps. Qu'aurait dit Pierre, aurait-il laissé faire cela, pour qu'elle vive ? La chanson absurde de la vie vaut-elle cette morsure faite à son corps ?

Où es-tu, Pierre ? Pourquoi m'as-tu laissée seule ?

Paris (Même époque)

Luc Vance est né un jour de juillet 1973. Il n'a donc pas connu la fièvre de 68, les années de *Salut les copains*, la fin de règne du général, la guerre du Vietnam, le premier pas de l'homme sur la lune. Vance a grandi avec pour musiques de fond les dictatures d'Amérique Latine, les inondations du Bangladesh, la dernière ligne droite de la guerre froide, l'union de la gauche, l'avènement du disco, Star Wars... Surtout, il a vécu les désillusions des années Mitterrand, espéré en l'avenir le jour de la chute du mur, applaudi à la fin de l'Apartheid, subi les inepties musicales des années 80, vu arriver les premiers ordinateurs à la maison. Son cerveau est le résultat composite de ces décennies de mutations accélérées, et Vance est devenu médecin sans presque voir passer les années de sa jeunesse.

Aujourd'hui, il exerce le métier aride et beau de médecin réanimateur. Ces fameux acclamés de vingt heures par temps de pandémie... Et il sait mieux que personne que sa discipline s'accommode mal des états d'âme. Pourtant, à bientôt 50 ans, Vance en est pétri. D'états d'âme, de questionnements et de doutes. Le jeune loup des débuts a abandonné ses certitudes bon marché, pour se mettre à cultiver, jour après jour, quelques convictions plus résistantes à l'épreuve du temps et de la souffrance. Suffisamment, au moins, pour s'équiper de la fameuse *sérénité crispée* de René Char. Éligible à la mauvaise conscience, le médecin doit avoir la modestie du marcheur, non les rêves de sommet du conquérant. C'est du moins ce qu'il pense.

Dans le périmètre où il usine, l'ordinaire des soins intensifs est dépourvu de poésie. L'humanité affleure derrière le paravent des actes mécaniques, répétés à l'infini : aiguilles de perfusion plantées dans des veines trop fragiles, tubes de polyuréthane jaune pour gaver l'estomac, tuyaux soufflant dans des poumons bouffis d'œdème. Vance sait que la médecine est par essence agressive, jusque dans ses actes les plus légitimes. Il sait que *faire des soins* ne rime pas toujours avec *prendre soin* : il y a bien plus qu'un abîme de sens entre un pluriel et un singulier. Il en faut une dose de certitudes, et même d'œillères, pour accomplir ces agressions avec sang-froid, ne pas reculer au pied du mur. Parce que le métier de sauver les hommes est une transgression permanente de la règle commune. Vertigineuse, tolérable à la seule condition de ne jamais oublier que ça l'est, transgressif, et que ce droit accordé sera toujours l'exception. Le défi de chaque jour, pour tout un équipage, est de *garder du sens*. Mieux qu'un mot

d'ordre, une philosophie. Médecins, infirmiers, aides-soignants, tous manipulent des corps nus, jettent un drap au pied du lit pour examiner, pour soigner. Où est l'intimité, où est la pudeur, où est la décence ? La médecine est le seul domaine où un étranger dénude et touche sans être passible du code pénal ; la seule profession où on ouvre une poitrine, où on pénètre dans un ventre sans être accusé de coups et blessures. Même les flics n'ont pas ces droits. Pour cela, il faut pouvoir, l'espace de quelques minutes, réduire le corps à un simple *objet de soins*. Mais la conscience est toujours là, *juste là*, aiguë et radicale. Prête à sonner le réveil du soignant, à rappeler que ce malade horizontal et dénudé est une personne, dépositaire d'une dignité absolue et universelle. Attenter à la pudeur ou à l'intégrité physique doit demeurer une dérogation, toujours momentanée, toujours négociée. L'obsession de l'abus de pouvoir, la crainte de la maltraitance ordinaire ne quittent pas le Dr Vance. Comment ne pas tomber, à force d'habitudes, dans une forme de *banalité du mal*, au nom du Bien ? Vance lui-même a-t-il toujours, tellement excessive, cette conscience pour lui ?

Et ce n'est pas fini, et la technique médicale ne connaît pas de limite. Car il s'agit ensuite de brancher des machines pour respirer (plaisamment appelées ventilateurs, si loin pourtant des hélices empoussiérées tournant comme de petits avions aux plafonds des pays tropicaux.) Non loin de ces turbines infernales, d'autres s'affairent sur des appareils qui clignotent pour laver le sang lorsque les reins n'en peuvent plus. D'autres fois encore ils inondent les veines d'adrénaline de synthèse parce que, cette fois, c'est le cœur qui flanche. Ce sont les mêmes qui s'aventurent hors des murs de l'hôpital en tenues de cow-boys, ramassent les accidentés sur un bord de nationale, pratiquent le massage cardiaque et les défibrillations. Vance, lui, n'a l'âme ni d'un aventurier ni d'un cow-boy de la route. Définitivement. S'il a un flingue, c'est pour ne pas s'en servir.

Il n'a pas non plus l'âme d'un lève-tôt. Depuis des années, il vit en décalage-horaire avec ses contemporains, rentre tard, dîne et veille tard, s'endort tard – quand il s'endort. Vance se définit volontiers comme un oiseau de nuit, mais il sait que l'originalité lui manque en matière de métaphore. Son équipe, elle, dit de lui qu'il est *aquatique*, animal des profondeurs. Surtout son adjoint Marty, littérateur et poète. Soit, va pour *aquatique*.

Quoi qu'il en soit, petit jour après petit jour, se lever avant le soleil rend Vance irritable et taiseux : l'homme a les matins revêches. Chaque réveil est une torture, et il a beau changer la petite musique qui lui tient lieu de sonnerie, la nouvelle ritournelle est chaque fois pire que la précédente. Pourtant, un matin après l'autre, il s'arrache du lit et descend faire couler le café. Puis il remonte réveiller Jeanne. Quelques grognements lui parviennent en guise de bonjour :

sa fille non plus ne met pas un entrain communicatif à quitter sa couette, c'est de famille.

Quand il sort de chez lui, Vance fredonne les premières notes de *Comme d'habitude*, un rituel hérité de l'adolescence, puis il regagne sa voiture. Une 205 déclassée et cabossée, ennemie déclarée de la couche d'ozone, qu'il ambitionne d'élever un jour au grade de voiture de collection. Eté comme hiver, les trottoirs des petits matins exhalent la sale odeur de la ville, l'air est acre et la lumière horizontale. Le pépiement des oiseaux, levés avant les autres, lui est insupportable. Le soir, tout est différent, même couchant le soleil barbouille les façades de couleurs chaudes, l'air est doux. Le petit jour, c'est l'heure des condamnés.

Le trajet vers l'hôpital, ajouté aux effets d'un double café serré, finit par le ranimer. Vance se gare au pied du bâtiment Grisolle. Il avale la volée d'escalier qui conduit au premier, tape sur le digicode et pousse la porte vitrée. Le fin grillage qui double la vitre donne à ce lieu des allures de prison. À moins que ce ne soit celle d'un secteur d'internement psychiatrique... Il pousse la porte et entre dans ce sanctuaire où l'humanité le dispute chaque jour à la violence. Comment survivre ici ?

Avant de se mettre au travail, Luc Vance hume l'atmosphère. Prendre la température de la réanimation, c'est saisir l'insaisissable. Un peu avant huit heures, la relève de jour démarre les toilettes. L'air offre alors un curieux mélange d'odeurs d'eau savonneuse, de produits pour le sol, de jour fade qui se lève.

Le bruit aussi est particulier. Le son d'un carillon disharmonieux monte du cœur de la salle. C'est la centrale d'alarmes qui répercute les sonneries venues des chambres. Pourtant, dans ces chambres, les électroscopes semblent silencieux, et personne ne court dans tous les sens, comme lorsque s'affiche un risque vital imminent. Vance passe devant un des boxes et regarde le moniteur : les sonneries ont été commutées sur *silence* ; les soignants lavent le malade, inconscient et nu, ils le maintiennent avec précaution sur le flanc, le temps d'achever la toilette et de changer les draps. Dans la chambre 8, Constance est là depuis cinq semaines, c'est pour ainsi dire *la régionale de l'étape*, incapable de venir à bout d'une vilaine pneumonie. Vance referme la porte coulissante, gêné que la nudité de Constance soit exposée aux regards, ne serait-ce qu'une épaule, une jambe. Il a pourtant assez rôlé pour que les portes soient fermées, un paravent tiré, quand les malades, comateux et raccordés aux machines qui les tiennent en survie, passent à la baignade. Les deux heures entre 7 et 9 sont pour cela les seules interdites aux visites, et tous les malades passent un gros quart d'heure à poil aux bons soins des aides-soignants et des infirmiers. Ce matin, l'externe fait un électrocardiogramme dans le box 4. Le réanimateur de garde, lui, avec un peu de chance, profite d'un vague sommeil en pointillés

dans sa chambre. Peut-être rêve-t-il.

À l'oreille et au doigt mouillé, Vance mesure le taux d'électricité qui règne dans le service. Pour le profane, les indices sont imperceptibles, hormis les fois où l'arrivée d'un malade escorté par le SAMU aspire comme un siphon la moitié de l'équipe ; les pyjamas bleus ou verts galopent alors entre la chambre et la réserve de matériel, entre le local de pharmacie d'étage et le brancard. Sinon, quelques secondes suffisent à compter mentalement le nombre de ventilateurs, les sonneries d'alarme chez ceux qu'on ne savonne pas encore, le flux de la circulation dans le couloir ; et déduire si, depuis la veille, il y a eu de nouveaux venus ou, à l'inverse, des « départs » non programmés... Entre toutes, l'ambiance de ces heures poisseuses, plus tout à fait l'aube et pas encore le jour, renseigne sur bien des choses : quel a été le verdict de la nuit ? Quelles vont être les familles à consoler de l'inconsolable ? Y aura-t-il au moins une ou deux bonnes nouvelles à dire ?

Vance s'offre ainsi une ronde rapide. Il éteint une sonnerie inutile, tire ici un paravent, là une porte, répond à un malade qui n'a pas reçu le petit-déjeuner frugal de l'hôpital.

Aujourd'hui, le service est calme ; les portes sont tirées sur les malades, il n'y a le feu dans aucun box, le réanimateur de garde dort encore. Une journée comme les autres commence. Mais aucune journée n'est comme les autres. Avant midi, il s'agit de rediscuter tous ensemble de monsieur B., 81 ans et une gangrène de la jambe qui n'en finit pas de ne pas guérir ; ses enfants, ses petits-enfants venus de Saint-Brieuc, tous seront là. Luc Vance n'aime pas ce qu'il va devoir leur dire. Bien sûr, il commencera par se taire et les laissera parler les premiers. Il écouterà leurs peurs, accueillera la colère qui se déverse, répondra à leurs questions maladroites. Encore et encore. Puis il réunira tout le tact que vingt-cinq ans de métier ont stratifié en lui, écorné mais vivace, et il leur dira : *on n'y arrive pas ; le corps de votre papa, le corps de votre grand-père, ce corps est désormais trop faible. Nous sommes désolés, nous n'y arrivons pas.*

S'ensuivra un lourd silence.

Paris (Dernier jour de septembre)

« J'ai connu une époque où les médecins m'invitaient à leurs banquets. J'ai assisté une fois à un dîner de médecins qui faisaient leur réunion annuelle avenue Marceau, quelque chose comme ça. Ils avaient un sujet qui s'intitulait "le mensonge en médecine". Donc ils m'avaient convié ; pour faire le philosophe du banquet, quoi !

– Vous ne vous prenez pas au sérieux !

Livia entend le ton badin du vieux philosophe avec ravissement ; en même, sa préciosité pontifiante l'agace... L'animateur Jacques Chancel, lui, jubile. Le vieil homme poursuit, de sa voix éraillée par les années de tabac. Ou bien n'est-ce que l'âge :

– J'ai cru de mon devoir de les avertir en entrant que je suis pour le mensonge. C'est-à-dire pour que le médecin ne dise pas la vérité au malade. Et ils m'ont dit tous en cœur : nous aussi ! Alors ça m'a beaucoup rassuré. Après nous avons eu une discussion. Il y avait là-dedans les médecins pour qui le mensonge est un cas de déontologie grave. Par exemple, le cancérologue, évidemment. Je parle de la France ! En France... On ne dit pas à un malade atteint de cancer ce qu'il a.

– Donc vous êtes totalement pour le mensonge, Vladimir Jankélévitch.

– Dans les rapports médecin-malade, totalement, oui. Presque totalement. En tant que moraliste, je n'hésite pas une seule seconde : je mens ! Parce que ça, ce n'est pas mentir. Mentir ce n'est pas dire le contraire de la vérité. C'est parfois dire une vérité plus profonde. Et après tout si en mentant je prolonge mon malade, en lui donnant le sentiment de la sécurité, et bien je pense que le médecin fait encore son devoir médical ! Ça fait partie du traitement, ça ! »

Et ça continue comme ça... Mais a-t-elle le droit de juger les errances du passé à la lumière du présent ? Eternelle question, elle ne répondra pas ce soir. Livia éteint le smartphone sur lequel elle réécoute l'émission hors d'âge *Radioscopie. Vintage*, on dirait aujourd'hui ; pour ça, l'INA et Radio France sont une mine. Livia serait bien en peine de nier la subtilité du vieux moraliste sur les vérités assénées. Après tout, la fausse honnêteté est bien commode à celui qui la pratique. *Les preuves fatiguent la vérité*, disait Georges Braque. Pourtant, de nos jours, qui balancerait une chose pareille ? Livia sait qu'elle n'aurait pas supporté d'être menée en bateau, ni au début de sa maladie ni si les choses tournaient mal. « L'authenticité du mensonge » était peut-être acceptable à l'époque où le cancer tuait sûrement et rapidement ; aujourd'hui, c'est

inaudible. Du moins Livia se rassure-t-elle comme elle peut : *grâce à la science, combien d'entre nous peuvent profiter de leur cancer pendant plus de cinq ans !* Dans les bons comme dans les mauvais moments, cet autre Pierre n'est jamais loin... Livia est perplexe. A-t-on, comme veut le faire croire le vieux philosophe, le droit, ou surtout *le devoir* du mensonge lorsque notre navire aborde les confins de la vie terrestre, quand on ne peut plus rien ? Dans ce cas, comment conserver la confiance, si tout n'est que sable mouvant ? Qui croire quand ? Que dire lorsque l'évidence devient aveuglante, le regard de la mort insoutenable ? Qui fait le sale boulot ?

Mais pour Livia, la position n'est pas tenable. Si certains préfèrent un marché de dupes, libre à eux d'en être les pantins. L'ennemi se regarde en face, et lorsque le cancer viendra à reprendre le dessus, elle prendra, elle, ses dispositions avec la vie, créancier froid et insensible. Ce n'est pas aujourd'hui, à l'âge qui est le sien, qu'elle va commencer à se laisser raconter des histoires, écouter le chant des sirènes en plein naufrage. Quand le bateau coule, il coule.

La posture doucereuse du paternalisme, cette asymétrie revendiquée – des deux côtés... – avaient peut-être un sens il y a cinquante ans. Et encore, même de cela, Livia n'est plus certaine. Elle laisse l'illusion du pieux mensonge à de hautes sphères de la pensée, où on trouvera toujours que la vérité est relative et contingente ; elle-même se contente d'exigences plus terre à terre. Et puis, il y a l'image du père, déambulant amaigri dans les couloirs comme un fantôme, à peine couvert par une chemise d'hôpital mal fermée. Cette indécence du vêtement, cette inhumanité banalisée, c'est aussi cela l'infantilisation volontaire des malades. Quoi qu'en dise le philosophe au soir des années 70, le mensonge ne rassure que celui qui le profère. Mentir, *se mentir*, Livia laisse ça aux autres. Elle a croisé, dans sa courte expérience de la maladie, des patientes drapées dans le déni : tout est tellement perceptible, à fleur de peau dans le bouillonnement de culture des salles d'attente. Pour ces femmes, le mensonge est la seule issue pour échapper au viol de la conscience, il est une rançon pour la survie. La lutte est inégale, mais grand bien leur fasse. Cela aussi est respectable, sans doute. Pour les autres...

Du temps où Livia enseignait la philo, la mort était déjà l'incroyable absente des programmes. Aujourd'hui encore, elle est partout et en même temps, elle n'est nulle part. Quel est ce point aveugle ? Ils ne manquent pourtant pas, ces philosophes qui en font leur miel dans les salons et les amphithéâtres. Franchement, ceux-là gagneraient à sortir de leurs alcôves : combien ont vu un malade ? Mais c'est comme d'habitude, Livia, sans pitié.

Heureusement, il y a dans un rayon de sa bibliothèque les pages de Vladimir sur l'Amour. Ça c'est autre chose... Ce soir, Livia s'endormira avec elles. Leurs mots parlent aussi de Pierre.

Paris (Octobre 2022, trois semaines ont passé)

Aujourd'hui, Livia a la garde de ses petits-enfants pour la nuit. La volée des deux moineaux se répand dans l'appartement, joyeuse et musicale. Assez pour l'éloigner des pensées morbides qui l'assailliront sitôt couchés : chaque heure gagnée est précieuse. Au matin, elle lève les moineaux et les prépare pour l'école. Lauren a pris les choses en mains pour ce qui est de ranger les cartables et remettre de l'ordre dans celui de Gabin. Livia prépare un petit-déjeuner pantagruélique dont les enfants ne mangeront pas le quart. Mais c'est son plaisir.

Sur le chemin, Livia est une pie. Elle le sait, bavarde, fait durer le plaisir et se fait rappeler à l'ordre par Lauren : l'heure tourne. Alors in extremis, elle lâche les enfants à la porte de l'école à la seconde où la cloche sonne. D'ailleurs, ici comme ailleurs, ce n'est plus une cloche mais un vague extrait de musique latino, ou quelque chose... Puis, elle rentre chez elle, aussi lentement qu'elle est venue, monte trois étages et se fait couler un bain. Tant pis pour la planète.

Ce matin, c'est l'heure de l'ultime rencontre avec un corps qui n'est déjà plus vraiment le sien. Livia sait, au moins, qu'elle pourra conserver son sein. Elle a compris que des discussions vives et animées avaient eu lieu entre chirurgiens et radiologues ; l'autre option était la mastectomie totale. Là, Livia a exigé d'avoir son mot à dire. Car ensuite, ce sera à elle de s'habituer à ce reflet inédit, à cette silhouette irrémédiablement changée, quoi qu'il arrive. Il lui faut dès maintenant apprivoiser l'idée qu'à compter de l'opération, elle se fera d'elle. Les mutilations, même invisibles, laissent d'abord une trace indélébile à l'âme.

Mais Livia comprend aussi, à mesure que l'intervention se rapproche, que le pire est ailleurs. Que l'enfer, c'est les autres – jamais elle n'aurait imaginé reprendre à son compte cet aphorisme de fond de cendrier, la boussole sud de sa morale... Les autres, c'est le regard obscène qu'elle devine chaque jour posé sur elle. Comme si cette mutilation à venir se lisait sur son visage. Plus que le regard, l'enfer c'est leur existence à tous, *leurs simples existences*, malades, bien-portants, tous. Les premiers lui renvoient leur propre souffrance en pleine face ; les bien-portants, eux, lui survivront. Alors, croisés dans les coursives du pavillon des cancéreux, tous lui sont étrangers. Et tous lui sont également intolérables. Malades et bien-portants.

Dès sa première venue à l'hôpital, la promiscuité infligée avec ses compagnons de maladie

est un supplice qui croît visite après visite. Pourtant ici, dans cette aile du pavillon La Rochefoucauld, il n'y a que des femmes, ses sœurs, ses semblables... C'est « l'accueil pathologie mammaire », annoncé avec une sorte de pédanterie risible ou touchante sur le panneau de l'entrée. D'ici déjà, Livia a fui, la première fois. Sale manie ? Réflexe de conservation ? N'être entourée que de femmes qui, pour la plupart, souffrent du même mal qu'elle, a quelque chose d'à la fois effrayant et rassurant. Impénétrable alchimie. Que doit-elle faire de cela ?

Pourtant, en toute objectivité, l'organisation est humainement parfaite, irréprochable. Les secteurs de consultation par type de cancer évitent ce que Livia appelle « les rencontres du troisième type ». Sur le papier du moins. Car il reste les espaces communs, les zones de transit, la salle des prises de sang. Impossible d'ignorer les métastases des autres. Sortant de la salle des prélèvements, cet homme semble décharné par un mal qui le dévore de l'intérieur et le vide de toute énergie vitale. Il traîne avec lui, comme un compagnon de promenade, un pied à perfusion qui distille dans ses veines un liquide blanc. Plus loin, son quasi jumeau a un tuyau dans le nez ; le même mélange douteux coule dans son estomac. Il y a ce qu'on voit, et il y a tout ce qu'on devine, rassasié d'informations trouvées sur le web. Livia a tout lu. À quelques mètres de là, la consultation de stomathérapie accueille ceux qui vivent avec « une poche », un anus artificiel. Même dissimulées sous une chemise ou sous une robe, comment vivre normalement avec des poches de déjections posées sur le ventre comme des verrues ? Livia n'ose s'imaginer sur un bord de piscine ou sur une plage avec de telles monstruosité collées comme des sangsues. Et puis, il y a les gueules cassées, ces cancers de la gorge rafistolés au prix de blessures effroyables. La chirurgie plastique a beau faire des miracles avec les « lambeaux » de muscle et de peau, la vie n'est plus la même avec une figure rapiécée comme une vieille poupée. Pour la plupart de ceux-là, l'amputation de la gorge leur a coûté la voix : derrière un tube métallique, c'est l'œsophage qui distille des syllabes hoquetées dans un écho caverneux...

Alors Livia, un court instant, se dit qu'elle sera mieux lotie qu'eux, tout compte fait. Pas de gueule cassée, pas de poche sur le ventre, pas de membre amputé. Mais quelle pensée absurde ! Tu es une femme, Livia, tu as failli perdre un sein, même le quart d'un sein, qu'importe. Alors bien sûr, avec les techniques du troisième millénaire, on ne voit rien sous un soutien-gorge, un chemisier ou une robe. Même à la piscine ou sur la plage, les courbes sont les mêmes, ou presque. C'est ce *presque*, qui est gênant. La morsure est bien plus profonde que la trace de l'opération, c'est une blessure charnelle, narcissique. Pourtant, Pierre disparu, à part elle qui le saura ? Les autres, son enfer, n'y verront que du feu. Mais en réalité, c'est bien pire qu'un

petit morceau de chair et de lobules graisseux soigneusement curetés par le bistouri du chirurgien. Livia sait qu'elle n'est pas la première à vivre ce viol du corps, que tout a été dit et écrit avant elle. D'autres moins chanceuses sont amputées de façon radicale. Et pourtant, rien de ce qui est arrivé aux autres, avant elle, rien de tout cela ne compte : le cancer touche à la partie la plus intime de sa féminité, une part d'elle qu'elle ne révélait qu'à l'homme aimé. Et bien sûr, à cet autre emblème, mieux qu'un emblème, le souvenir à la fois doux et douloureux de la maternité : par la métamorphose de ses seins, Pierre avait deviné l'enfant à naître. Alors non, ce n'est pas un simple « organe sexuel secondaire » que va bientôt attaquer le scalpel sûr et froid du chirurgien.

Livia retire son chemisier et plonge dans son bain. La tiédeur de l'eau agit comme un baume cicatrisant, une poche amniotique à ciel ouvert. Tout pourrait être tellement différent.

À ce moment-là, Livia ne sait pas à qui elle en veut le plus, du cancer ou de l'opérateur.

Cher journal

(20 décembre 2022)

Les vacances de Noël commencent aujourd'hui. Nos derniers mercredis ont été vraiment géniaux. Surtout depuis que maman a abandonné l'idée de l'école des sports pour le matin. Du coup, Gabin et moi passons la journée entière avec Livia.

Cette après-midi m'est venue une idée qui me perturbe. Ou plutôt, elle me plaît bien, cette idée. Livia est une femme amoureuse, « une amoureuse » lui avait dit Gabin un jour où elle avait mis un disque de Barbara. Par erreur, parce que Livia, c'est plutôt Patty Smith, U2, Marianne Faithfull, ou alors Léonard Cohen. Pour lui, elle a une dévotion. Enfin bon... Là, c'était Barbara, et moi j'adore. Quatorze ans, début des années 2020, aimer Barbara et Brassens... Tant pis pour ceux que ça intrigue. Un jour, je passerai aux chanteurs en « C ».

Bref, l'après-midi se finit à une terrasse de café. Le serveur (un vieux de 20, 25 ans) complimente notre grand-mère sur son rouge à lèvres et sa chevelure. Il est presque insistant, et semble troublé. Et les yeux de Livia, eux, semblent approuver ; son sourire, aussi. Pour nous, Gabin et moi, le serveur n'a aucun mot. Mais moi j'étais heureuse, et je crois que j'aurais aimé qu'ils s'embrassent. Heureusement que mes parents ne savent pas ça.

Je sais que Livia a eu son Pierre, et qu'il a été alors son seul homme. Mais avant lui, je suis sûre qu'elle a été follement et continuellement amoureuse. Que pour elle le cerveau, le cœur et le sexe ne faisaient qu'un. Livia aime tout ensemble, et si elle aime l'esprit d'un homme, elle fait l'amour avec lui de façon naturelle. Peut-être a-t-elle aimé des femmes, aussi, j'en suis même certaine. Moi, j'ai juste quatorze ans, mes premières règles sont arrivées hier. Seule ma grand-mère le sait, pour l'instant. Joyeux Noël ! Je me demande comment je serai, plus tard...

Livia me laisse tout lire. Il y a deux mois, j'ai trouvé sur un rebord de sa bibliothèque un titre qui m'a frappée. Livia venait de le finir, et elle ne l'avait pas encore rangé (il faut

dire qu'il n'y a plus de place nulle part sur ces étagères). Une écrivaine italienne a écrit un truc incroyable, *L'art de la joie*. Elle porte un drôle de nom, *Goliarda Sapienza* ; je pense que c'est son vrai nom, et à la limite... Livia m'a dit que j'étais jeune pour lire ça, que c'était très long, mais qu'après tout, ce n'était pas son affaire. J'ai lu l'histoire en quelques semaines, intercalée entre les « figures imposées » de lecture pour l'école. Et la Modesta du livre, c'est Livia ! C'est une « continuiste », aurait dit notre prof de sciences à un tout autre sujet : son esprit et son corps ne font qu'un, Livia comme Modesta dirigent l'un et l'autre avec la même autorité. Ou plutôt, rien ne les dirige : ils sont libres, maîtres d'eux-mêmes. Faire l'amour n'engage pas plus Modesta que de donner son amitié ou de livrer son opinion politique. Livia est pareille : elle donne tout, et reprend tout. Mes parents n'auraient pas aimé, je pense, mais ils n'ont vu que du feu ; du moment que les devoirs étaient faits...

Livia avait raison, quand même : ce n'était pas tellement de mon âge.

Paris (Printemps suivant, 2023)

Livia a donc conservé son sein. Sain... Le cancer, la maladie était circonscrite, et un coup de bistouri aura suffi avant de clôturer le traitement par des rayons. Il lui faudrait aussi prendre des hormones, tous les jours, pour éviter la récurrence. Mais ça, c'est un futur qui n'a pas encore de nom. De cette période, elle garde peu de souvenirs. Soulagée de n'être pas amputée, selon ses termes, Livia avait accepté la feuille de route sans chercher à négocier. D'ailleurs, elle n'avait pas eu à dormir à l'hôpital, par la grâce de ces traitements « ambulatoires » – elle aura au moins appris ce mot. Et c'est vrai qu'on déambule, jusqu'au bloc opératoire, debout avec un type et sans brancard ! – : entrée le matin, sortie le jour même. Sa précieuse liberté n'avait pas eu à en souffrir. Peu à peu, elle avait réappris à se regarder, à effleurer sa poitrine : seule une fine cicatrice, comme une griffure, ornait le bord d'un sein qu'elle avait cru mutilé pour toujours. L'idée même d'une reconstruction lui aurait été insupportable. Avec l'opération et la radiothérapie, elle était guérie, la vie était redevenue la plus forte. Ainsi Livia expliquait-elle du moins son amnésie de cette période, et sa docilité extrême, pour tout dire inaccoutumée, au corps médical. Il n'y avait que les hormones qu'elle avait refusé de prendre pendant les premiers mois, certaine de ne pas les supporter ; même l'insistance de sa cancérologue n'avait pas eu raison de son obstination.

Et la vie avait repris. Pour un peu, Livia se demandait comment elle avait noirci à ce point un tableau somme toute banal. Une femme sur neuf, mais pas toutes mortes ! Une petite journée à l'hôpital, dont la moitié dans les vapes, des allers-retours éclair pour les rayons : la pièce était jouée. Lauren et Gabin avaient fait leur réapparition ; elle les emmenait partout, leur faisait découvrir Pleyel, les Gymnopédies et Peter Bence. Ces gamins-là ne passaient pas leur temps sur un iPhone avec *Candy crush* ou des écouteurs sur les oreilles. C'était inespéré. Ou bien se conditionnaient-ils pour elle ? Qu'importe, ils s'aimaient. Cette renaissance avait contaminé Julie, qui rentrait plus tôt du travail et passait des soirées avec eux ; même son mari sortait la tête de l'eau, il ne parlait plus de Pierre. Presque plus... Jean aussi les visitait de temps en temps ; lui seul semblait vieillir, et ce n'était à nouveau plus un privilège.

Six mois plus tard, le diagnostic de rechute était tombé, sec et clinique : métastases disséminées dans les os. Côtes, colonne vertébrale, tout ou presque était gangréné. Un jour ou

l'autre, une vertèbre s'écraserait, son bassin se briserait et Livia finirait paralysée, en fauteuil roulant ; la belle perspective. Mais de cela, il n'était pas question.

La maladie progresse, avait annoncé Sarah Fuentes, sa cancérologue. D'abord, Livia avait sursauté : singulière conception du *progrès*, quand même... Les médecins ont-ils conscience de la portée de leur vocabulaire mal dégrossi ? Livia avait eu une seconde d'incrédulité et de douce euphorie, vite éteintes. L'enfer est non seulement chez les autres, mais aussi dans les mots.

Jusqu'alors, Livia Mancini avait considéré cet hôte indésirable comme simple étranger de passage. Un intrus dont il faudrait se débarrasser avec autant de férocité qu'il avait eu de sournoiserie en s'invitant en elle. La chirurgie et les rayons étaient là pour ça, détruire l'occupant par les armes et par le feu. Mais les métastases, comme autant d'éclats de balles oubliés dans son corps, changeaient la donne : l'ennemi était désormais une part constitutive d'elle-même, sa cinquième colonne à elle. Son propre corps, vaincu, se soumettait, collaborait avec l'occupant et se retournait contre elle. Pouvait-on, dès lors, lutter contre soi-même, à moins d'être suicidaire ? Allait-elle s'immoler pour punir son corps d'être passé à l'ennemi ?

Sous le coup de la récidive, tétanisée par le retour de cet ennemi intérieur, Livia avait d'abord laissé trainer. De longues semaines, elle avait scrupuleusement déserté l'un après l'autre les rendez-vous. L'idée de tout plaquer et de laisser la mort faire son office avait commencé à germer. Livia n'avait jamais été *résiliente*, ce n'était pas maintenant qu'elle allait commencer. La vie ne valait plus la peine d'être vécue avec la conscience d'une fin dégradée, la certitude d'être une vieille dame invalide, un poids pour Julie, un visage pas même présentable à ses petits-enfants. C'est là que Livia avait commencé des recherches sur l'euthanasie ; pour cela, Internet est un outil formidable. Elle s'était aussi remise à fumer, un peu...

Et puis, Sarah Fuentes est revenue à la charge, si douce et si convaincante. Avec son accent sévillan fait de danses et de chansons, Sarah est attentionnée et résolue à la fois. Pour elle, Livia a cédé, fini par accepter de participer à un protocole de recherche sur un nouveau médicament. Ce sera, se promet-elle, sa dernière concession à la maladie, à la toute-puissance de l'académie. Et après tout, ne le fait-elle pas un peu pour *faire plaisir* à la jeune Sarah ?... Livia ne tardera pas à découvrir que les études *de phase précoce*, comme on les nomme, étirent à l'extrême les ressorts insidieux de l'infantilisation. Faite d'un autre bois, la longue dame en noir aurait dû ruer dans les brancards et manifester son indiscipline coutumière ; elle n'en fera rien. Au contraire, le protocole l'installe dans un cocon presque douillet, et elle se laisse guider de bout en bout par des soignants somme toute aimants et attentifs. Entrée le lundi aux aurores, Livia en prend

pour cinq jours d'injections ultra-chronométrées, dont chaque dosage se mesure au microlitre. Il n'y a pas eu de tirage au sort, cette roulette russe qui amuse tant les chercheurs. Livia ne boit pas de cette eau où personne ne sait qui boit quoi... L'autre condition était qu'on ne touchât pas à un de ses cheveux, cette crinière qui lui donne une force de héros biblique. Une crinière, surtout, dans laquelle Pierre passait sa main pour l'y enfouir tout entière et attirer sa tête abandonnée sur son épaule. Des années après sa mort, Livia vit toujours pour lui, à *travers* lui et la permanence de son regard. Cette part exorbitante du passé, mais aussi cet espoir doublé de crainte du futur et soldé dans la fuite, Livia sait qu'elle devra, face à la maladie qui avance, les liquider. Mais pour l'heure, elle est encore prise entre nostalgie et espérance, révolte et abandon, ces Charybde et Scylla de la vie qui passe. La philosophie pour classes terminales ne pèse pas lourd quand la mort approche : ne devient pas stoïcien qui veut. Livia sait qu'elle a du travail.

Pavillon La Rochefoucauld, dernier étage. Dans ce service de pointe, tout le monde est aux petits soins. Ici, pas question de louper une injection, un prélèvement, de négliger le moindre symptôme de mauvaise tolérance qui la ferait « *sortir du protocole* ». Un bibelot, se surnomme-t-elle avec ironie, comme tous les locataires de l'étage.

Livia l'a compris, l'atmosphère est moins lourde que dans les unités classiques ; ici, la plupart des patients vont encore bien – condition sine qua non pour recevoir ces molécules du futur. À cet étage de La Rochefoucauld, c'est pour ainsi dire, malgré le spectre des métastases qui rôdent, une parenthèse dorée au milieu de l'enfer. Pour un peu, on se croirait embarqué dans la navette Challenger, prêt à participer à une sorte de conquête spatiale des corps. Et puis ici, on a le sentiment de faire œuvre utile. Le malade n'est plus seulement patient, il devient membre à part entière de l'équipe de recherche, objectif le prix Nobel ou, un jour qui sait, la victoire contre la Mort. Livia sait les chimères qui circulent dans ce dernier étage de la fusée. À mi-chemin de la lucidité, elle-même n'en cultive aucune, surtout pas celle de vaincre une mort qui vient trop vite.

Déboussolé par un climat sans queue ni tête, l'hiver a laissé la place au printemps avant l'heure, et avec lui aux premiers pas des patients hors du pavillon de cancérologie. Dans la journée, Livia bénéficie de courts espaces de liberté où elle peut, à condition de respecter scrupuleusement l'heure de retour, profiter des jardins de l'hôpital. Pour échapper au croisement d'autres patientes de La Rochefoucauld – toujours sauvage, une fesse sur le rebord de la chaise, prête à fuir... –, Livia se réfugie dans un quadrilatère voisin, planté d'un marronnier et d'un platane centenaire. C'est l'heure où elle reçoit la visite de Julie et de quelques amis triés sur le

volet. Livia répugne à exhiber son visage de malade. Gabin et Lauren, eux, sont trop jeunes pour venir la visiter, la faute à un règlement hospitalier vieux de deux siècles. Pendant la durée de son séjour, la population de ce carré de verdure varie peu, une sorte de familiarité silencieuse se crée. Les mêmes têtes, les mêmes patients qui roulent avec eux leurs pieds à perfusion, condamnés promenant leurs gibets. Certains viennent là en famille, d'autres sont seuls, comme cet homme, la quarantaine grisonnante et le regard nuageux, qui passe d'interminables appels téléphoniques en espagnol. Certains viennent fumer discrètement, malgré les interdictions placardées dans l'hôpital. Après tout, le mal est fait, non ? Il y a enfin des familles sans patients ; souvent, dans ces petits groupes à l'écart, des gens pleurent. Livia apprendra que ce sont des visiteurs du service de réanimation, dont les fenêtres donnent sur ce carré de jardin. Elle sait aussi, sans l'ombre d'un doute, qu'elle ne mettra jamais les pieds dans cette annexe du purgatoire, où une machinerie fantasmée le dispute à l'inhumain ; elle a rédigé, noir sur blanc, des directives extrêmement explicites, et Julie serait son porte-parole en cas de nécessité. Et puis il y a le docteur Fallet, médecin de famille dont elle est si proche. Irène Fallet lui a promis, qu'en cas de force majeure, *elle l'accompagnerait jusqu'au bout*. Pourvu qu'elle tienne parole. Surtout, le bout de quoi ?

Qu'on ne s'y trompe pas : ici comme ailleurs, Livia prépare sa fuite. Si pour l'heure elle est docile et respectueuse des règles du jeu, elle sait que la vie ne tient qu'à un fil, que parfois même ni elle ni la mort ne donnent de préavis. Livia, alors, pense à l'absent, et ses ruminations solitaires s'emplissent de mélancolie. Ses jeunes années à flanc de montagne, la porte d'une librairie qui s'ouvre sur un inconnu, les réveils contre la chaude haleine de Pierre rebondissent en cascade. Et puis la minuterie de son portable sonne, et elle regagne le service des essais cliniques. Pavillon La Rochefoucauld, troisième étage.

Paris (même époque)

À la faculté de médecine de la rue des Saints Pères, les étudiants massés dans l'amphithéâtre Binet forment un mur humain compact et menaçant. Un mur face à l'homme seul dans la fosse, entre son pupitre et l'écran de projection. Les marches d'escalier, entre les tables de bois canifées et les bancs, ont été prises d'assaut, il ne reste plus un centimètre carré de libre. La plupart des étudiants grattent fébrilement, concentrés sur leurs ordinateurs ou leurs blocs-notes ; quelques-uns ont le nez en l'air ou fixent cet homme qui parle en faisant de grands gestes d'acteur de théâtre, tout en bas de l'amphi. Certains ont l'air désarçonné par ce jeu. Tous sont terriblement jeunes.

Pendant deux heures, Luc Vance leur raconte des histoires, il raconte l'Histoire majuscule, la grande aventure de la pensée médicale. Pour une fois, il a cédé à la facilité : il a commencé par Nuremberg, et les portraits sinistres des vingt-trois ersatz de médecins jugés pour crimes contre l'humanité s'affichent à l'écran. Surtout, il leur raconte Simone Weil et Levinas, la sollicitude et l'hospitalité. Il parle aussi d'Habermas et de discussion. Vance croit plus que tout dans les vertus de la maïeutique, en la parole offerte. Lui qui avait délaissé les philosophes, il a replongé dans Sénèque et Jonas... Lorsqu'il était en terminale, il séchait les cours de philo du lycée, tellement mauvais, et s'échappait pour jouer au foot ou écouter au Collège de France les conférences d'Yves Bonnefoy sur Giacometti. Ce fut, cette année-là, une révélation, même s'il regrette le rendez-vous manqué avec Aristote. Mais surtout, il ignore encore combien Epicure ou Giacometti le rapprocheront bientôt d'une certaine Livia Mancini.

En ce moment, ses lectures sont nettement plus légères. Le métro qui le ramène vers l'hôpital est quasi désert en ce milieu de journée. Vance s'assoit et plonge avec délice dans *les fatwas de Charb*, dédicacées par l'auteur un jour où il passait par le salon du livre à Gaillac. Ni l'un ni l'autre ne savait alors que, quelques années plus tard, la véritable fatwa, bête et méchante, tomberait sur tout l'équipage, trop libre, de *Charlie*.

Hélas, les stations défilent, et il lui faut refermer les délires de l'ami assassiné. Sorti du métro, Vance réintègre son bureau au troisième étage du pavillon Grisolle. Ce capharnaüm en forme de sous-pente, juste au-dessus des boxes fébriles de la réanimation, offre une vue apaisante sur un quadrilatère que se disputent, précisément, un marronnier et un platane. Là, il

décide de se payer une micro-sieste, les pieds sur le bureau. Il n'est pas même assoupi que son téléphone portable vibre dans sa poche. Le numéro d'appel est inconnu. Chaque fois, c'est la même angoisse : est-ce un appel pour Jeanne ? Jeanne, dont le cerveau trop bouillonnant refuse la moindre promesse du futur. Jeanne, dont les idées débordent et se brouillent avant d'être couchées en ordre sur ses copies de Français. Jeanne, qui a fini par multiplier les refus scolaires, dévorée d'angoisse... Ce matin, il l'a bien déposée au collège ; pourvu qu'elle n'ait pas séché une nouvelle fois. Quand ce n'est pas le téléphone, c'est sur sa boîte mail que la CPE balance les infos qui font mal, l'air de ne pas y toucher. Putains de mômes, quand même.

À l'hôpital, Vance a toujours pris soin de passer au large du pavillon de pédiatrie. Dans son *inframonde*, il a les épaules assez solides pour supporter la souffrance, accompagner les malades et les vieillards vers une issue somme toute inéluctable. Si ce n'est normale... Mais les gosses, c'est autre chose. Les enfants, c'est du domaine de l'impossible, de l'impensé. L'injustice est là, prégnante et palpable, solide et froide. Alors porter le poids de son propre enfant souffrant, c'était bien la pire chose qu'il pût imaginer. Le désarroi est absolu, désarmé. Et qu'on ne lui dise pas que les maladies psychiques, ça ne vaut pas un cancer ou une mucoviscidose.

Le coup de fil concerne bien Jeanne, mais ce jour-là, c'est seulement le service de psychiatrie de l'Institut Montserrat : le docteur Rostaing souhaite avancer le prochain rendez-vous d'une heure. Va pour une heure... Vance ne sait que penser de Rostaing, ni de cet institut soi-disant spécialisé dans les adolescents. Il ne sait même que penser des psychiatres en général. Les « siens » sont toujours passés consciencieusement à côté de tous les diagnostics, obnubilés par leur frénésie psychanalytique et la culpabilité, établie par postulat, *de la mère*. En attendant, c'est bien la mère de Jeanne qui à force de pugnacité a ouvert la piste menant vers la personnalité « frontière », aggravée d'autres nez rouges des pédopsys du moment : HPI, TDA, des trucs à trois lettres et zéro solution. La pomme de la sorcière, le don maudit. Florence Conrad, psychologue lumineuse et épargnée par les dogmes, a fait passer les tests à Jeanne : *un mélange inédit et détonnant*, a-t-elle annoncé en voyant tomber le double verdict. Allait-on vraiment y voir plus clair, avec ces étiquettes collées dans le dos comme des poissons d'avril ?

Alors les parents ont beaucoup lu. Lobe frontal, centre limbique : psychiatrie et neurologie, désormais alliées, sont fécondes en théories analytiques et électrochimiques. Mais la pensée de Vance, basique et rationnelle, ne parvient pas à intégrer cette anomalie qui n'a pas de nom. Ou bien qui en a trop. La réalité, c'est que nos mômes sont perdus...

Est-ce que ce Rostaing, si peu loquace et si énigmatique, va relever le niveau ? Que sait-il

de ce « trouble de l'attention » du jeune adulte, produit d'import et enfant mal né que la psychiatrie française, toujours en retard d'un coup, vient seulement de reconnaître ? Vance a besoin de tout sauf d'un taiseux pour sortir de l'impasse. Et Florence Conrad seule ne suffira pas.

Vance peut toujours en vouloir aux psys : lui-même a été en-dessous de tout et il le sait. Pendant des années, il a fermé les yeux sur la précocité de Jeanne. Avec le recul pourtant, tous les voyants étaient au rouge, mais lui, avec sa hantise des particularismes bruyants comme des casseroles, a resserré ses œillères : Jeanne *ne pouvait* être surdouée. Vance est universaliste, pur et dur : comme toutes les étiquettes, le matraquage sur l'atomisation du monde en autant de singularités lui est insupportable. Alors, insensible aux signaux qu'elle lui lançait, il a raté les souffrances de Jeanne, et il aura fallu que sa femme, avant lui et avant les psychiatres, lui ouvre les yeux. Le cerveau de Jeanne est prisonnier du *ici et maintenant*, et la structure mentale de son père ne peut rien pour elle : il n'a rien compris.

Le portable rampe de nouveau sur le bureau en grésillant : cette fois, Eloïse, la secrétaire du service, annonce l'arrivée d'Henri Germain. Vance accueille son invité au seuil du bureau. C'est un vieil homme au visage doux, encombré par un long corps, sec et noueux comme un sarment. Mais il n'a pas cette allure languide des gens trop grands, ses yeux sont pétillants et ses gestes vifs. C'est un retraité d'un autre âge, dont on devine qu'il met une cravate chaque jour de la semaine pour rester chez lui.

Vance, ennemi déclaré d'un paternalisme confortable, a confiance dans la parole des patients. Il croit en leur connaissance de leur propre maladie, et en leur regard aiguë sur les ratées de l'hôpital. Cet après-midi, celui qui pénètre dans son bureau est un ancien du service : trois mois dans un lit de réanimation, les yeux rivés sur la froideur blanche du plafonnier, forgent une solide expérience. C'est leur premier audit ensemble : le bénévole Henri Germain va scruter avec lui les pratiques des soignants en matière d'hygiène. Et cette inversion du modèle le réjouit.

Luc Vance serine dès qu'il le peut les mots d'un vieux sage de Nanterre qui recevait, lancées par de futurs bourgeois zélés, des corbeilles sur la tête en mai 68 : *une vie bonne, dans des institutions justes*. Mais le chemin est semé d'embûches, et l'institution, malgré elle, souvent maltraitante. Il faut beaucoup de monsieur Germain.

Paris (Premiers jours de l'automne 2023)

Tout le temps que dura l'essai clinique, Livia aura joué le jeu. Respecté à la lettre et à la minute près les règles strictes et l'agenda de l'étude. Peut-être parce qu'elle ne ressent pratiquement aucun effet secondaire. On lui avait promis des chutes de tension, de la fièvre, des crises d'urticaire ; rien de tout cela ne se produira. Au point que Livia se demandera à un moment si elle ne reçoit pas, malgré tout, un placebo. Non, simplement son organisme tolère exceptionnellement bien ces injections d'anticorps venus neutraliser le cancer. Plus tard, elle comprendra que l'absence de toxicité va souvent de pair avec une absence d'efficacité. Mais pour l'heure, c'est la période bénie de la soumission aux impératifs de la science, la parenthèse enchantée de « *l'alliance thérapeutique* ». Livia se surprend elle-même de sa docilité. Qui sait si, cette fois, elle ne trouve pas du sens à cet engagement ? Ou bien est-ce parce qu'un secret espoir s'immisce, perfide, dans son esprit : celui de guérir définitivement de cette saloperie ? Personne n'y échappe vraiment.

Hélas, si la crainte n'est jamais loin de l'espoir, comme deux faces d'une même médaille, il est préférable de ne pas repasser de l'une à l'autre.

Car bientôt, Livia *échappera* au traitement, selon la terminologie *lacanienne* de l'hôpital : la médecine n'y est pour rien, c'est le malade qui s'échappe. Ça tombe bien, Livia est une pro de la fuite. Résultat, une thérapie sans doute révolutionnaire, mais pour les autres. C'était trop beau. Bilan de contrôle, scanner, prises de sang sont sans appel. La faute à de nouvelles niches du cancer apparues sur la colonne vertébrale et les côtes. Et puis cette fois, il y a cette *tache au poumon*, dit le langage de la rue ; un drageon du cancer primitif, la saloperie qui marque un tournant sur le chemin du cancéreux. Livia le sait. La plupart le savent. Un jour, elles seront une famille, étendues sur tout son poumon comme des spectres. Puis sur l'autre... Dès lors, finie la haute couture moléculaire : c'est le retour en boomerang à la case départ. Livia ne peut ravalier l'amertume de l'abandon, un épais sentiment d'injustice. Elle qui était sujet de toutes les attentions, la revoilà indigne d'intérêt, inutile. Alors la colère reprend le dessus. Et Sarah Fuentes est impuissante, son empathie ne trouve pas les mots qui n'existent pas.

– Nous allons reprendre la route ensemble, essaie-t-elle. Remonter sur le même bateau, je serai là.

– Où avez-vous vu que nous étions sur le même bateau, ma jeune Sarah ? Vous, vous sautez sur la terre ferme quand bon vous semble. C'est moi qui vais mourir, comprenez-vous ? Moi seule ! Nous ne respirons pas le même air. Nous ne respirons pas le même air...

Troie flambe. Une sorte de fureur contre le monde s'est emparée de Livia, indifférente aux paroles de réassurance de ceux qui l'ont toujours soutenue. Lorsque tout *échappe*, la colère devient la seule arme pour se persuader qu'on contrôle encore quelque chose, fût-elle trempée dans l'injustice. Face au tragique, la révolte permet encore de vivre. Et elle est bien la seule.

Après cette phase de rébellion, Livia fera à nouveau le mort pendant deux longs mois. Elle refusera la reprise de la chimio, annulera ses rendez-vous sans prévenir. Sa cancérologue a pris sur elle, encaissé les vagues de colère, accepté le silence radio. Enfin, suppliée par la persévérante Sarah, mais aussi par sa fille Julie, Livia finira par accepter de rentrer dans le rang, tenter un autre traitement. Dès lors, elle retrouvera le service traditionnel et tellement sinistre du Dr Fuentes, avec les éclopées, les femmes en foulard tirant leur pied à perfusion ou charriant le flacon de drainage d'un sein fraîchement opéré, mal dissimulé par la chemise de nuit monochrome de l'hôpital. La nuit, elle entendra au fond du corridor les plaintes d'une malade en fin de vie. Au pavillon Pasteur, le couloir est peuplé de ces *femmes qui marchent*, incarnations vivantes des silhouettes efflanquées de Giacometti. Enfin, vivantes, c'est beaucoup dire...

C'est au tour du souvenir de son père, si pathétique dans ses derniers jours de vie, de se confondre avec la violence du pavillon Pasteur. La maladie vous projette de l'autre côté d'un miroir sans tain où vous vous retrouvez irrémédiablement isolé, face à vous-même. *Chaque homme est seul, et nos douleurs sont une île déserte* ; amère et glaciale lucidité d'un Albert Cohen presque vieux. Car le monde a beau continuer de tourner comme si rien n'était, la famille, les amis ont beau être juste là, à portée de voix, à hauteur de main, vous n'appartenez plus à leur univers. Les paroles rebondissent comme l'écho sur la paroi de verre et les autres vous regardent sans comprendre, du dehors de l'aquarium ; et vous, vous bougez les lèvres sans émettre un bruit, pitoyable, risible. Même les plus forts se retrouvent dépouillés et apeurés, dépendants de silhouettes désincarnées, d'inconnus soudain dotés d'un droit de vie et de mort. Sans le vouloir, on se met à vouloir leur plaire, à quémander le moindre signe de bienveillance. Car il suffit d'un geste, d'une parole, d'une décision, pour vous atteindre. Surtout, il suffit d'un silence. Le temps d'une poignée de main, d'une minute, d'une nuit a valeur d'éternité. Le sentiment, aussi, tellement fugace, d'être unique. Le passage hebdomadaire du médecin est une sacrée affaire : le malade rassemble ses forces, passe du lit au fauteuil, se refait une beauté, change quand il le peut sa chemise d'hôpital pour un habit civil. Pour les cinq minutes que

durera la visite du *grand professeur*, il s'agira de présenter beau, de ne pas donner à penser que la chimio est trop lourde, inefficace ou toxique, qu'elle doit être suspendue ou pire, arrêtée définitivement. Ni qu'on est bon pour les soins palliatifs et le mouvoir. Face à ces arrêtés, il n'y a pas de recours, pas d'appel, pas de cassation. Alors il faut plaire, séduire le grand patron : « *Vous voyez, docteur, je ne vais pas si mal !* ». Repasser, l'espace de quelques minutes, du bon côté du mur de verre. Faire illusion, pour les autres et pour soi. Ensuite – il sera toujours temps – reprendront les plaintes auprès des infirmières, l'envie de tout arrêter seulement avouée à l'interne ou à l'étudiant, le choix de rester au lit toute la journée, de ne plus aller au cabinet de toilette. Pourtant, même là il s'agira encore de plaire, autant que possible, ne pas abuser de la sonnette car cette après-midi c'est Brigitte qui est de service– les infirmières revêches se sont toujours appelées Brigitte... Y a-t-il d'autres circonstances où on remette ainsi sa vie dans les mains de simples étrangers, qu'on soit puissant ou misérable ?

Mais pour Livia, c'est autre chose encore. Très vite, le sentiment de peur ou de respect craintif a fait place à une sorte de compassion pour *ses* soignants. Le monde à l'envers ! Insoucieuse des paradoxes, elle s'est même mise à les plaindre de rentrer chez eux, le soir, avec le poids de tous ces malades sur leurs humaines épaules. De la gratitude, de l'admiration ; oui, c'est ça, de la reconnaissance, et pour certains, même, de l'affection. Livia sait qu'elle est une emmerdeuse, mais elle réserve son côté obscur à Sarah, sa cancérologue. Et encore, avec tendresse.

Cette nuit, c'est Patricio son infirmier, et ce sera lui toute la semaine. Elle ignore comment, mais *elle sait*, elle sent que Patricio fait exprès de s'occuper de l'aile du service où elle se trouve. Ils n'ont presque pas échangé un mot, sauf quelquefois en début de nuit, lorsqu'il effectue sa première tournée ; elle le fait rire, par un regard ou une attitude, c'est leur jeu à eux. Patricio aime rire. Ensuite, elle dort, ou du moins elle fait semblant.

Livia s'amuse à imaginer Patricio dans sa vie de tous les jours, son quotidien parisien, ses vacances. Une image de lui revient tout le temps, sans raison apparente. Car Patricio ne lui a jamais fait de confiance. Elle le voit dans sa maison de famille près de Séville, sur une colline dominant le Guadalquivir. Si ça se trouve, son infirmier préféré n'a jamais mis les pieds en Andalousie... Mais elle imagine cette scène de déjeuner entre amis, ils sont bien une vingtaine et il y a de la musique. Ils mangent et dansent autour de tables installées sur des tréteaux, avec des nappes vichy que soulève le vent. Cette vie fantasmée de Patricio la rassure et l'ancre dans une réalité joyeuse qui n'est pas bornée par les murs d'une chambre d'hôpital. La maison de Séville, c'est la vie qui reprend le dessus.

Vers minuit, Patricio entre à pas feutrés dans sa chambre, une lampe de poche qui dépasse de la blouse ou sur le front. Malgré ses précautions, Livia reconnaît le crissement léger que font ses sabots de plastique, ornés de smileys roses. Patricio penche son mètre quatre-vingt-cinq sur elle, prend ses pulsations, remplace un goutte-à-goutte qui se termine, branche un produit contre les nausées... Livia sait le moment où elle apercevra, à travers le boutonnage un peu lâche de la tunique, son poitrail couvert d'un duvet sombre, elle le saura tout près, avec le parfum unique et un peu épicé que Patricio met, elle en jurerait, spécialement pour elle. L'infirmier a l'âge d'être son fils, mais Livia aime ce lien charnel qui n'ira jamais plus loin. D'habitude, les infirmiers en cancérologie évitent les parfums, parce qu'ils font mauvais ménage avec la chimio et déclenchent les nausées. Patricio, non. En plus de sa douceur, c'est une offrande et une dédicace discrètes qu'il fait chaque nuit à la femme à la longue chevelure noire et blanche. Plusieurs fois, au prétexte de remettre l'oreiller en place, il a rassemblé ses mèches éparses sur le coussin, les replaçant en ordre pour la recoiffer, sans jamais la toucher. Livia, à chacune de ses venues, ne dort pas. Un jour elle disparaîtra de sa vie, lui de la sienne, et ils n'auront rien échangé de plus que quelques rires en début de nuit, et le souvenir d'un parfum.

Certaines histoires d'amour sont muettes et éphémères. De simples rêves envolés. Des étoiles filantes. Faisons un vœu...

Retour à Naples (Six ans plus tôt)

Entre deux visites de Patricio, son ange gardien, Livia peine à se rendormir. Les bruits de l'hôpital, les murmures du couloir ou les appels d'une malade trop douloureuse sont là pour rappeler qu'un tel lieu n'est pas fait pour se reposer. N'est-ce pas un peu dingue, ça aussi ? Les rumeurs nocturnes sont comme celles d'une forêt, elles tranchent avec le silence factice de l'hôpital. Ici, les nuits sont longues et propices à la méditation, à la *gamberge* comme Livia appelle ses escapades buissonnières. Cette nuit-là, un simple coup d'aile de la mémoire la transporte au cœur des quartiers populeux de Naples. Naples, inséparable du visage de Tommaso, indissociable du souvenir de Pierre. Ce fut leur dernier voyage.

Après la mort de leur père, il ne restait à Livia que son frère Tommi, sa fille Julie et Pierre, l'homme de sa vie. Tommaso était installé depuis la fin de ses études dans la vieille ville napolitaine. Deux heures de vol seulement le séparaient de Livia. Mais lors d'un précédent séjour, celle-ci avait pris une de ces décisions radicales dont elle avait le goût : un jour de juillet, Livia s'était enfoncée dans le quartier bruisant de la Sanità. De ruelle en ruelle, elle avait découvert les maisons profondes et sombres, la dignité miséreuse des habitants, et un sentiment terrible de voyeurisme s'était emparé d'elle. Ce jour-là, la différence des ciels entre soleil de la méditerranée et grisaille parisienne n'avait pas atténué son malaise. Les cris mêlés de rires et de gravité descendant des balcons, les odeurs de repas riches et huileux venant des portes ouvertes sur la rue, les zigzags des mobylettes sur les pavés, tout aurait dû la convaincre, au contraire, qu'elle était là chez elle. Mais sa résolution était prise : elle avait aussitôt promis de *ne plus jamais aller voir la misère avec un billet de retour en poche*. Coups de tête imprévisibles de Livia Mancini, variations éternelles sur le thème de la rupture. Son frère n'en était pas revenu : Livia avait toujours adoré voyager, ils aimaient être ensemble.

Seulement voilà, Tommaso ne venait jamais en France, et leurs dernières retrouvailles n'avaient été que pour l'enterrement du père. Tommaso enseignait l'histoire à l'Université Frédéric II. Sa réputation dépassait les limites de la cité et même des frontières. Mais il répugnait à quitter son univers de bibliothèques, de musées et de pierres usées. Naples, Procida et la côte amalfitaine lui suffisaient. Tommaso habitait un grand immeuble d'allure mussolinienne bâti autour d'une cour carrée grise et sombre. Il possédait les trois derniers étages d'une des ailes.

Lui-même se contentait de deux grandes pièces sous les toits – la situation de l'immeuble dans le Vomero lui offrait un panorama privilégié sur la baie de Naples –, et il avait converti le reste en appartements d'hôtes.

Livia, pourtant vaccinée contre un voyeurisme bon marché, y était retournée une dernière fois. C'était juste après la mort de leur père Gabriele. Elle aurait pu loger chez son frère, vue imprenable sur la mer, mais elle avait choisi la via San Biagio dei Librai et le quartier des libraires, ce qui ne l'avait pas empêchée de profiter avec Tommaso des richesses cachées de la ville. Ensemble ils avaient arpenté les Quartiers Espagnols, et Livia avait redécouvert l'anarchie enivrante des ruelles populeuses où les murs rapprochés, les balcons bord à bord et le linge par-dessus les têtes referment le ciel au-dessus de soi. Les odeurs de fruits mûrs, d'ail, de saucissons, de tomate et de basilic jouaient des coudes à mesure que la chaleur du jour grimpait : c'était l'été. Chaque soir, Livia s'installait sur son minuscule balcon, bercée par la rumeur nocturne de la rue et des derniers camelots rangeant leurs étalages de livres. Ce n'était plus la rumeur du matin, affairée et pétillante. Là, elle tirait une lampe jusqu'au balcon et plongeait dans la lecture de *La Peau*, le chef-d'œuvre onirique de Curzio Malaparte dont elle ne connaissait que l'adaptation pour le cinéma. Sa fascination trouble pour Naples renaissait, refoulant l'ancien dégoût d'elle-même surgi dans les rues odorantes de La Sanità. Bien sûr, elle n'avait pas échappé aux commerces luxueux de la rue Toledo, elle avait dévoré les babas au rhum de chez Gambrinus, avait fait mille aller-retour en bord de mer, s'était gavée de poissons chez Da Dora. Mais l'essentiel était ailleurs : elle avait retrouvé Tommaso, l'éternel absent.

Pierre l'avait rejointe pour les derniers jours, et ensemble ils étaient allés à Ischia où les attendait une grande maison blanche baignée de soleil, cernée de lauriers roses et d'explosions odorantes de bougainvilliers. Les beautés de l'île n'en appelaient pas à leur esprit, mais bien à tous leurs sens mis en éveil à chaque seconde, à un être au monde sensuel et radical. Ils avaient marché, ri, couru, escaladé de longs escaliers, pris de petits bateaux, visité des grottes marines aux fonds turquoise. Ils avaient nagé longtemps, et leurs corps plongés dans les eaux tièdes de la Méditerranée n'avaient fait qu'un avec la nature bienveillante et le cosmos.

Trois jours après leur retour à Paris, Pierre mourait d'un infarctus au comptoir d'un café de la Butte aux Cailles.

*

Le lendemain de son évasion nocturne en Méditerranée, Livia a quitté l'hôpital pour de bon. La revoilà doublement seule dans l'appartement trop grand de la rue Guynemer. Dehors, la lumière délavée du ciel ruisselle sur le jardin du Luxembourg. L'été grappille d'ultimes

jours de douceur sur le début de l'automne. Mais Livia n'a pas le cœur aux balades. Pour tromper l'ennui, elle range de vieux papiers et tombe sur la lettre du radiologue. Son ventre se noue. Elle se rappelle ses mots ambigus en lui remettant l'enveloppe, son sentiment d'angoisse mêlé de rage face à la lâcheté palpable du médecin. Surtout, Livia se demande, rengaine obsédante et vaine, *pourquoi*. Pourquoi elle ? Une femme sur neuf, lit-on partout : était-ce trop demander d'être dans les huit ? Quand Pierre est mort, elle s'était dit qu'elle aurait préféré que cela fût elle, lâchée par ses artères, son cœur, n'importe quoi. Mais aujourd'hui, elle n'en est plus vraiment sûre. Faut-il donc que cela soit du donnant-donnant, un troc sordide avec le destin ? Et soudain, voilà Tommaso et Julie face à elle, sortis du labyrinthe de ses pensées. Alors, soyons fous : Julie, plutôt qu'elle ? Bien sûr que non, Livia aurait donné sa vie dix fois pour elle. Et bien c'est l'heure de tenir parole, on dirait. Le sort doit-il s'acharner sur les uns pour mieux épargner les êtres chers, quelqu'un doit-il être désigné comme paratonnerre pour les autres ? Vraiment, Livia dit n'importe quoi... Son frère non plus, ce grand frère si loin d'elle depuis des années : jamais elle n'aurait supporté de savoir Tommaso malade. Pourtant, Livia sait bien qu'elle a, malgré elle, de « mauvaises pensées », qu'elle donnerait cher pour vivre dans l'insouciance d'hier, retourner à Ischia, marcher sur les plages aux gros grains de sable noir et se baigner sous la lune avec Pierre. Voilà bien d'où est venu ce souvenir lors d'une nuit trop longue. Rembobiner le film, le fil de la vie, ne serait-ce que de quelques années. Remettre sur le métier des Parques le fragile tissage de son existence. Livia se repasse ces deux heures en bord de Seine, il y a un an, et pour un peu, elles lui semblent presque heureuses, aujourd'hui. Bien sûr, l'enveloppe du radiologue était dans sa poche comme une épée de Damoclès patientant dans son fourreau, mais elle était protégée par une incertitude presque douce : tant qu'elle ne l'avait pas ouverte, tout restait possible, Livia, saine et sauve, n'avait rien. Il aurait suffi de ne pas regarder. Au fond, la Parque qui tranche le fil, n'était-ce pas elle déchirant l'enveloppe ? Livia sait qu'elle en a pour un bout de temps à chercher un coupable, à visionner la cassette de sa vie, chercher à toute force les temps bénis de l'insouciance. Elle ouvre la porte d'un placard et sort une bouteille de limoncello maison : alcool à 90° et zestes de citrons. Bien sûr, Julie a besoin de sa mère, et ses deux petits-enfants pleins d'amour. Mais ça y est, son cerveau tourne maintenant à deux-cents à l'heure, il purge ses peurs, fait table rase des préjugés, c'est un grand vide et en même temps une perspective de liberté qui s'ouvre devant elle : lorsque le dernier virage s'annoncera, Livia devra tirer sa révérence ; tout sauf tomber dans la déchéance. *Qu'on ne me voie jamais fanée sous ma dentelle...* L'exemple de son père l'a suffisamment scarifiée pour ne pas subir la même humiliation.

Et peu à peu, l'idée de mourir est là. D'abord subreptice et puis limpide, comme une évidence. Ne pas attendre. Ce n'est pas une défaite : on ne combat pas à découvert un ennemi invisible. Il n'y a pas eu de lutte, pas de corps à corps. La maladie, quoi qu'en disent les slogans ou la légende, n'est pas une guerre. On a affaire à plus fort que soi, sournois et insidieux, voilà tout. Il n'y a pas à rougir de quitter la piste à l'heure qu'on a décidée, au contraire. C'est pour l'acrobate la suprême preuve de maîtrise, l'ultime pied de nez. Livia a entendu parler de cette association qui revendique le droit à mourir *dans la dignité*. Les premiers temps, cette idée-même de dignité perdue avait heurté jusqu'à ses convictions les mieux établies : comme ça, la dignité serait donc biodégradable ? À partir de quand la vie des vieillards, celle des malades, des faibles, diminués, déments, paralytiques, dépendants, la vie des improductifs ou des aliénés, devenait-elle *indigne* d'être vécue ? Pour Livia, Gabriele avait bien conservé sa dignité jusqu'au dernier souffle, c'est la conduite de l'institution qui était indigne. Pourtant, Livia n'ignorait pas les sentiments de honte et d'humiliation qui avaient, les derniers temps, étreint le vieil homme. C'était peut-être cela, l'indignité : une porosité de l'institution, une contamination du cœur même de l'individu par la maltraitance du monde.

Mais qu'importent les débats sémantiques, tout le monde comprend l'idée. Cette association saura la conseiller, l'aiguiller, voilà bien ce qui compte. Et puisque, trop loin de l'agonie, on n'a toujours pas le droit à l'euthanasie en France, Livia ira en Belgique, en Suisse, n'importe où pourvu qu'on ait tordu là-bas le cou de l'hypocrisie face à la mort. Demain, elle contactera l'association, elle fera les démarches qu'il faut, elle qui déteste la paperasserie. Il faudra faire ses comptes, aussi. Ces petites villégiatures coûtent un bras, mais Livia dépense peu ; l'argent mis de côté devrait suffire. Pas question de demander quoi que ce soit, surtout pas à Tommaso.

Livia avale la fin de son limoncello. L'alcool aide à refouler les peurs. Cela durera ce que cela durera. Mais soudain, une autre pensée s'invite, coupante comme le verre, la même depuis son diagnostic : et si cette saleté se transmettait de mère en fille ? Julie est suivie de près, et elle est indemne. Mais pour combien de temps ? Sa mère Ninna n'a pas vécu assez pour avoir le temps de s'offrir un cancer ; quant aux autres femmes de sa famille, Livia se rend compte qu'elle ne sait rien d'elles. À part ce père qu'elle vénérât, ses aïeux n'ont jamais suscité chez elle le moindre intérêt. Livia sait qu'elle est égoïste, elle l'a toujours su et s'en est accommodée. Mais aujourd'hui, elle voudrait savoir, et elle n'a personne à qui demander. Tommaso saurait, sûrement. Lui au moins est curieux des autres, de leur histoire. Mais à ce frère lointain, elle a juré de ne rien dire. Un jour peut-être.

Paris (automne 2023, suite)

Comme Luc Vance, Livia passe à chacune de ses venues devant la chapelle de l'hôpital. Mais elle ne s'y arrête pas et file droit vers le pavillon des cancéreux.

Vance, contrairement à elle, aime s'arracher au monde dans la vieille chapelle, immanquablement déserte. Pourtant, il ne croit ni à Dieu ni à diable : au moins est-il assuré qu'ici, il ne croisera pas le propriétaire... Les yeux des saints de bois n'expriment rien, ils sont vides et leurs lèvres à peine colorées sont muettes. Sur les vitraux, les joues des angelots ne soufflent, définitivement, aucun air. Vance sait qu'ici, même la religion a perdu la partie, il ne craint pas de se frotter aux certitudes fanées qui jadis sourdaient des murs sacrés du temple. Même le père Georges, lorsqu'il le croise, n'ose plus lui parler de saints auxquels, si ça se trouve, lui-même ne sait plus se vouer. Simplement, il s'assoit à côté de lui et prie en silence. Du moins Vance l'imagine-t-il priant, et cette hypothèse lui plaît. Les deux hommes s'apprécient : ils cherchent la même chose.

Et puis, lorsqu'en été la chaleur fait trembler la lumière, à l'heure où le soleil monte au ciel, il règne ici une fraîcheur de crypte. Les vieux bâtiments de l'hôpital aussi, avec leurs pierres extraites des carrières de Vaugirard, offrent aux malades des deux premiers étages un climat tempéré toute l'année. Mais sous les toits, c'est une autre histoire. Vance sait qu'un jour son hôpital pavillonnaire fermera pour faire place à un gigantesque vaisseau amiral, tout en vitres et en acier. Qui sait ce que deviendront alors ces murs séculaires. Respectera-t-on seulement les pierres de sa vieille église ?

À part lui, rien n'est vivant, en ce lieu et à cette heure. Pourtant, Vance aime l'odeur d'encaustique des bancs en chêne, la paille refaite des chaises, les résidus de cierges brûlés sur les autels, la lumière avare qui descend des vitraux. Les yeux habitués à la pénombre, il se fraie un chemin entre les sièges. Il avance jusqu'au premier rang, dégrafe son manteau de laine bleu marine des Hôpitaux de Paris et s'assoit. Bon Dieu ou pas, lui revient à chaque visite une devinette éculée sur Dieu et les chirurgiens. La blague vaudrait tout autant pour sa propre confrérie, mandatée pour les missions suicide, avec la mort nue comme partenaire.

Luc Vance a bien dû avoir la grosse tête, lui aussi, du temps où il grimait d'un pas décidé

vers les sommets de la carrière. Mais en chemin, repeint par les premiers cheveux blancs, calmé par les premiers revers aussi, le jeune loup a limé ses crocs. Désormais, il n'a d'autre mission que de faire un bout de conduite avec les vivants et les presque morts. Vu de sa fenêtre, c'est bien assez. Lui, l'incroyant, doit bien être un des seuls, dans cet hôpital vaste comme un quartier de Paris, à en fréquenter l'église. Même les cathos affichés du campus, il ne les a jamais croisés dans les travées de la petite chapelle. Vance est un berger tout bête, avec son bâton usé, et il n'a, il ne revendique d'autre titre que celui de soignant. C'est pourtant vrai, ça : tous les autres ont un qualificatif, comme on met de la couleur sur les personnages d'un tableau ou d'une bande dessinée : dans toutes les bouches, ils deviennent *grand* professeur, *jeune* interne ou *gentille* infirmière. Lui n'est rien de tout ça ; un jour, si tout va bien, il sera *le vieux médecin*.

Quelle paix peut-il chercher sur les bancs d'une chapelle vide ? Lui l'inquiet de nature, la paix ne devrait-elle pas s'être enfin faite en lui, depuis le temps ? Après tout, prendre soin, offrir sollicitude et hospitalité est une philosophie bien modeste mais sûre. Son nécessaire Camus, rappel vaccinal contre l'absurde, Camus affirmait en recevant le prix Nobel renoncer à refaire le monde : éviter qu'il ne se défasse est une tâche suffisante, à hauteur d'homme. Nombreux sont les congénères de Vance, pourtant, qui aspirent à guérir l'homme de la mort. Ils saignent chaque jour, dans leur chair, de l'échec au pied de l'exploit. La soif d'immortalité, fardée de bienveillance, comme aberrant Everest, comme impossible étoile... Que de douleur inutile, pour tout le monde. Luc Vance, lui, ne *lutte* pas, il ne lutte plus. Non par manque d'ambition ; simplement, il a placé le curseur ailleurs, et se contente d'accompagner, le temps qu'il faut, sur les sentiers caillassés de la maladie. Vance aime raconter, car l'histoire est vraie, que le professeur Didier Sicard, vénérable maître Yoda de l'éthique médicale, entrait le soir dans la chambre d'un patient mourant et s'asseyait à côté du lit. Peut-être lui prenait-il la main, peut-être pressait-il légèrement ses doigts, en signe de fraternité. Il restait là cinq minutes, dans le silence, puis il repartait. Voilà une mission déjà bien ambitieuse, et elle suffit amplement à Luc Vance. Ne rien attendre en retour, que la satisfaction du travail accompli. *La réciproque, c'est leur affaire...*

Au fait, pour la devinette, Dieu et les chirurgiens : Dieu ne se prend pas pour un chirurgien.

Qu'il nous protège au moins des demi-dieux...

Paris (Même heure)

Livia ignore aussi tout de l'existence de Vance. Singulier ballet entre des danseurs dont les pas se croisent dans l'anonymat de leurs deux solitudes, et qui ne se voient jamais.

Ce matin, l'horoscope est favorable au Capricorne, au Verseau et au Bélier. Livia est Scorpion, ascendant inconnu. Cancer, sans doute. Elle se tient debout dans le métro bondé qui la mène à l'hôpital. Bientôt, une nouvelle métastase au fémur lui interdira les cohues du métro, de peur de se briser ; elle prendra des taxis conventionnés. Calée contre la portière du fond, Livia déchiffre par-dessus l'épaule d'une dame assise les prédictions du jour, à moins qu'elles ne valent pour la semaine entière. Mais c'est pour le mois, pour les années qui viennent que Livia aimerait se savoir vivante, protégée par la géométrie des planètes. Alors elle tente de se focaliser sur le dernier Goncourt offert à Noël, mais c'est peine perdue, elle n'arrive pas à se concentrer. Et puis, elle est arrivée à destination.

Sortie du métro, l'hôpital est juste à l'angle. Elle passe le porche, traverse plusieurs secteurs aux signalétiques colorées, longe les parterres défleuris et arrive à hauteur de la chapelle. Au mitan de la journée, le bâtiment laisse une ombre hectique sur le pavé de l'allée. Livia jette un œil rapide aux vitraux ternis par les fumées de la ville, puis elle accélère le pas et laisse la vieille église dans son dos.

On ne bâtit plus les hôpitaux comme cela, de nos jours. Une pièce borgne ou deux dans un fond de sous-sol, des fléchages décollés indiquant *Lieux de culte*, un vague prêtre aux heures ouvrables, une femme voilée s'effaçant discrètement, et basta. L'âme n'a qu'à bien se tenir : si le corps va, tout va. Dans l'hôpital où le père de Livia était soigné, là où il a fini sa vie, la pièce qui tenait lieu de chapelle avait été déportée dans un cul-de-sac du 8^e étage. La place récupérée avait permis d'agrandir les blocs opératoires.

Par chance, l'âme est pour Livia le cadet de ses soucis. Son corps occupe l'espace. Toute petite, ses parents ont essayé de lui enseigner la foi, comme si la foi s'enseignait. Dans son village des Alpes italiennes, tout le monde allait à la messe le dimanche, en plus d'autres singeries auxquelles elle n'a jamais mordu. Plus tard, ses parents ont traversé la frontière. De ce côté-là de la montagne, c'était autre chose : la France a beau se croire fille aînée de l'Eglise, c'est une fille pas très assidue à l'école... Comme Livia. Pourtant, il doit bien lui manquer

quelque chose, aujourd'hui, de ce prétendu secours de la religion, car elle continue d'entrer dans les églises. Pour la paix, pour le silence et la fraîcheur, se raconte-t-elle. Mais pas ici, et elle est déjà en retard pour sa consultation. Elle accélère le pas et s'éloigne, cependant qu'un homme apparaît sur le parvis, referme son manteau anachronique de laine bleue et ajuste ses lunettes.

Son pavillon des cancéreux est au fond de l'hôpital. Secteur violet, pas loin de la sortie annexe qui donne sur une ruelle borgne. Le pavillon Pasteur se dresse juste après la chapelle, c'est un des plus vieux de l'hôpital avec ses pierres grises et beiges. Si ça se trouve, derrière, de l'autre côté du mur d'enceinte, il y a un cimetière. Livia ne s'arrêterait pas à ce genre de symbole, avant... Aujourd'hui si, et elle n'a aucune envie d'y mettre les pieds.

Malgré la vétusté des murs, à l'intérieur, le hall des consultations a été entièrement refait. Avant, ici, c'était la cour des miracles, lui a raconté un jour une voisine de strapontin, mais Livia n'a pas connu ce vilain temps. Ce matin, elle se retrouve avec les Amazones, comme elle les appelle : toutes n'ont pas subi l'ablation d'un sein, mais presque toutes aujourd'hui sont sous chimio. Les plus vernies viennent pour une simple surveillance. Certaines se connaissent. Livia, elle, n'est familière d'aucune. Ce qui la rassure. Quand une compagne d'infortune lui met le grappin dessus et commence la conversation, Livia se fige pour ne pas se décomposer devant elle. Le plus souvent, elle baragouine quelques mots qu'elle voudrait polis, puis elle se lève, va au guichet vérifier vaguement son heure de passage et sort sur le parvis s'allumer une clope. Avoir recommencé à fumer sert au moins à ça... Le premier qui lui fait remarquer que c'est un « *hôpital sans tabac* », elle lui démonte la tête.

Mais le petit jeu de l'évitement pèse chaque fois un peu plus. Son apprentissage, elle a dû le faire en accéléré. C'est un jeu savant qui allie position en biais du corps, fuite du regard, plongée dans un livre ou, à défaut, dans un canard piqué sur la table basse de la salle d'attente. Le mieux, c'est d'entrer dans le box avec son bouquin, un doigt entre les pages, se signaler directement à l'hôtesse d'accueil et plonger dans son livre sitôt le derrière posé sur un siège. Dans l'idéal, ce siège aura été repéré d'un coup d'œil furtif dès l'entrée. Une chose pénible, c'est la patiente qu'on a déjà vue, le couple croisé la dernière fois, le mari qui engage la conversation sitôt sa femme entrée dans le bureau de consultation. Ceux-là, il faut les repérer dès la porte coulissante, trouver le geste juste, le salut vaguement familier mais toujours lointain, le clin d'œil qui évite de froisser. Au besoin, activer l'astuce du portable qui vibre dans la poche : impossible de faire autrement que de ressortir pour répondre ! L'hôpital est moins à cheval sur les téléphones que sur la cigarette, mais quand même...

Livia s'en veut parfois de se montrer aussi sauvage. Pourtant, malgré sa science consommée de l'évitement, lors de sa dernière venue elle n'a pas pu y couper. Il faut dire que c'était le jour de sortie des bénévoles, des « patientes-témoins », ainsi qu'elles se présentent, mises là exprès par les bons samaritains de l'humanisation des soins. En un mot, la plaie. Les rose-croix, elle les appelle... Livia a en sainte horreur ces professionnels de leur propre maladie – il y a assez des médecins, pour gagner leur vie sur la santé des autres –, portés par un sacerdoce gluant, soucieux de faire votre bien malgré vous. Dos voûté ou torse gonflé par une histoire de vie qui devrait n'appartenir qu'à eux, ils sont nourris d'un dolorisme de cancéreux absous qui l'insupporte. Pour un peu, on leur attribuerait un Ordre du Mérite pour services rendus aux fabricants de chimio, et elles défileraient avec une écharpe de miss-cancer 2023. Livia n'est comme aucun de ces gens. Le cancer ne réunit personne, ce n'est pas vrai, il ne produit rien de commun entre elle et ces étrangers sages et dociles entassés dans la salle d'attente. Livia n'est pas docile, ce cancer n'est pas le sien, il ne le sera jamais.

Le dernier bilan est une nouvelle fois implacable : la tache au poumon n'a pas diminué avec la chimiothérapie. Pareil pour la métastase du bassin, et la jambe est toujours aussi douloureuse. Sarah Fuentes a donc arrêté les longues séances d'intraveineuses – finie la complicité silencieuse de Patricio...– et prescrit un traitement par voie orale, le « palbo » : tout nouveau, tout beau, a-t-elle assuré. Ensuite, il y aura quelques jours de rayons, pour le poumon. Lorsque Livia aborde la question des soins palliatifs, la possibilité d'être endormie avant qu'il soit trop tard, Sarah pirouette, esquive, rit trop fort. Ne parlons même pas d'euthanasie, d'aide à mourir ! Quand on se bat pour la vie, la mort est un ennemi avec lequel on ne négocie pas. Livia, alors, reste seule.

Sarah Fuentes, pourtant, est adorable : compétente, attentive, belle comme un cœur. Dès qu'elle en a l'occasion, elle lui parle de sa Zoé, de ses petits progrès, jour après jour. De Zoé, et de son amoureux, physicien des gaz interplanétaires, la tête tout entière à ses jeux de lasers pulvérisant des nuages d'ammoniac... L'exact inverse de Sarah, ancrée et émue par les hommes. Bien sûr, Sarah est fâchée avec les pendules. La faute à des consultations qui s'étirent, l'une après l'autre, jusqu'à la tombée de la nuit. Dès le début d'après-midi, l'oncologue a du retard. Livia, pourtant, ne lui en a jamais voulu : le plus souvent, le Dr Fuentes arrive en trotinant pour rattraper le temps, un sandwich sous cellophane à la main. Certainement, d'autres fois, elle ne mange même pas, elle qui est déjà mince comme un lacet. Mais le temps offert à chaque malade n'est jamais assez long. Livia sait tout cela.

Car Sarah examine, écoute, explique, passe elle-même les coups de fil pour caler un rendez-vous, programmer un scanner. Elle ne sait pas déléguer, décider vite et seule, couper le bavardage d'un malade, clore un entretien qui s'éternise : Sarah Fuentes ne grimpera jamais en grade, pas le profil. C'est sûrement grâce à elle, à l'attachement qu'elles ont très vite eu l'une pour l'autre, que Livia n'a pas pris ses cliques et ses claques dès le diagnostic de récurrence. S'échapper lui a pourtant traversé l'esprit plus d'une fois. Fuir est sa façon à elle de renvoyer la violence au médecin qui échoue à la guérir, à l'infirmière qui rate la veine, à l'étudiant qui se fait la main... Surtout, par sa ruade de vieux cheval, c'est sa façon de rendre un peu de sa maltraitance à la maladie. À la vie.

Aujourd'hui, Livia est en début de liste : les lois de la statistique indiquent que le Dr Fuentes ne devrait guère avoir plus d'un quart d'heure de retard. Livia, ponctuelle, s'est enregistrée puis elle s'est assise à l'écart. Mais la salle d'attente se remplit à vue d'œil, et cette piscine à débordement de malades lui donne le vertige, une nausée prémonitoire. Elle n'a jamais vomi en chimio, elle ne va pas commencer maintenant.

Le box 4, comme tout le pavillon Pasteur, c'est pour elle l'image de *la mort en masse*, sa propre représentation en tant que *déjà moribonde*. Livia réalise qu'on ne trouve cette sensation nulle part ailleurs que dans les grandes épidémies, ou dans les camps d'extermination. Aucun mélodrame, c'est un constat clinique et froid. Livia met tout le monde dans le même sac, car certaines des femmes qui sont là, la plupart même, guériront. Mais pour elle, la ligne de partage est impossible ; pire, elle est intolérable. Chacun ici n'est en réalité – dans *sa* réalité – qu'un survivant provisoire. Mourir ne se conjugue plus à la troisième ni à la deuxième personne ; et le pluriel devient singulier. Le *je* est immonde, il n'est plus un autre. L'univers n'est fait soudain que de masques de cire aux regards éteints. Livia porte sa main à son visage... La peau de son front, la peau de ses joues, est plus froide que jamais, cireuse. Même sans miroir, Livia connaît la couleur de ces visages, et le fond de teint n'y est pour rien.

Maintenant, l'angoisse est là, glacée, qui remonte le long de son dos. Une peur nue, sans objet ni ennemi. Ou bien l'ennemi, ce sont tous ces yeux vides braqués sur elle. Livia Mancini voudrait s'abstraire, reculer dans le mur, se réduire à la proportion d'une fourmi pour disparaître d'un milieu hostile. La sensation du soldat pris dans un tir d'artillerie doit être la même. Cernée par un champ de mine, Livia vient de sentir un léger clic sous son pied. Et dire qu'elle est venue dans ce piège de son plein gré.

Aujourd'hui, Livia sait qu'elle sera, désormais, une étrangère. Étrangère au monde qui l'entoure, aux inconnus qui se pressent dans cette salle, étrangère à une vie qui lui a joué un

sale tour et dont elle ne veut pas. Dont elle ne veut plus.

Un dernier coup d'œil à cette mer de fantômes. Puis, Livia se lève et s'en va.

Paris (même jour)

Livia Mancini n'en est pas à son coup d'essai. Livia est une femme qui tourne la page, qui fait table rase. Aussi loin qu'elle se rappelle, elle a toujours planté là quelqu'un ou quelque chose, tourné le dos et marché à l'envers du chemin tracé pour elle. Si elle met de côté ses premières rebuffades de jeunesse, son premier vrai fait d'arme remonte à ses dix-huit ans : ce jour-là, elle a coupé net les ailes à une carrière de matheuse à laquelle son père, ébloui par ses facilités en sciences, la destinait. Mais Livia lisait les philosophes, elle découvrait Bourdieu et les sociologues de l'après mai 68, préférait Kant ou Aristote au théorème de Fermat et à la mécanique quantique. Derrière les hauts murs du lycée Henri IV, elle faisait le désespoir de ses professeurs de sciences, leur accordant seulement le minimum nécessaire et suffisant pour n'être pas démasquée, questionnée à la maison.

Le lycée Henri IV... Livia n'oubliera jamais ce sanctuaire empesé de souvenirs et de tradition à l'ombre du Panthéon : une pépinière de respectabilité propre et lisse, à tous les étages une concurrence de généalogies qui, chaque fois qu'elle découvrait un spécimen rare, l'amusaient follement. Des destins prestigieux en pagaille, avec les grandes écoles comme horizon. De quoi peut s'enticher, dans ce sanctuaire de l'excellence, une jeune femme à peine sortie de l'adolescence et de ses premières quêtes de spiritualité, nourrie de rêves d'ailleurs ? Sans qu'elle s'en doutât, la rupture était déjà, pour elle, consommée.

À l'été de ses dix-huit ans, sans plus d'explication, elle avait quitté ce sillon trop rectiligne creusé par son père, pour s'inscrire en hypokhâgne. Dès lors, finis les rêves familiaux de Polytechnique ou d'Ecole des Mines : elle serait professeure de philosophie. Les sciences étaient le projet de son paternel, pas le sien. Et puis, après tout, elle ne dérogeait pas frontalement aux rêves universitaires d'un père autodidacte. Quant à Tommaso, son aîné de trois ans, il se destinait à l'Histoire. Deux littéraires dans la famille... Quand en juillet Livia avait annoncé qu'elle abandonnait toute ambition de future polytechnicienne, son père n'avait pas dit un mot. Au téléphone, il avait simplement répondu *Tu feras ce que tu veux*, puis il avait raccroché. Mais les vacances suivantes, ce père montagnard et taiseux l'avait emmenée dans ses Alpes natales, peu avant l'hiver, et ils avaient randonné pendant de longues journées, en silence, dans les parages d'un Mont-Blanc dont les experts discutaient de savoir si ses pentes étaient aux trois-

quarts italiennes ou moitié françaises.

Livia avait donc poursuivi des études de philosophie et intégré la rue d'Ulm. Avec passion, elle avait enseigné à Paris pendant une dizaine d'années. Et puis, du jour au lendemain, elle avait plaqué le lycée et ouvert un café librairie dans le Marais. C'était encore, alors, une idée neuve. C'était aussi l'époque des amours débridées, follement physiques. Corps et esprit ne faisaient qu'un. Puis était apparu Jean.

Jean était professeur de lettres anciennes dans l'université où Livia enseignait. Leur amour n'avait pas été immédiat, mais Jean était brillant, cultivé, attentif, surtout au début. Livia était incontrôlable, imprévisible, libre, et c'était ce qui avait charmé cet homme ordinaire et sage. Le premier soir, elle lui avait dit qu'elle était féministe et anarchiste, qu'elle espérait malgré tout la victoire de Mitterrand contre Giscard, un moindre mal pour les idées qu'elle défendait, et ils avaient beaucoup ri. Jean hésitait entre parti radical et républicains indépendants : on peut avoir trente ans et n'être pas aventureux pour un sou, ni en politique, ni en amour, ni en rien. Qu'à cela ne tienne : il était plein d'allant et avait du charme. Il n'avait pas plus d'imagination dans ses bras qu'en conscience sociale, mais ses étreintes étaient douces et appliquées. Livia était heureuse, apaisée. Jean avait regretté qu'elle quittât l'enseignement, mais il l'avait laissée mener son projet sans reproches. L'argent, la sécurité de l'emploi n'étaient pas un problème.

Ce fut le moment où elle rencontra Pierre. L'homme de sa vie avait poussé la porte de la librairie, le jour de l'ouverture, et leurs deux vies avaient basculé. Celle de la longue dame en noir venait de refermer derrière elle cette ère de paix sans relief, pour toujours.

*

Aujourd'hui, donc, Livia a claqué la porte de l'hôpital. Qu'en dirait Pierre, s'il était encore de ce monde ? Livia sait qu'il l'engueulerait pour la forme, puis ses larges mains l'attireraient à lui, il la déshabillerait et ils feraient l'amour.

Paris (15 décembre 2023)

Après les chimios, revoici donc les rayons, moins violents, moins difficiles à supporter. Disent-ils... Livia a d'abord accepté. Mais l'attente est interminable, la panique revient à la vitesse d'une lame de grande marée. Alors, cette fois encore, il a fallu fuir. Cette fois encore, Livia a finalement dit non...

Car malgré les réassurances de Sarah Fuentes, Livia Mancini n'est pas dupe. La douceur presque timide de son médecin n'y peut rien. Sarah elle-même croit-elle seulement dans ce énième traitement, après tant d'échecs ? Livia, elle, sait qu'elle doit vivre désormais, ou plutôt survivre, avec cette gangrène torpide. Ses poumons eux-mêmes sont attaqués. L'organe du souffle, de la vie. Chaque jour à venir sera fait de douleur et de crainte, de toux et de peur au ventre. Alors autant faire court.

L'association l'a déjà contactée deux fois, elle attend la suite. Depuis des semaines, son opinion est faite. On dit que les dieux grecs, fatigués par trop d'éternité, enviaient aux hommes leur finitude : Livia usera au moins de son privilège de mortelle. En attendant, il faudrait vivre intensément le temps qui reste, farouchement. Mais comment fait-on ? Quand tout projette sous vos yeux, à chaque minute, le fond tragique de la mort qui vient, avec son cortège de déchéance et sa promesse d'agonie, où trouve-t-on la sérénité qu'il faut pour affronter cet ultime défi ? Il n'y a pas trente-six solutions : il faut devancer l'appel, balayer le planning inique de la décrépitude annoncée. C'est comme ça que Livia Mancini a choisi l'heure et le lieu de son départ. Mais avant cela, il lui faut retrouver Ulysse, le retour chèrement gagné à Ithaque, son vieil Homère. Elle saura, comme lui, trouver le chemin de son île, d'un présent pleinement goûté et sans limite.

Livia se lève de son fauteuil. Trop rapidement, oublieuse des contraintes de sa chair : la décharge électrique qui parcourt sa jambe la rappelle à l'ordre. C'est au moins la troisième fois ce matin. Alors surtout, qu'on ne vienne pas lui dire que la douleur rend plus vivant que jamais ; que ce qui ne tue pas rend plus fort ! La douleur détruit à petit feu, chacun de ses surgissements est un délabrement de plus qui dénonce la mort tapie dans l'ombre.

Enfin, le feu de la brûlure se tait. Livia tire prudemment le petit tabouret en teck acheté chez un antiquaire du Marais. C'était l'été d'avant son cancer. Un tabouret à trois marches

amovibles, pour les niveaux les plus hauts de la bibliothèque. Elle se hisse avec précaution jusqu'au dernier étage. Pourvu qu'elle ne se fiche pas la figure par terre, c'en serait fini de sa hanche et de ses vertèbres. Mais tout se passe bien, et elle se saisit d'un gros volume de La Pléiade. Pierre lui avait offert l'œuvre d'Homère, c'était leur façon de voyager ensemble. Les pages tournent entre ses doigts et s'arrêtent sur l'île de Calypso. La nymphe de la mer, éprise d'Ulysse, lui promettait l'immortalité. Connaisait-il le cadeau empoisonné fait autrefois par Zeus au jeune Tithon, l'aimé de la déesse de l'Aurore ? Devenu immortel, le pauvre même n'avait cessé de vieillir, jusqu'à se dessécher odieusement sous les yeux de sa fiancée. Oubli funeste que celui de la jeunesse, sans laquelle l'éternité ne sert pas à grand-chose. On dit que pris de pitié, Zeus transforma le vieillard en cigale. Ou bien était-ce Aurore elle-même ? Avec la nymphe, par contre, l'immortalité d'Ulysse aurait été bien réelle, et il aurait échappé tout ensemble à la vieillesse et à la mort. Pourtant, il préféra quitter Calypso et rembarquer pour Ithaque : simple mortel, il vieillirait auprès de Pénélope. L'histoire est ainsi faite : la maladie au moins aura permis à Livia d'échapper au vieillissement qui rabougrit les âmes et fane les corps, sans dérogation pour les jolies femmes. Jolie, et même très belle, elle le fut, des hommes le lui chantèrent suffisamment. Quelques femmes, aussi. Livia le sait, et elle ne veut pas que les traits d'une vieille effacent le souvenir qu'ils auront d'elle, même disparus. Et elle, que ferait-elle d'une jeunesse éternelle, séparée pour toujours de celui qu'elle aime ?

Dès lors, la question n'est plus *quoi faire* des métastases qui mitent son corps et ses os. Non, la question c'est *comment*, et *quand*. Livia a parlé de son projet de mourir debout au Dr Fallet, fidèle entre les fidèles, mais celle-ci s'est défilée, inexplicablement. Ou bien est-ce trop facile à comprendre, au contraire ? Ce ne fut guère mieux avec le Dr Sophie Herman, des soins palliatifs : difficile d'imaginer accueil plus glacial – pourvu qu'ils ne soient pas tous comme ça... Quant à Sarah Fuentes, cachée derrière son sourire tendre, elle ne cesse d'éluder, s'accroche au nouveau traitement, redonne espoir, nie l'évidence.

Et ce sont elles, d'une certaine façon, unies comme ces trois « singes de la sagesse », qui ont poussé Livia à contacter ces associations qui font des choux gras des questions de mort assistée. Pourtant le dogmatisme mortifère de ces militants du funèbre est si loin d'elle. Des discours, pavés de bonnes intentions, mais au bout du compte, face au mur de la loi, que reste-t-il vraiment ? Par chance, Livia est tombée sur une femme plutôt jeune, tout à fait simple et douce, rien à voir avec les passionnaries revêches qu'elle redoutait. Elles ont parlé, longuement. Toutes deux avaient perdu un père... À la fin, quelques adresses à l'étranger, la Belgique, la Suisse, c'est déjà bien. Pour le reste, elle se débrouillera seule, comme à son habitude.

Livia se rassoit, Homère dans les mains. Sa hanche, par bonheur, reste silencieuse. Elle ouvre le volume doré de la Pléiade, mille et quelques pages en papier bible. Livia ne croit en aucun au-delà. Tout de suite, elle en vient presque à le regretter. Elle aurait tant aimé retrouver Ulysse et Pierre.

Paris 6^e (les jours suivants)

Livia n'est pas du genre à célébrer les anniversaires, ce glas lugubre sur les années qui défilent. Cette manie, comme les 31 décembre, de se réjouir d'avoir survécu un an de plus, et d'en quémander *un autre, monsieur le bourreau*, avec la déchéance qui guette. Sauf les anniversaires de Gabin et Lauren, qu'elle n'oublie jamais. Mais eux, ce n'est pas pareil : à cet âge-là, on ne vieillit pas.

Une autre date reste, indélébile, au fond de son cœur. Celle de ce premier jour où Pierre a franchi le seuil de sa librairie. En une fraction de seconde, le monde s'était figé, et c'était comme si tout recommençait : le cœur battant dans les tempes, Livia avait quatorze ans. Rien avant n'avait existé. Mais aujourd'hui, son réveil face à la photographie noir et blanc accrochée au mur de la chambre est plus douloureux que jamais. Sur le papier glacé, son dos est nu et elle a froid. Avec la maladie qui érode désormais son corps, c'est une blessure qui se rouvre au matin. Comme si la mort de Pierre était survenue hier. Une plaie encore vive. Pierre pourtant aurait dû mourir dix fois en moto, dévoré par sa passion des vieilles machines américaines. Julie elle-même passait des heures avec son père, au fond du garage, à restaurer une antique *Indian Motorcycle*, entièrement remontée à neuf et vrombissante. Pierre interdisait à Julie de la pousser à fond. Livia, elle, tremblait pour eux deux. Cette passion, elle ne la partageait pas avec lui, tout le reste si.

Pierre, son homme, avait bien d'autres jardins secrets. Pour lui, une vie entière n'aurait pas suffi à défricher tous les sentiers merveilleux que sa bonne étoile lui indiquait. Quelques mois avant sa mort, il avait commencé à prendre des notes sur un gros cahier à spirales. Pour en faire un roman, disait-il. Un roman qui parlerait d'elle, qui parlerait d'eux. Pierre, comme le vieux Gabriele, était du genre taiseux, économe en public de ses émotions. Alors ce cahier à spirales, c'était sa façon à lui, le discret, d'accéder au verbe. Pierre, dont la passion le plus souvent muette préférait la faire chanter, *elle*. De ce roman inachevé, Livia n'a jamais lu une ligne. Lorsque Pierre avait eu son accident cardiaque, dans un troquet de la Butte aux Cailles, il tenait contre lui sa serviette de cuir, son précieux cahier 21 / 29,7 à l'intérieur. Les pompiers avaient enlevé son corps sans vie pour l'emmener à la Salpêtrière, et ensuite, on n'avait jamais retrouvé le manuscrit. Pierre n'était pas de ceux qui tapaient à la machine, moins encore sur

un clavier d'ordinateur. Le seul clavier qui avait grâce à ses yeux était celui du piano de la maison ou celui, fantasmé, des grands orgues sur lesquels il rêvait de jouer. Pierre le modeste, qui voulait être organiste *parce que l'organiste, on ne le voit pas*. Pierre le solitaire, planqué dans son garage avec ses machines de chrome et d'acier. Pierre le paradoxal, amoureux de Mozart et des motos. Pierre qui manque terriblement à Livia.

Et aujourd'hui, Livia est fatiguée. Fatiguée non de vivre, mais de vivre sans lui. Fatiguée d'être surprise chaque jour par la douleur, par son dos, par ses jambes ; et maintenant, il y a les dents, qui se réveillent et la réveillent. Fatiguée des injonctions et des formules toutes faites. Fatiguée de se battre, ou de faire semblant, puisque tel est le mot d'ordre. Là où elle est allée, dans les premiers jours suivant sa mammographie, il était écrit en lettres majuscules, au fronton de l'hôpital, *Centre de Lutte Contre le Cancer*. Immédiatement, une sorte de peur panique s'était emparée d'elle : la guerre était donc déclarée, sans possibilité d'y échapper. *D'en réchapper...* Elle avait bien cru y parvenir, pourtant, et elle avait fui, dès cette première fois : elle irait voir ailleurs, voir si la guerre était vraiment partout. Malgré sa forte tête, Livia Mancini n'a pas l'âme d'une combattante. Du moins, pas comme ça, fleur au fusil, bannière au vent, au son du clairon. La guerre contre le cancer serait-elle la continuation de la paix, celle du corps, par d'autres moyens ? Pour Livia, pas question de céder à cette dialectique meurtrière. La guerre, c'est la capitulation de la vie bonne.

Pierre, au moins, n'a pas eu à se battre. La faucheuse l'a cisaillé comme un vilain tacle par derrière sur un terrain de football. Pas le temps de voir arriver la mort. Et pour lui, pas de rhétorique guerrière : contre les maladies du cœur, personne ne parle de bataille. Les dialysés non plus ne sont pas des combattants chantés par l'opinion. Et la démence sénile n'a rien d'une guerre homérique livrée contre un ennemi désigné qui ferait la une en papier glacé des journaux de santé. Pourquoi le cancer serait-il la seule, de toutes les maladies, qui brandisse comme une oriflamme ce vocabulaire de matamore ? Surtout, s'il y a des vainqueurs, ne faut-il pas qu'il y ait aussi des vaincus ? Ceux-là auraient-ils moins de vaillance, moins de cœur ? Livia se souvient – elle était encore loin de se douter qu'elle ferait bientôt partie des belligérants... –, d'une campagne célébrant *les héros ordinaires*. Mais si on flanche, si on ne veut pas de tout ça, de ces amputations, de ces vomissements, de ces brûlures de l'intérieur du corps sous l'effet des radiations et des chimiothérapies ? Si on pleure, si on baisse les bras ? Devient-on pour cela un moins que rien, un loser ? Les Américains, qui ne manquent jamais une occasion de grand-messe évangélique, encensent leurs *survivors*... Grand bien leur fasse. Les cimetières sont remplis de héros.

Livia a beau avoir toujours gouverné sa vie avec poigne, cette maladie, elle la subit. Le cancer, ça vous tombe dessus. On a la bonne mutation ou on ne l'a pas. On supporte le traitement ou on le dégueule. On fait une pneumonie à la moindre chute des globules blancs ou on passe entre les gouttes. On a droit à la rémission complète, jamais vraiment guéri, ou c'est le chemin de croix pour le restant de ses jours. Un restant toujours borné par l'horizon : le pacte avec la vie est un contrat à durée déterminée. Alors le nez rouge du patient décideur, du malade acteur de ses soins, Livia laisse ça aux syndicalistes de la santé, aux porteurs de banderoles de l'autonomie à tout crin. Même du temps de Pierre, elle a toujours pris seule ses responsabilités et ses décisions. Mais décider quoi, désormais, alors que les métastases font un feu d'artifice sur ses radios ? Jusqu'où cela l'a-t-elle menée, d'être une femme forte ? Comme les autres, elle a lutté. Et puis après ?

Aujourd'hui, Livia n'a pas envie de cette lutte à armes inégales, de tout ce folklore de bonne élève. Parodie. Elle n'a rien à prouver.

Surtout, surtout, Livia est fatiguée. Dès demain, elle écrit à Sarah.

DEUXIÈME PARTIE

Morceaux choisis.

Il ne mourra pas comme une bête, dis-je, il s'endormira comme un enfant, sans douleur. Pourquoi voulez-vous le faire souffrir ? Il mourra de toute façon... Ayez confiance en moi, laissez-le où il est... Le médecin viendra et me donnera raison.

Malaparte (La peau)

*Son état est de consoler et d'exhorter, et il vit de cela. [...]
Les patients sont du ressort de son éloquence. [...] Il a vieilli à mener des hommes mourir.
Depuis longtemps, il est habitué à ce qui fait frissonner les autres ;
le baignoire et l'échafaud sont de tous les jours pour lui. Il est blasé. [...].
On l'avertit la veille qu'il y aura quelqu'un à consoler à telle heure ; et puis il vient.*

Victor Hugo (Le dernier jour d'un condamné)

Envoyé : mardi 19 décembre 2023, 15:18

De : MANCINI Livia

À : FUENTES Sarah

Objet : Vous écrire

Chère Sarah,

Depuis une semaine je veux vous écrire et je n'y arrive pas.

Je n'ai pas arrêté la chimio orale, mais j'ai peur de ne pas tenir, je crains que le poumon ne soit envahi tout à fait. Le froid s'ajoute aux problèmes, à mes douleurs dentaires surtout. Cette nuit, j'ai vomi tous les médicaments antidouleur, chimio, antidépresseurs, à cinq heures du matin.

Sarah, je ne viendrai pas faire la radiothérapie. Je suis désolée car vous avez passé beaucoup de temps pour me permettre ce traitement, j'ai l'impression d'être une mauvaise malade, toujours à contester et à vouloir avoir raison. Je vous demande pardon.

Je ne veux plus, je ne peux plus, je n'ai ni espoir ni désir de vivre. Je veux juste tenir jusqu'à la fin du mois prochain où j'irai en Suisse pour finir ma vie. Avant j'espère pouvoir encore marcher quelques mètres aux pieds du Mont-Blanc et voir ma montagne. La maison de mes ancêtres de l'autre côté de la frontière, le gros rocher rond qui surplombe ma vallée et ouvre sur les glaciers.

Je ne veux plus jamais être hospitalisée et je sais ce qu'est une fin de vie quand on est vieux, malade, et à l'hôpital. J'avais promis à mon père de le faire sortir, il était entré pour des examens à la suite de petites attaques, il avait eu une opération du cœur cinq ans avant. Je n'ai pas réussi à le faire revenir à la maison. L'hôpital l'a laissé nu avec des couches... Mon père, cet ouvrier si digne, réservé, silencieux ! Il a perdu la tête, à cause de la maladie bien sûr, mais plus encore à cause de cette façon de le traiter. Je ne revivrai jamais cela pour moi.

Quand j'ai compris que j'avais une maladie incurable, j'ai tout tenté pour obtenir une mise en sédation et mourir avant d'être alitée. Je n'ai pas réussi ; en France les médecins ont peur de la mort, de la loi, et les services de soins palliatifs sont trop rares, trop tardifs. Souvent frileux, eux aussi, avec tout ça : on a le temps de mourir dix fois... Et la loi de progrès sur l'euthanasie, dont on nous parle tant, ne viendra pas de mon vivant.

Sarah, vous avez été mon oncologue très aimée, toujours compétente, précise, respectueuse de mes demandes et si chaleureuse. Merci pour tout cela. Profitez de la vie, du monde, des bonheurs avec Zoé et votre aimé. La vie est belle parfois, mais c'est une chienne de vie alors il faut jouir du présent. Je vous souhaite un très beau présent, et je vous serre dans mes bras,

Livia.

C'est dit : Livia voyagera léger. Elle ne veut rien emporter, que des souvenirs heureux. Ne rien regretter. Regretter, c'est subir. Elle sait maintenant qu'elle ne sera jamais vieille. Avec l'âge vient la sagesse, dit-on. Mais la sagesse est immobile, sans idée ; Livia, elle, a besoin d'être animée. L'ancienne enseignante n'aura donc jamais cette supposée sagesse du vieillard. Le professeur n'est pas le philosophe, et le philosophe n'est pas le sage. Il est celui qui se demande... Souvent aussi, il répond, se mouille, indique le chemin, s'y hasarde parfois ; à quoi servirait-il sinon ? Livia, elle, a répondu.

Son grain de folie, elle le revendique. Il faut bien être un peu fou pour se lancer dans cette entreprise, contre la loi, contre l'avis de tous. Elle aurait bien aimé, pourtant, vieillir encore un peu, voir grandir Lauren et Gabin, chanter avec eux et leur faire des gâteaux ou des confitures, un chapeau de paille sur la tête. Qu'importe si ce sont là des images de contes, des clichés de bonne-femme pour les vieux jours. En plus, Livia n'a jamais su cuisiner, sauf la pâtisserie. Les confitures, non. Chanter oui, elle ne dit pas, jouer du piano pour les enfants, en pensant à Pierre et à la danse de ses mains sur le clavier. Ses mains aimantes, larges et caressantes, ses mains d'organiste fantasmé.

Que faire de la peur de sa propre finitude, elle qui court au-devant de la mort de toute sa volonté ? Fleur au fusil, pour qui voudrait se fier à ses signes ostentatoires de sérénité. Et c'est vrai, au fond, qu'elle n'a pas peur. Elle ne saura jamais rien de la mort, jamais vraiment, sa conscience sera déjà éteinte au moment où celle-ci viendra couler en silence dans ses veines. Alors pourquoi craindre ce qu'elle ne verra ni ne sentira ? C'est la porte claquée sur une vie riche et remplie, et même heureuse, qui est cause de regrets. Mais ça, c'était sa vie d'avant. Ce qu'elle quitte aujourd'hui est bien plus sordide.

Au moment de partir, l'âme de Livia sera endormie, et son corps ne sera plus que matière inerte vouée à la décomposition. Croire en un Dieu, en une continuation après la vie aurait sûrement été plus exaltant, mais c'est ainsi. La disparition de Pierre est arrivée trop tôt, elle fut la pire injustice de son existence ; là est son principal regret, sa grande tristesse, une plaie toujours ouverte. Pour le reste, elle a accueilli les jours en épicurienne, se réjouissant de l'offrande de chacun d'eux.

Mais en est-elle vraiment sûre ?

Envoyé : mercredi 27 décembre 2023, 12:56

De FUENTES Sarah à VANCE Luc

Cc : BIALOT Marc

Objet : TR: Nouvelles – Livia M.

Bonjour Dr. Vance,

Je suis le Dr Fuentes, du comité Sein. Le Dr. Bialot m'a conseillé de demander l'aide du comité d'éthique concernant cette patiente. Madame Livia M, NIP 2018-944XZN, a un cancer du sein avec des métastases depuis près de deux ans. Sa maladie est contrôlée sous chimiothérapie séquentielle et son état général reste bon. Elle a une histoire longue de refus de traitement, et elle insiste avec l'idée de mourir, de faire ça en Suisse de manière encadrée (apparemment, à la fin du mois prochain). Nous en avons parlé et son choix semble mûri. Je lui ai expliqué qu'en tant que médecin, j'étais là pour l'aider à vivre, que j'allais à nouveau demander l'aide des psychologues. J'ai essayé de la faire revenir sur sa décision, et elle est ouverte à discuter avec quelqu'un d'autre. C'est une personne extrêmement gentille, mais aussi parfois manipulatrice.

Est-ce que vous seriez disponible pour la voir ?

Merci beaucoup,

Dr Sarah Fuentes, MD, PhD; oncologist. Breast cancer Survivorship research group Unit.

Luc Vance relit lentement le mail de Sarah Fuentes. Il la connaît peu, ne l'a même jamais croisée, mais elle a une réputation de médecin attentif et sensible. Ce qui n'empêche pas l'habituel jargon, se dit-il en tapotant sur le clavier. Clé d'une distance sagement entretenue entre nous et eux... Même les plus empathiques érigent leurs petites barrières pour survivre à la violence et à l'indicible. Vance a déjà vu pire. *Notre rôle : aider à vivre...* Oui, aider à mieux vivre l'invivable, mais vivre à tout prix, c'est une autre affaire. Le message de Sarah parle d'une *personne gentille, mais aussi manipulatrice*. Vance ne connaît pas encore cette femme, à la longue chevelure brune et au teint de craie, qui l'attendra à demi-assise sur le siège en plastique rouge des soins palliatifs, prête à s'enfuir. Mais en première lecture, Livia Mancini ne semble ni gentille, ni perverse.

Luc Vance s'apprête à éteindre l'ordinateur, lorsqu'un nouveau message s'affiche.

Envoyé : mercredi 27 décembre 2023, 19:25

De : SAFRAN Philippe

À : VANCE Luc

Cc : FUENTES Sarah

Objet : Avis psy Livia M.

Bonjour,

Entendu pour le rendez-vous de lundi.

Pour mémoire, il s'agit d'une patiente qui présente un refus de soins ancien. Sur le plan psychiatrique, Mme M. ne présente aucun trouble psychique ou cognitif qui puisse altérer son jugement. Je vois que son discours est toujours très élaboré et argumenté (il est le même que celui que j'avais entendu lors de notre unique entretien).

Sur le fond on retrouve ici le besoin de reprise de maîtrise (sur la personnalité qui s'y rapporte), sur le mode « si vous êtes, vous les médecins, incapables de maîtriser ma maladie, moi je veux maîtriser ma fin de vie ! ». La mort de son propre père est aussi un facteur important.

Pour Sarah, je pense que vous avez maintenu l'essentiel à savoir un lien thérapeutique de qualité. Quant au reste de la prise en charge, respecter son choix sans l'approuver apparaît être le meilleur moyen pour qu'elle le reconsidère ou qu'elle puisse le nuancer. Tout cela sans que la malade vous épuise ou puisse jouer de la culpabilité de l'oncologue qui n'arrive pas à soigner son patient... L'agressivité peut aussi accompagner le refus de soins.

De plus, comme le remarque Sarah, Mme M. sait interpeler les soignants avec habileté, et avec une relative efficacité.

Voilà. À lundi, donc.

Philippe.

*Me and my head high
And my tears dry [...]
We only said goodbye with words
I died a hundred times...
Amy Winehouse, Back to black*

19

Paris (jeudi 4 janvier 2024)

Quand la lumière finit de grignoter la nuit, l'unique fenêtre bleuit légèrement sous les rayons obliques du soleil. Comme toujours, Luc Vance déteste ces aurores qui repeignent les villes en couleurs sales. Pourtant, l'apparition dans le couloir de cette femme sans âge l'a ébranlé au premier regard. Dans la pièce encore sombre, les autres sont déjà là. À part la dame en noir, seul Luc Vance est en civil, jeans, pull polaire et chaussures bateau ; rien n'est assorti avec rien. Vance fait la lumière, et celle-ci dénonce dans un coin de la pièce un hibiscus en pot. Les plantes, pourtant, sont proscrites dans un hôpital ; mais ici, nous sommes dans le secteur des soins palliatifs. La règle est faite pour trouver ses exceptions, spécialement ici. Le mobilier austère de l'hôpital est complété par quelques meubles suédois, il y a même une fausse lampe Tiffany. Vance installe les chaises pour former un cercle approximatif. Livia s'assoit à côté de lui. Il sort de sa poche un carnet, un stylo, il prendra l'entretien en note : ne rien laisser passer...

L'atmosphère a quelque chose d'irréel. Les chaises forment un demi-cercle dont Livia ferme la boucle, ce n'était pas voulu. Quatre contre une, un combat inégal. Mais ce n'est pas un combat. Luc Vance sent sous ses pieds le gouffre creusé entre cette femme assise face à eux, seule dans sa longue robe noire, et leurs quatre existences que rien ne menace. Pas encore... Ils pourront rivaliser d'humanité et de tact, un monde les sépare. Dans cet espace clos, la lumière de vitrail de la lampe Tiffany tombe juste sur elle et irise son visage d'ordinaire si pâle.

C'est Philippe Safran, le psychiatre, qui ouvre le ban. Il a déjà vu Livia Mancini en consultation, quelques jours plus tôt, et son expertise a confirmé qu'elle n'avait rien d'une folle. Voix douce, monocorde, accoutumé aux situations boiteuses, Safran démarre cette fois en trombe comme s'il voulait prendre tout le monde à revers :

– Alors, on se revoit pour une question de refus de soins, n'est-ce pas ?

Décidément, psychologue, le psy ! À bien le considérer, Vance et les autres se demandent s'il n'est pas en train de réaliser l'énormité de son intro. Livia se raidit. Elle marque un silence, puis elle fixe Safran du regard :

– Je crois que c'est bien plus... radical que ça, *docteur* (Livia Mancini dessine sur ses lèvres un sourire plein d'une douce ironie. Après tout, n'est-ce pas elle, la philosophe ?) J'ai appris mon cancer il y a un an et demi, vous voyez. Ce jour-là, rien ne le prédisait encore, mais j'ai compris qu'il serait incurable. Je ne sais pas pourquoi, mais j'avais vu juste. Alors aujourd'hui, avec mes métastases, je sais que j'aurai tôt ou tard des fractures, et si ce n'est pas ça, des problèmes pour respirer, que sais-je encore. Alors non, je ne vivrai pas ça. Il est là, mon refus.

Elle regarde Safran, puis détourne les yeux vers la fenêtre dont le jour frisant dénonce la saleté. Comment blâmer cette femme à la lucidité si chèrement acquise ? Cette lucidité douloureuse, *blessure la plus rapprochée du soleil...* Vance a lu le dossier. Il repasse dans sa tête le chemin parcouru par Livia, la peur de la chirurgie, la chimio qui décape le tube digestif et les globules blancs, les attentes en salle de consultation, les tirs de rayons millimétriques, le boucan de la résonance magnétique malgré le casque sur les oreilles, l'angoisse enfin, qui précède chaque examen et déteint sur chaque courrier de l'hôpital. Alors oui, cette femme a de quoi en avoir par-dessus la tête, et vouloir jeter l'éponge quand ça lui chantera. Mais Vance sait qu'il n'a pas à donner un avis qu'on ne lui a pas demandé.

– J'ai envisagé très tôt la possibilité d'être endormie, d'avoir une sédation terminale, reprend Livia. C'est bien comme ça qu'on dit ? La loi m'y autorise, n'est-ce pas ? Je veux organiser ma mort, vous comprenez, mourir debout. Il est hors de question que je finisse dépendante et douloureuse. Mais votre loi est imprécise, cette histoire de délai entre la demande de sédation et la date prévisible de la mort est tellement floue. Comme si on en savait quelque chose, comme si vous étiez madame Irma ! Quant à ce que dit la Haute Autorité de santé (mince, Livia connaît son sujet sur le bout des doigts !), tout ce bla-bla, ce ne sont jamais que des recommandations ! Il y avait bien cette nouvelle loi, mais à ce train-là, elle n'arrivera jamais.

Une chose est claire, cette femme sait ce qu'elle veut. Elle sait surtout ce qu'elle ne veut pas, n'a aucune intention d'être menée en bateau. Livia a lu les décrets, elle sait les lois, leurs limites et les zones de flou savamment entretenues par le législateur. La jeune femme aux boucles blondes, à l'autre bout du cercle, n'a encore rien dit. Alix est médecin dans l'unité des soins palliatifs. Alors elle se lance, et tente d'expliquer les avancées de la loi actuelle : un cadre, explique-t-elle, mais aussi l'impossibilité de mettre un chiffre sur le temps qu'il reste à vivre ; ce serait, étrange paradoxe, la place à l'arbitraire, ajoute Alix avec toute la douceur dont elle

est capable. Comment négocier avec l'incertitude médicale, avec l'infinie singularité des corps ?

Qu'on ne s'y trompe pas, pense Vance : Livia Mancini sait parfaitement tout cela, chacun de ses mots prouve qu'elle a longuement réfléchi. Alors, les mains jointes sur ses genoux, elle reprend, explique sa maladie, son projet de mort programmée. Son calme et sa conviction tranquilles sont tout entiers dans ce demi-sourire qui semble étonnamment serein. À cette minute, avec la lumière artificielle sur son visage, Livia a l'air d'une madone peinte dans une longue étoffe noire.

– J'ai rencontré une première fois une de vos collègues des soins palliatifs, Alix. Ici, à l'hôpital. Et elle m'a dit "*chez nous, on ne pratique pas l'euthanasie*". Comme ça, d'entrée... Ça m'a glacée, j'avoue. Je n'ai pas voulu la revoir... Ensuite, j'ai fait des recherches, à Paris, dans les environs, auprès des réseaux. J'ai remué ciel et terre pour savoir si j'aurais droit à cette fameuse sédation pour m'endormir, quand mes facultés commenceraient à diminuer, ou en cas de gros pépin ; un tournant que je jugerais définitif... C'est mon affaire, non ? (Le sourire de Livia est redevenu triste ; Vance se tait, il scrute son regard clair, les mouvements lents mais dansants de ses mains.) Mais on m'a dit, poursuit-elle, que "*ce n'était pas le moment, qu'on pouvait attendre*." Vous savez, je suis très proche de mon médecin généraliste, ma chère docteure Fallet, qui m'a dit très tôt : "*Je vous accompagnerai jusqu'au bout*." J'ai avec elle une relation de confiance et de profond attachement. J'ai beaucoup lu. Je me suis renseignée, j'ai même fini par savoir quel cocktail je pourrais demander pour mettre fin à ma vie ; j'en ai parlé au docteur Fallet. Mais elle m'a alors répondu qu'il n'était pas question pour elle de prescrire ces médicaments. Je la comprends : elle est jeune et elle ne souhaite pas se mettre en danger en étant complice de mon suicide... Mais c'est là que j'ai mesuré l'écart entre l'accompagnement *jusqu'au bout* qu'on me promettait, et ma réalité à moi.

Philippe le psychiatre a compris, cette fois, de quel bois se chauffe Livia Mancini :

– En somme, vous voulez pouvoir garder le contrôle.

– Si vous voulez, disons *le contrôle*, répond-elle amèrement. Mais dites-moi quel contrôle j'ai sur ce cancer ! (Nouveau sourire, presque solaire cette fois ; mais l'ironie du début a disparu.) En même temps, je suis pleine d'admiration pour le docteur Fuentes qui me prend en charge avec beaucoup d'humanité, pour l'intégration du désir et du fantasme du patient (sic), pour l'empathie exprimée par vous tous.

Vance échange un regard avec Alix. Tous deux ont eu maintes fois cette discussion. Alix déteste l'expression *prendre en charge* : les malades ne sont pas un fardeau. *Prendre en soin* serait

mieux... Vance n'a jamais polémique avec sa chère Alix, mais il laisse aux autres cette no-
vlangue un peu trop bien-pensante. Oui, la charge d'être soignant est lourde aux épaules, et il
n'y a rien de léger ni d'anodin dans cette route empruntée au côté des malades. S'il s'agissait
simplement d'aider un aveugle à traverser... Mais on ne s'improvise pas médecin, et cela coûte
tous les jours. L'attention, la tension accordée à la vulnérabilité de chaque personne exalte en
même temps qu'elle use. Ou alors, il fallait faire autre chose.

À cet instant, le soleil apparaît derrière le bâtiment voisin et éclabousse la pièce d'une
lumière inattendue. L'hibiscus apparaît plus rouge, Livia plus diaphane que jamais.

– Le docteur Fuentes, reprend Alix, vous a proposé une intervention de consolidation de
votre hanche, la cimentoplastie, puis de la radiothérapie pour le poumon, n'est-ce pas ?

– Oui, mais ce ciment, là, je n'en veux pas ! proteste Livia. Je ne veux pas être opérée,
encore moins devenir dépendante. Quant à la radiothérapie, je suis venue pour le scanner de
centrage ; mais à la fin, j'ai attendu, attendu à l'accueil, il n'y avait personne, alors cela m'a
énervée et je suis repartie.

Livia sourit de sa propre réaction ; elle est comme ça, à prendre ou à laisser.

– C'est toujours garder le contrôle.

Safran n'en démord pas, il tisse son lien avec Livia, à sa façon. Cette fois, elle acquiesce :

– Oui, et savoir qu'on ne veut pas accéder à ma demande de mort me rend folle. (Livia
marque un temps d'arrêt et avale sa salive, le temps de laisser les souvenirs affluer.) Le décès
de mon père a été terrible, je veux que vous compreniez ça, aussi ; c'était un homme sportif,
guide de montagne, et il est mort cloué dans un lit, avec une blouse qui s'ouvre derrière et des
lacets mal fermés, vous savez... Alors nous nous sommes dit, avec mon frère : "*Dans la famille,
il n'y aura plus jamais cela.*" Quand j'ai mesuré que je n'aurais pas l'assistance de mon médecin
comme je l'imaginais, j'ai compris. Alors j'ai tout balisé, et j'ai décidé que je ne me suiciderais
pas ici. J'ai pris contact en Suisse. Aujourd'hui, j'ai ma carte, mon dossier a été accepté ; d'ail-
leurs ça coûte assez cher, à ce tarif, ils acceptent facilement... (Sourire) C'est pour le 19.

Voilà. Luc Vance sait maintenant que Livia ne bluffe pas. Pourtant, il manque des pièces
au puzzle. Cette femme à la langue déliée ne leur dit pas tout. Vance se lance :

– Une chose m'intrigue, madame Mancini : (Pour cette fois encore, la dernière, il ne l'ap-
pelle que par son nom.) Je me demande qui vous entoure, aujourd'hui ; qui est avec vous ?
Votre famille, vos amis... Je ne sais rien de vous.

Livia sort un carnet en cuir qu'elle tapote avec son stylo. Son regard erre un instant sur les
murs froids de la salle – une reproduction de Modigliani et une vue de Venise en hiver, le quai

dei Mendicanti, histoire de rompre la monotonie des couleurs fades de l'hôpital. Puis elle fixe le médecin de ses yeux gris cendre :

– J'ai ma fille, Julie ; c'est..., comment dites-vous ? ma personne de confiance. J'ai mon frère, aussi. Il est loin, à Naples, il enseigne l'histoire. Mais je ne tiens pas à lui faire partager ça. Et puis j'ai mes deux petits-enfants. Mais pour décider, je suis toute seule (Livia hausse la voix.) Par exemple, si j'avais dû effectuer la radiothérapie, il aurait alors fallu arrêter la chimio, avec dans ce cas un risque d'évolution au niveau des os, n'est-ce pas, c'est bien cela ? Je ne veux plus de la chimio intraveineuse, mais le traitement oral je veux bien le prendre. Même si, maintenant, je vomis à peu près tout ce qu'on me donne, c'est à n'y rien comprendre. Mais il faut décider ! Ce choix entre les rayons et la chimio, par exemple... C'est mon corps, c'est à moi de décider ce que je peux accepter ou pas !

Sacré débat, quand même, que celui de la patrimonialité du corps... Vance sourit intérieurement de ce langage qu'il laisse aux cuistres. Surtout, il voudrait suivre Livia, la rassurer sur la maîtrise de sa vie ; elle y a droit. Mais aux frontières de son *inframonde*, comme il l'appelle, il sait aussi que le corps *in fine* impose sa loi aux hommes. Peut-il emmener Livia sur ce terrain ? Clairement pas. Alors il revient aux choses de la vie :

– Oui, reprend-il doucement. Mais aujourd'hui, avez-vous des douleurs, par exemple dans la colonne, ou dans la hanche, qui vous empêchent de faire ce que vous aimez ?

– Ça oui, j'en ai, des douleurs, dans la jambe, partout... Il y a plein de choses que je ne peux plus, ou que *je ne veux plus* faire. J'ai fait beaucoup de musique, du piano, du violoncelle. Le piano, j'en fais encore un peu, mais le violoncelle, depuis l'opération et mes problèmes de circulation lymphatique, je ne peux plus. J'adore aller au cinéma aussi, visiter des expositions, faire des musées, mais je n'ose plus y aller de peur d'être bousculée, de tomber et de me casser en deux. Alors non...

– Mais vous pourriez être accompagnée d'un de vos proches, souffle le psy.

– Je pourrais, mais je ne veux plus, je ne veux pas être une charge, vous comprenez ? L'année dernière, ils m'ont emmenée en vacances quelques jours à la mer. C'était bien, mais c'est fini. Cette année, ils sont partis à Londres quinze jours ; je ne me voyais pas leur imposer de s'organiser en fonction de moi. Ce n'est pas à eux de s'occuper d'une vieille dame. Moi, *j'ai fini l'amour...* (après ces mots étranges, Livia perfore Vance du regard. Cet homme-là saura-t-il la comprendre ?). Je leur ai appris le cinéma – ils adorent, bien sûr – et plein d'autres choses ; ça c'est fait. Maintenant, je ne veux pas vivre à leur charge, être dépendante.

– Votre fille Julie partage-t-elle votre projet de... de suicide ? demande Vance.

– Oui, enfin... je pense. Elle était déjà adulte quand son grand-père a fini grabataire sur un lit d'hôpital. Elle aussi a dit *plus jamais ça...* Pourquoi cette question ? C'est ma décision, après tout.

– Parce que... Parce que votre fille doit vivre tout cela intensément, elle aussi. Je suppose qu'elle vous accompagnera en Suisse. Parfois, les proches prennent sur eux, ils partagent votre désir, vont bravement jusqu'au bout. Mais ensuite ils demeurent seuls, et il leur faut survivre, ou réapprendre à vivre. Surgit alors le manque, mais aussi un sentiment qui revient... comment dire, d'avoir été complice, lorsque la nuit tombe par exemple. Voilà pourquoi je vous demandais où en était Julie. Une telle entreprise est plus collective qu'on ne l'imagine, elle laisse des cicatrices qu'on ne mesure pas ; pas toujours...

– Ma fille m'aime trop pour ne pas partager totalement mon projet.

– Oui, bien sûr. Je comprends...

Mais Luc Vance ne peut écarter, au fond de lui, une inquiétude lancinante pour les survivants. Alors pour lui, le temps est venu d'abattre ses cartes. Il sait qu'il va emmener Livia sur un sentier où ses certitudes mortifères vont être ébranlées :

– Est-ce que je peux vous dire deux choses qui me frappent, et qui me rendent triste ?

À ces mots, une sorte de surprise se peint sur le visage de Livia Mancini. Cette inversion des rôles n'était pas au programme.

– Mais il ne faut pas être triste ! dit-elle en battant en retraite.

– Si, c'est mon droit d'être triste, insiste Vance. Alors je vais vous dire. D'abord je pense vraiment dommage qu'on ne trouve pas, ici, la solution qui vous permette de garder le contrôle de votre vie comme de votre mort, de vous garantir que votre vœu sera exaucé d'avoir cette sédation si une complication survenait. Mais pas maintenant. Et puis l'autre chose : vous êtes belle, votre sourire est rayonnant, et vous entendre dire que vous n'allez plus au cinéma ou dans les musées, moi ça me fait... mal.

En réalité, une formule plus familière est employée, et Livia rit d'un vrai rire plein de cette expression triviale. Cette fois, sa hanche se tient tranquille.

– Mais je fais encore des choses ! J'ai la visite de mes petits-enfants. Gabin a onze ans, Lauren quatorze. Je joue du piano pour eux, et quand je ne peux pas, je leur dis que je suis fatiguée. Alors ils viennent me chanter une chanson, ou ils jouent du piano pour moi.

– Ce prénom Gabin, c'est votre amour du cinéma, non ?

– Oui, Lauren aussi, d'ailleurs (sourire, encore).

– Bien sûr, Lauren aussi... Est-ce qu'ils savent, Gabin et Lauren, pour la Suisse ?

Livia fait semblant de fourrager dans son sac. Si elle pouvait, elle irait faire de la vaisselle, sortir la poubelle, prendre une bière dans le frigo, faire couler un café... Mais elle doit se lancer, avouer tout :

– Non, ils savent que je suis très malade ; mais je n'ai pas osé leur dire ce que j'ai prévu.

Un court silence s'installe. Sur cette route escarpée comme une expédition de montagne, c'est Philippe Safran qui trouve une nouvelle voie :

– Mais alors, si on imaginait n'organiser ce voyage en Suisse *qu'en cas* de complication, avec un transport immédiat là-bas, est-ce que pour vous ce serait possible ?

– Oui bien sûr ; ils m'ont dit, là-bas, que c'était possible, qu'une ambulance pourrait venir me chercher et m'emmener dans les 24 heures.

Alix confirme :

– C'est vrai, on a déjà réussi un montage comme ça, une fois. Ensuite, le transport a été très rapide. Bien sûr, ce n'est pas donné...

Livia semble s'être engouffrée dans la proposition formulée par Philippe, et Alix a confirmé. Philippe rebondit :

– Cette date du 19 ne semble donc pas irrévocable.

– Non, j'avais choisi cette date parce que ma fille était disponible. Et puis, c'est après l'anniversaire de mon petit-fils. J'ai d'ailleurs imaginé faire le voyage en voiture en partant quelques jours plus tôt, en faisant des étapes. Pour après je me suis mise d'accord avec ma fille : après mon suicide, je veux que mes cendres restent dans *mes* Alpes, en Italie.

Luc Vance s'est assombri :

– Mais pour Gabin, un anniversaire alors que sa mamie ou sa grand-mère... Je ne sais pas comment ils vous appellent...

– Livia. Ils disent Livia.

– Livia... Et bien un anniversaire avec Livia qui se suicide juste après, sans lui avoir dit au revoir, est-ce que ce ne serait pas encore plus... difficile pour lui, et pour Lauren ? Une cicatrice pour tous les autres jours anniversaires de leur vie ?

Livia vacille, marque un temps avant de répondre :

– J'avais prévu... j'avais prévu de leur écrire une lettre, pour leur expliquer que je ne voulais pas souffrir et rester moi-même jusqu'à la fin.

Le cœur de Livia s'accélère et se met à battre à grands coups irréguliers. La longue dame en noir sait alors, *elle sent* qu'elle est à nouveau bien vivante : parce que le chaos, parce que le désordre, c'est la vie. Il lui faudra vivre encore un peu, Vance vient de lui prouver qu'elle n'a,

pour l'heure, pas d'autre choix.

Pour la première fois, le médecin sent que Livia recule. Cette femme si sûre d'elle perd pied. Les adieux aux enfants, elle n'avait pas vu venir. Vance appuie :

– Avec la relation qui est la vôtre, je ne vous imagine pas ne pas leur dire *avant*... Vous pourriez écrire la même lettre, à quelques mots près, juste en expliquant le geste que vous avez décidé s'il vous arrivait quelque chose, une fracture par exemple, pour ne pas souffrir. Ou même leur dire... Est-ce ce ne serait pas mieux, pour eux ?

– Oui c'est vrai, je dois leur dire.

Le biper de Philippe sonne une première, puis une seconde fois. Il doit partir et salue Livia, qui lâche un sourire ; elle semble à nouveau apaisée. Mais Vance est lancé :

– Dans tout cela, le plus frustrant pour moi, ce ne serait pas d'échouer à gagner un peu de temps, ni pour votre oncologue de renoncer à faire des rayons. C'est de vous voir décider si vite, accepter un état de mort annoncée, en vous interdisant de profiter des jolis instants qui pourtant vous ouvrent encore les bras. Je pense bien sûr à vos petits-enfants.

– Tout ce que nous nous disons, là, en une heure, c'est ce que je me dis, moi, depuis un an et demi. J'entends ce que vous dites... (Livia marque une courte pause. Dans ses yeux, des regrets en vol rasant.) Mais quand même, une loi qui nous oblige à mourir à l'étranger est salement faite.

Nouveau silence. Luc Vance n'a aucune envie de débattre sur une question qui n'a pas de réponse. Ou bien la sienne ne satisferait pas Livia... Pourtant, il s'y colle, mais devant cette femme et son regard orageux, il lui faut marcher sur des œufs :

– Je ne sais pas si la loi est bien ou mal faite... Ce que je sais, c'est que depuis 2016, pouvoir être endormi pour les tout derniers jours de vie, c'est déjà un pas en avant. C'est loin d'être parfait, c'est même une cote assez mal taillée, mais nous, nous devons faire avec ça. Et puis vous savez, soulager la douleur et l'angoisse suffit presque toujours à annuler les demandes de mourir. Je dis bien *presque*... Ce n'est pas *vivre pour vivre*, vivre à n'importe quel prix, c'est ranimer une petite soif de vie que l'on croyait perdue, redonner un sens. Après, il reste un petit nombre de cas que cela ne résout pas, je le sais aussi. Personne n'est dupe. Vous êtes peut-être de ceux-là, et nous nous adapterons pour ne pas vous laisser seule le jour venu. Cela reste à ce stade un point aveugle dans la loi. Prétendre le contraire serait mentir. Mais je ne suis pas sûr qu'une loi, avec ses gros sabots, puisse s'immiscer dans ces situations d'indicible désespoir. Cela devient alors une négociation entre un patient et son médecin, une histoire humaine et

non plus *médicale*. Moins encore juridique : légaliser l'exception veut dire qu'il n'y a plus d'exception, de transgression. En revanche, c'est aussi une question philosophique, et une affaire politique. Lorsqu'on s'engage dans ce métier, c'est pour guérir, ou au moins, soulager et rendre la vie meilleure, pas pour l'abrèger, même si la peine est trop lourde, vous comprenez ?

– Oui... Enfin, non. La loi ne peut pas soigner à votre place, mais elle permet d'aller au-delà des sentiments de chacun, et de donner un socle commun à notre souffrance, la vôtre, mais aussi la mienne. Surtout la mienne, non ?

– Rien ne va au-delà des sentiments ; pas une loi, en tout cas. L'homme est seul devant sa mort, et le médecin devant sa conscience : cela n'est pas équivalent, mais le jour venu, nous sommes seuls tous les deux. C'est une loi bien plus forte qui ce jour-là me placera à votre côté.

Mais les mots de Vance sonnent faux. Ils déraisonnent même à ses oreilles comme des échos d'un discours prédigéré. « *S'engager dans ce métier ; guérir ; la solitude devant sa conscience* »... Mais où va-t-il chercher tout ça ?! Trente ans de médecine pour sortir ces poncifs remâchés ! Si ce qui est légitime – et ce que lui demande cette femme semble si réfléchi –, si ce qui est légitime est illégal, n'est-ce pas à la loi de changer et de se hisser à hauteur de la morale ?

Livia, elle, écoute. On dirait même qu'elle a trouvé, à cette minute, une voix qui répond à la sienne, et pourtant elles ne disent pas la même chose. Soit, disons qu'elle est dans l'angle mort de la loi ; la langue française a de ces expressions... Elle a beau se dire qu'aujourd'hui, dans ce cercle improbable, son appel est entendu, qu'elle ne sera pas abandonnée, et ils ont tous l'air très gentils. Mais on lui a dit ça tellement de fois. *On ne vous abandonnera pas...* Alors elle fait diversion.

– À un moment, je me disais : heureusement, j'ai très mal aux dents. Le dentiste de l'hôpital (comment on dit ? Le stomato !) le stomato m'a dit qu'il fallait me retirer des dents du bas. C'est tellement barbare, je ne veux pas... Vous savez (non vous ne savez pas), quand on vieillit ce n'est pas à nos cheveux, ni à nos yeux que cela se voit ; non, c'est au bas de notre visage, à notre bouche, à notre élocution, à la rareté des sourires que nous savons que nous sommes vieux. Bref, je suis contrainte de me faire des bains de bouche à la morphine. Je disais *heureusement*, parce que finalement cela me confortait dans mon projet de suicide pour la fin du mois.

Alix alors rentre sur la piste :

– Pour cela, franchement, on peut faire mieux. Je vais vous prescrire un antibiotique, de vrais bains de bouche... (Un court silence) Nous allons rester ensemble encore un peu, et vous donner ce qu'il faut.

Alix et l'infirmière des soins palliatifs vont donc demeurer seules avec madame Mancini.

Luc Vance se lève ; il se dit qu'ils ont, ensemble, gagné une bataille, mais pas la guerre. Au fond il n'en sait rien, il n'est pas elle. Mais à cet instant, il est loin de se douter des suites de cette rencontre. Quoique... Il sait déjà que cette femme a aujourd'hui craqué une allumette terrible au fond de lui. En attendant, il tend la main à Livia. Mais celle-ci la refuse et, oublieuse de sa jambe, elle se redresse et serre le corps du médecin contre elle.

– Je compte sur vous pour ne pas m'abandonner aujourd'hui, murmure Vance à l'oreille de Livia.

C'est le monde à l'envers, et elle rit. Puis ils se séparent. Arrivé à la porte, Vance se retourne pour un dernier défi :

– Maintenant, j'espère une chose. C'est vous croiser un jour au cinéma, avec vos petits-enfants (Nouveau rire de Livia, comme libérée.) En attendant, on s'organise ensemble pour les douleurs, et pour votre voyage si une complication survenait ; mais pas comme ça, pas maintenant. Et puis il y a votre fille, vos petits-enfants à qui il faut parler, et qui ont besoin de vous. Votre frère aussi, à Naples, aimerait savoir...

Vance quitte la petite salle des soins palliatifs. Dans le couloir, une voix prononce à son oreille : *Nous ne dirons plus "il faut bien vivre puisque", mais "cela vaut la peine de vivre parce que"*. Pas de doute ; c'est celle du géant poète René Char qui par temps de Résistance, écrit à son ami Albert Camus.

Livia, pourtant, ne voulait pas entrer en résistance.

Luc Vance et Livia Mancini ne se reverront pas. Cela, ils ne le savent pas encore. Pourtant, cette heure et demie de tension marque le début d'une parenthèse dont ils ne savent pas la fin. Pendant six mois, ils s'écriront, s'interpelleront, se chamailleront avec la constance de deux amis de toujours. Livia se confiera, elle dira ses colères, ses joies éphémères, ses revirements. Vance aussi en dira beaucoup ; il en dira trop, de lui-même, de ses douleurs, de ses patients. Et la frontière s'estompera, insidieusement, entre le thérapeute et le malade. Histoire connue, diront les goûteurs de transfert... Mais Luc Vance *sait* que Livia entre dans le cercle des personnes qu'il n'oubliera pas. Alors au diable la psychanalyse.

Oui, il se souvient de la plupart des patients croisés sur sa route, jusqu'à leur nom, dix ans plus tard, vingt ans après. Pour **d'autres**, c'est le visage, celui des proches qui reste gravé. Pourquoi est-ce que les histoires les plus terribles sont aussi les plus nettes à l'esprit ? Depuis ses débuts dans le métier, ses années à l'assistance publique, ses mois passés avec les grands brûlés, le temps a fixé à jamais les visages, les paroles, les odeurs – mon Dieu, le parfum de chair calcinée dans le sas des urgences : tous les dimanches, les pompiers déposaient au moins un homme pris par un retour de flamme. Parfois, c'était un enfant ; une belle après-midi de barbecue... – Les pires souvenirs affluent, refluent, chacun leur tour, comme l'inévitable ressac d'un océan de douleur. Monsieur Idrissi, un colosse peintre en bâtiment, entré pour phlébite et embolie, « coups de tonnerre dans un ciel serein », mort un mois après. Le cancer du pancréas, une blitzkrieg sans pardon. Il avait maigri de trente kilos. C'est lui, Vance, jeune interne, qui avait rappelé le malade quand le résultat des prises de sang était tombé : le taux de CA 19-9 crevait le plafond, oracle mathématique d'un mal incurable. Cet autre, monsieur Joseph, il ne se rappelle que le prénom – mais aussi ses ongles comme des « verres de montre » qui trahissaient un tabagisme de concours –, monsieur Joseph aussi avait explosé en vol, avec son cancer du poumon répandu dans le corps comme du napalm ; pour lui, trois mois furent nécessaires à une silencieuse agonie. Chaque soir, Vance et monsieur Joseph se disaient à demain, conscients tous deux d'un horizon borné, heureux de ce jour gagné.

Le problème avec la mémoire, ce sont les souvenirs : les erreurs, les échecs et les prises de risque ratées face à des situations compliquées rappellent, plus rapides et plus cruelles que les succès. Vance traîne comme une croix le rappel de ces situations où il a failli. Cette fois où

il se trompa d'ampoule, emplît une seringue avec dix fois la dose du produit anesthésique, s'en aperçut juste à temps et avoua son erreur ; le malade, ce jour-là, s'en sortit de justesse. Il y en eut d'autres, marquées comme une fleur de lys au fer rouge sur l'épaule de sa mémoire. Ces souvenirs vous accompagnent toute la vie, la conscience s'en arrange de son mieux, mais ils ressurgissent quand on ne s'y attend pas, garde baissée. C'est pourquoi les remords sortent spécialement la nuit.

Heureusement, il y eut aussi les belles histoires, et ces malades qui entrèrent dans sa vie pour ne plus en sortir. Il y eut d'abord Jasmine et Josh. Leur papa avait une maladie des voies biliaires, un de ces trucs innommables envoyés par Mère Nature et dont on ne guérit pas. Comme ces petits canaux s'étaient infectés juste sous le foie, Jean-Marie avait été transféré dans le service de Vance : l'infection allait le foudroyer, chaque heure plus menaçante. Sa compagne avait obtenu le droit, suivant les conseils de l'équipe, de faire venir les enfants pour voir leur père. Même affaibli, même bardé de tuyaux, même jaune comme un coing... Mais si Jean-Marie surmontait ce cap de l'infection, son mal devait tout balayer dans les semaines suivantes, de toute façon. Alors le couple avait décidé de se marier *in extremis* dans le service. L'état civil avait fait les choses bien, un prêtre était venu et Jean-Marie et Sabrina étaient devenus devant la loi et devant Dieu mari et femme. Quarante-huit heures après, Jean-Marie mourait d'une septicémie foudroyante. Kenneth, adjoint de Vance, avait fait l'impossible et massé quelques minutes le cœur exsangue de Jean-Marie. Juste pour le symbole, dire à Sabrina qu'on avait tout fait. Quelques jours plus tard, Jasmine revenait avec sa poupée et demandait à Kenneth de lui montrer comment il avait tenté de ranimer son papa ; Josh, trop petit, avait assisté sans comprendre vraiment – quoique, qui pouvait savoir ? Kenneth et Vance avaient emmené les enfants et Sabrina dans la chambre de garde et Kenneth avait allongé la poupée sur le lit, reproduisant les gestes qui escortaient, comme un rituel, Jean-Marie vers la mort. Jasmine repartit avec sa poupée morte, et aussi le matériel médical pour la rendre à la vie. Puis elle écrivit, du haut de ses six ans, un poème en lettres de couleurs dédié au docteur Kenneth et au docteur Luc. Ses lignes, délavées depuis par le soleil, lui font toujours face sur le tableau en liège, dans le bureau de Luc Vance.

Quant à Francisco, tout juste opéré des intestins, il en était déjà à sa troisième cure d'antibiotiques pour une infection urinaire qui n'existait que dans la tête de son chirurgien. Chaque main posée sur son ventre arrachait une grimace de douleur à un homme qui avait connu les geôles de Pinochet ; mais Farges, le chirurgien qui avait parfaitement réussi son geste opératoire, Farges n'en démordait pas : la fièvre, la douleur, la fatigue, c'étaient les urines. Il n'est

de pire sourd... Quand même, après deux prélèvements stériles, il avait fini par demander à Vance son avis. En entrant dans la chambre de Francisco, Luc Vance avait tout de suite repéré son teint terreux : les urines avaient bon dos. Mais la petite musique dans la voix de Paco fit diversion. Alors Vance s'assit au bord du lit, et il interrogea l'homme sur son drôle d'accent. Ils se mirent à parler de livres et de dictature : Neruda, Sepulveda, Rivera Letelier... De son théâtre de Vitry, *Le Valparaiso*. Paco/Francisco oublia son ventre pendant quelques minutes, mais Vance revint sur les choses qui fâchent, remonta la veste de pyjama de Paco et sa main obtint le petit cri prévu au moment de relâcher la pression. *Je ne vous ferai pas un toucher rectal pour confirmer la péritonite, dit-il ; nous allons plutôt faire un scanner, et le Dr Farges sera prévenu. Il vous opérera ce soir, je mets quelques centaines de pesos là-dessus, même chiliens.* Deux heures plus tard, Vance poussait le lit vers le bloc opératoire en discutant avec Paco de son métier de sal-timbanque. La morphine aussi l'avait apaisé.

C'est depuis ce moment que Vance était devenu un spectateur régulier des pièces chantées du *Valparaiso*.

Désormais, il y aurait aussi Livia, donc.

De : MANCINI Livia

Envoyé : jeudi 11 janvier, 23:52

À : VANCE Luc

Objet : Nouvelles

Docteur Vance,

Une semaine sans vous avoir donné de nouvelles. Mais je veux vous redire combien j'ai été touchée, lors de notre entretien, par votre façon à tous de traiter la réalité, sa crudité, le rêve et le désir aussi. Entre nous cinq, ce temps précieux a été celui d'une « conversation » au sens de Giacometti quand il disait qu'il donnerait son œuvre pour cela. J'aurais aimé poursuivre notre échange. J'espère que nous le ferons, mais j'ai bien compris que vous êtes tous engagés dans le combat de chaque patient (Dieu que je déteste, pourtant, cette rhétorique guerrière !), mais aussi celui de l'hôpital.

J'ai revu aujourd'hui la douce Dr Stegner, des soins palliatifs. Nous devons, à notre prochain rendez-vous (oui, j'ai accepté de reprendre des rendez-vous...), nous devons parler de vos fameuses « directives anticipées ». J'ai beaucoup lu, ces derniers jours... Et j'ai mesuré tout ce qui me manquait pour comprendre la loi, et que les médecins maîtrisent. Mais je ne suis toujours pas d'accord. Serez-vous là pour en parler lors de ma prochaine venue ?

Il y a cette autre chose que je veux vous dire. J'ai commencé à partager avec ma fille le secret de sa naissance. La libération de ce poids aurait été inconcevable il y a seulement quelques jours. Je suis sûre que vous comprendrez, et excuserez mon impudeur.

Voilà. Julie, ma fille, sait aujourd'hui que son père, l'homme de ma vie, mon aimé Pierre, n'était pas son père biologique. Celui-ci s'appelle Jean. Julie le connaît depuis toujours. Les enfants de Julie, mes trésors Gabin et Lauren, également. Jusqu'à aujourd'hui, Jean n'était pour eux qu'un vieil ami de la famille. Julie et les propres enfants de Jean ont pour ainsi dire grandi ensemble. Aujourd'hui, ma fille unique se découvre des demi-frères et une demi-sœur, qui n'étaient jusque-là que tendres amis d'enfance... Je craignais d'elle une réaction de rejet, ou de colère, parce que je lui avais caché l'existence de son vrai père. Il n'en a rien été ; au point de me demander si d'une certaine manière, elle n'avait pas deviné depuis longtemps...

Je ne sais comment marchander entre ces naissances et une mort prochaine qui se percutent... On ne peut imaginer celle de nos proches, pas plus qu'on ne peut s'imaginer mort soi-même : mourir ne se conjugue pas à la première personne. Je ne sais pas comment Pierre, parti si tôt et si brutalement par la trahison d'un cœur fragile, prendrait cette révélation. La question ne se pose pas pour moi. Je n'envoie pas la mort avec stoïcisme mais avec résolution parce que je ne veux pas souffrir encore. Nous avons

reculé l'échéance, mais elle vient bel et bien et après il n'y a rien. Pour Julie, c'est à peu de temps de distance la découverte d'un père et la mort prochaine d'une mère. Mais après notre conversation, je n'imaginai pas la priver de ce qui sera désormais sa seule famille.

Cette famille sera aussi celle de Lauren et Gabin. Mais à eux, je n'ai rien dit encore. Je n'arrive pas à me convaincre que leur confiance résistera à ma fuite. Le secret de naissance de leur mère, mon départ prochain pour la Suisse : je ne sais pas ce qu'ils pourront supporter, du haut de leurs douze ans. Leurs jugements, leur colère seraient la pire chose pour moi. Mais je le ferai, comme promis.

Être humain, cher docteur Vance, c'est pouvoir dire demain. Je sais qu'après-demain, après après-demain, ce sera la fin. Nous le savons l'un comme l'autre. Mais vous m'avez réappris, cher Luc, à dire demain. Pour l'instant, à chaque jour suffit sa peine.

Je dois aussi me reprendre en main. Vous m'avez ébranlée. En venant à votre rendez-vous, je m'attendais à tomber sur une opposition franche à mon projet, une posture dogmatique qui m'aurait, bien sûr, confortée dans ma décision. Au lieu de ça, je trouve des êtres de chair et de cœur qui m'écoutent et peut-être même me comprennent. Mais du coup, ils se dérobent à ma colère, et je reste seule avec elle, sans personne contre qui la diriger. Je comptais sur vous pour l'incarner, tant pis. Car ma colère contre l'hypocrisie de la Loi n'est pas retombée pour autant, et cela, il me faut vous le redire, et vous convaincre de la justesse de mon combat.

En attendant, je vous imagine à votre travail, lisant ou écrivant. Peut-être écoutez-vous de la musique, à cette heure tardive. Moi, je me repasse ici la lettre de Rosalie à David, dite par la merveilleuse Romy Schneider. C'est de mon époque...

Voilà. Je vous serre dans mes bras, ainsi que notre chère Alix.

Livia Mancini

Cher journal

(12 janvier 2024)

Depuis quelques jours, Livia parle d'un certain saint Luc. Enfin, elle m'en parle surtout à moi, et encore à demi-mots. Gabin aussi sent qu'il se passe quelque chose, tout comme moi. Et il se mure dans le silence, ou bien il l'appelle « mamie », et plus Livia. Je pense que ce saint Luc est un peu la clé de tout ça. Je ne la questionne pas trop.

Maman aussi a changé. Mais elle, c'est côté euphorie. Elle rentre plus tôt, s'occupe de nous pour de vrai. Ils sont tous vraiment bizarres. Seul papa plane toujours. Quand il se ravitaille, c'est en whisky ; sinon, nous avons un père qui a une autonomie de vol illimitée...

Zamal me fait de plus en plus penser à Livia, avec son pelage noir dense et soyeux, et quelques mèches blanches ici ou là. Mais le chat non plus n'est plus le même. Il reste dans nos pattes, miaule la nuit sans raison. Même lui proposer un quart de sa terrine ne le calme pas. Il passe le plus clair de son temps avec Gabin, se couche sur sa poitrine, nez à nez, et ils se regardent. Que se disent-ils ? Ce chat sait des choses que nous ignorons, mais quoi ? Peut-être a-t-il compris, lui, qui est ce saint Luc.

Non, vraiment, ils sont tous bizarres dans cette famille.

Paris, 15 janvier 2024

Livia Mancini ne ressemble pas à une vieille dame, de près ni de loin : le cap de la soixantaine, pourtant, elle l'a bien laissé derrière, mais sans un regard. Il y a peu de temps – lorsqu'elle s'autorisait encore les cohues du métro –, Livia se levait pour laisser sa place à plus vieux qu'elle ; sans s'apercevoir que cet homme âgé, debout là devant elle, lui rendait au moins dix ans... Livia est fière de ses cheveux noirs et de cette longue mèche blanche qui semble artificielle et ne l'est pas, qui lui donne un air un peu rock... ; fière de ses yeux verts, parfois gris selon la lumière qu'il fait, fière de ses yeux sans fard ; elle arbore avec un sourire de madone les taches de rousseur apparues sur le dos de ses mains, qu'elle n'appellera jamais taches de vieillesse.

Sans doute est-ce pour cela qu'elle n'a jamais cessé d'être vivante. Pas combative, vivante. Pourtant, ce matin, elle est bien décidée à en découdre. Sans savoir, encore, si son adversaire est vraiment son ennemi.

*

Au téléphone, la voix de Livia est claire, plus posée que jamais. Vance l'a rappelée, à sa demande. Le médecin est-il à ce point capable de duplicité qu'il la serre d'un côté dans ses bras et de l'autre reste campé sur ses positions moralisantes ? Parce que cette question de la loi ne passe pas, elle reste en travers de la gorge de Livia. Le jour-même de leur rencontre, Vance a su qu'elle reviendrait à la charge à un moment ou à un autre.

– Votre loi, si elle était bien faite, devrait m'autoriser à mourir dans mon pays, assène-t-elle d'entrée.

À peine bonjour.

– *Ma loi*, comme vous dites, devrait donc m'autoriser à vous tuer, c'est bien cela ? Et si je n'en ai pas envie, si je n'en ai pas le courage ? Comment est-ce que je reste *avec ça*, après ?

– Et si c'est moi qui vous le demande ?

– C'est beaucoup demander...

Vance sait le sentiment d'hypocrisie législative que ressent Livia. Puisqu'on le fait ailleurs, pourquoi nous défausser, en France ? Sans surprise, elle l'attaque sur ce terrain :

– Aux Pays-Bas, en Belgique, ils ont légiféré, eux ! Ils n’ont pas eu peur.

(Bien sûr que si, ils ont eu peur de légaliser. Bullshit, l’argument rebattu et remâché de l’ailleurs ! Une partie de l’Europe autorise les femmes à louer leur utérus, dans une autre on vend son sang, et pourquoi pas un rein, un poumon, tous ses organes au plus offrant ?! Toujours ce même refrain, ailleurs ils le font bien... Indiens et Chinois font fabriquer des tee-shirts à un centime par des gamins sous-alimentés : faisons pareil ?) Vance voudrait balayer la supplique de Livia, mais la violence de ses propres mots, de sa pensée intime, cette violence n’est pas tenable :

– Je crois qu’il y a plus fort que la loi. C’est le bon sens et la morale des Hommes.

– L’éthique, c’est ça, docteur Vance ?

– Parfaitement, madame Mancini, l’éthique.

Qu’à cela ne tienne. Puisqu’il faut opposer l’ironie à l’ironie.

– Parfaitement, reprend-il. Mais permettez-moi d’être direct à mon tour : je pense qu’on a aujourd’hui de l’éthique une idée mièvre et vaguement facultative. Or l’éthique s’impose de façon bien plus solennelle que n’importe quelle loi, bien plus forte que toutes les normes, qui ne sont qu’une pensée réductrice et un curseur sans âme. La loi, c’est le plan B de l’éthique. Là où la loi passe, l’éthique s’efface, disait un de mes vieux professeurs. La loi est l’aveu d’impuissance de l’intelligence humaine, même s’il en faut une... D’ailleurs, à part l’abolition de la peine de mort, la loi vient le plus souvent après l’évolution des mœurs, de la morale. Simplement, et c’est déjà beaucoup, évite-t-elle qu’on ne revienne en arrière. Je caricature un peu...

(Un jour, poursuit mentalement Vance, nous mettrons tout en lois, en normes et en tableaux ; on nous dira comment penser, comment lire et écrire en noolangue, on établira des quotas pour toute chose, le genre, la race, la religion, même les préférences sexuelles. Pour l’heure, notre vieille morale protège ce qu’il reste à protéger, par-dessus tout les plus fragiles, de la seule solution de se vendre en pièces détachées parce qu’il faut bien nourrir une famille, ou encore les désespérés qui se jettent à la Seine. L’éthique de la vulnérabilité garde son mot à dire. En attendant qu’un jour prochain, un inmanquable progrès admette les mères porteuses, le don de sang payant, l’euthanasie, « puisque ça se fait ailleurs ».)

Au bout du fil, Livia se tait ; comme si elle laissait l’invisible Luc dérouler sa diatribe muette, en aparté. Vance, lui, sait qu’il y va un peu fort, même muré dans le silence. Que cette femme n’est pas stupide et qu’elle va lui servir des contre-exemples imparables. Mais surtout, Livia n’est jamais aussi vivante que quand elle se révolte et bataille ainsi, les armes à la main. C’est sa manière, ardente, de défier cette partie d’elle bêtement minérale qui se fissure un peu plus chaque jour.

– Les lois sur l’avortement, par exemple, vous les oubliez un peu vite, mon jeune docteur.

– Au contraire, je ne pense qu'à cela : la loi s'est imposée parce que l'éthique était bafouée par la masse d'un peuple retardataire et ignorant. Simone Veil, Gisèle Halimi, Robert Badinter étaient en avance sur leurs contemporains. Ils sont venus bousculer la lenteur protozoaire de la masse. La loi n'est jamais si puissante que lorsqu'elle se fait le bras armé de la morale. Mais elle reste un bras...

Vance sait qu'il ferraille sur le champ confortable des théories avec une femme qui, chaque matin, rejoue crânement sa vie. Lui n'engage que ses idées, comme il aime faire devant l'amphi des Saints Pères. Surtout, il se dit que face à une ancienne prof de philo avec son cancer, palabrer ainsi est doublement gonflé. Mais Livia semble consentir à cette asymétrie : Luc Vance la considère comme une vivante parmi les vivants, elle lui en est reconnaissante. Cette femme admirable ne connaît pas les interdits, et elle rend libre autant qu'elle est libre.

– Dans ces héros, vous avez noté qu'il y a une majorité de femmes, reprend-elle avec un sourire qui traverse les distances hertziennes.

– Je n'ai aucun problème avec ça. Aucune femme ne joue à la guerre ni à celui qui pisse le plus loin, chantait Renaud. Mais étant un farouche partisan de la parité hommes-femmes, je rajoute Lucien Neuwirth à ma liste...

– La loi n'était pas de trop pour libérer Jacqueline Sauvage, ne pensez-vous pas ?

(Vous rigolez ? C'est la grâce présidentielle qui a sauvé cette femme. Parce que la loi, elle, la condamnait bel et bien d'avoir tué son mari, en première instance, puis en appel, jusqu'au refus de la liberté conditionnelle !) Doucement, se dit Vance ; il sent le terrain glissant. Plutôt attaquer Livia sur son propre sol, celui des principes.

– J'en dis que la grâce complète est une nouvelle fois venue de la morale, dit-il. Elle est venue par la voix d'un président, là où la voix des juges condamnait cette femme encore et toujours. Aucune loi ne peut autoriser à tuer ; 007 n'existe pas chez nous... Je pense, avec un vieux philosophe allemand des Lumières, qu'une action est morale lorsqu'elle peut être universelle. Mais je ne vous apprend rien... Donner la mort, quelles que soient les circonstances ou les bonnes intentions, reste une action difficile à universaliser.

Un silence, et Vance reprend. Il sait qu'il doit être concret, se découvrir :

– Il s'agit d'entraîner la médecine sur un terrain où jusqu'alors, seuls Dieu et les assassins, par dérogation, étaient souverains. Mais Dieu n'existe pas, et je ne suis pas un assassin. Donner la mort, au motif que nous disposons de la connaissance et de la technique pour le faire, n'entre pas dans notre vocation première.

Et pourtant, vous savez comme moi, chère Livia, que je viendrais à votre chevet, s'il le fallait. Que

cette main tendue à la frontière de l'impensé peut aussi, sous haute surveillance, être considérée comme l'acte ultime du prendre soin... Vous serez seule à mourir, mais vous savez que vous ne mourrez pas seule.

Vance garde pour lui cette dernière mise au point. Livia le sait, et il sait qu'elle le sait. Mais on n'avoue pas l'inavouable.

C'est le moment pour Luc Vance d'abattre ses dernières cartes, pour ce soir :

– Regrettez-vous, Livia, d'être là à parler avec moi aujourd'hui ?

– Non, bien sûr.

– Si l'euthanasie avait été autorisée en France, vous seriez déjà morte.

Livia bat pour la première fois en retraite. Les images affluent dans son esprit, la révélation de son secret de naissance à Julie, les jeux avec les enfants, les chansons et le piano. Livia a même repris son violoncelle depuis dix jours. Elle sent que ses yeux deviennent brûlants, que sa voix s'étrangle avant de produire un mot. Au bout du fil, le médecin comprend qu'il a atteint les limites de l'indicible.

Alors, Luc Vance et Livia Mancini décident, pour cette fois, de déposer les armes. Et Livia, d'une voix plus faible mais redevenue claire, lui parle de Julie, de Gabin et de Lauren.

Après tout, leur ambition commune est bien celle-là.

Donner de la vie au temps.

Quelque part, un jour d'hiver

Livia voit débouler l'adolescente alors qu'elle presse des oranges au-dessus de l'évier. – C'est la bleue, ma robe bleue que je veux ! Je n'en ai qu'une et elle est *encore* avec le linge sale ! Tu le savais pourtant, que je sortais ce soir. – Eh bien plains-toi à la boniche, je ne vois que ça. – Y'a pas de boniche ! – Non, tu as raison, pour la simple raison que c'est moi la bonne. Alors tu en mettras une autre, la mauve, ou la noire avec les paillettes, je m'en fiche ; la noire elle est neuve et tu ne l'as jamais mise. – Tu sais très bien qu'elles me font un cul gros comme ça, les deux... Les larmes giclent des paupières de la jeune fille, comme si une grosse canalisation venait d'éclater. Il est où, le père, pour partager un peu le gimmick rituel des désespoirs adolescents ? Encore au diable, ou simplement dans le garage avec sa pétrolette de collection ? Non, Pierre est bien là, encadré comme un tableau dans la porte de la cuisine. Une cuisine à la géographie soudain aléatoire, qui vient de se transmuter en pièce inconnue. Mais on s'en fiche, de la cuisine. L'adolescente a mis les voiles, par enchantement. – Je vais au *super*, claironne Pierre, il n'y a presque plus de couches pour Julie. Je ne sais pas ce qu'on lui donne à manger pour avoir les intestins dans cet état, les fesses surtout. J'y vais avec elle, ça la sortira. Livia sent de chaudes larmes rouler sur ses joues. Décidément, tout le monde chiale dans cette maison. Mais ces larmes-là ne sont pas douces, elles ont l'aigreur sourde qu'elle porte en elle depuis des mois. Elle place ses deux mains à plat sur son torse, comme pour vérifier qu'elle est encore une femme entière et intègre, mais elle ne sent rien et sa poitrine semble avoir disparu. C'est maintenant Luc Vance qui remonte du supermarché, les bras chargés d'un paquet de couches et d'un tas d'autres choses. Collé à ses basques, le petit Gabin porte un sac de papier recyclé chargé de victuailles jusqu'à la gueule. À peine distingue-t-on ses yeux. – C'est trop lourd, Luc, tu lui donnes toujours trop de choses à porter. Il n'a que sept ans. – D'abord ce n'est pas lourd du tout, ensuite, il n'a plus sept ans, ça va faire soixante et... (Dans sa tête, Vance semble venir à bout d'un calcul complexe). Gabin déverse le contenu du sac sur la table. – Pas sur la table du salon ! hurle Livia. Mais aucun son ne sort de sa bouche. Le garçon vient de se retourner vers elle, et c'est un homme âgé qui lui fait maintenant face et la scrute de ses grands yeux gris-vert ; Livia a les yeux de son père, tout le monde dit cela. Mais seuls ses yeux,

repeints et boursouflés, seuls ses yeux semblent encore en vie sous les chairs brûlées ; c'est l'effet de la chimiothérapie, se dit Livia qui ne l'a jamais vu comme ça. Le vieux Gabriele se retourne et laisse apparaître son dos nu, puis il regagne sa chambre en trainant son pied à perfusion dans le couloir.

Alors, Livia ouvre enfin les yeux, baignés de larmes.

Comme chaque matin, Luc Vance gagne à pied le pavillon Grisolle. Un peu plus loin, le chantier du futur bâtiment de médecine intensive s'achève, tout de vitres et d'acier. Au milieu des édifices en pierre de taille du XVII^e, l'immeuble blanc de sept étages n'a ni la grâce de la pyramide du Louvre ni l'extravagance verruqueuse du centre Beaubourg ; pour Vance, c'est disons entre les deux. Lorsqu'il a appris que la réanimation quitterait ses vieux murs pour s'installer dans des appartements flambants neufs, le médecin s'est bien sûr réjoui des facilités de son nouvel outil de travail ; pourtant il n'a pu réprimer un pincement nostalgique pour le supplément d'âme qu'on lui retirait. Vance est comme ça, mélange instable de nostalgie et d'inquiétude du futur.

Ce matin, il a dû se garer à l'autre bout, devant le pavillon de cancérologie. Sur le pas de la porte vitrée, des malades entrent et sortent comme des fantômes. Certains cheminent seuls, d'autres sont accompagnés d'une potence où se balance une perfusion translucide. Luc Vance ne peut s'empêcher de penser qu'ici tout stigmatise d'une balafre monstrueuse les patients qui vont et viennent de Pasteur : une femme qui passe cette porte ne vient pas d'accoucher. Cet adolescent relié à son tuyau d'alimentation n'a pas échoué là pour une entorse gagnée au ski... Aucun acquittement possible, aucune consolation. Chaque patient porte sur son visage, sur ses épaules, la marque d'un malheur qu'il ne sert à rien de partager.

Vance claque la portière de sa 205 lorsque l'image de Livia Mancini lui revient en boomerang : dans moins de deux heures, elle passera le voir après sa consultation avec Alix Stegner. Enfin, si tout va bien...

En attendant, il pénètre dans le service sans entrain, tout comme il a refermé à reculons, ce matin, la porte de la maison sur Jeanne : Jeanne qui enchaîne les refus d'obstacle, multiplie les peurs paniques, les phobies scolaires et les paralysies de la page blanche ; son dernier jour de lycée remonte à des semaines. Vance n'a jamais vu cela, *personne* n'a jamais vu cela. Incarcérée dans le temps immédiat, Jeanne efface tout passé et désinvente le futur. Demain est un gouffre sans fond au bord duquel, tétanisée, elle ne peut faire un pas, fût-ce un pas en arrière. Plus tard, la psychologue Florence Conrad dira que chez ces enfants inclassables, à l'attention altérée, aux capacités et à l'épiderme exacerbés, c'est en quelque sorte devenu une nouvelle

norme. Aux confins de la courbe de Gauss, lorsque celle-ci se confond avec l'axe d'abscisse, l'enfant se retrouve seul face au vide, semblable à ces navigateurs parvenus aux limites de la Terre à l'époque où celle-ci était encore plate. L'esprit bouillonne, consume chaque pensée dans l'instant et au final, il n'en reste rien. Rien qu'une bouillie d'idées qui furent géniales le temps d'une minute ; rien qu'une immense angoisse face à un futur qui se refuse et s'écrit sans eux.

Mais pour l'heure, pas de Florence Conrad pour, au moins, mettre des mots. Les psychiatres de l'institut spécialisé pataugent comme les canards du parc voisin : le col relevé et le ton arrogant des universitaires ne masquent pas leur impuissance. Vance en sait quelque chose, il a les mêmes chez lui. Quand il pense à Livia, l'envie le prend parfois de lui raconter son drame à lui, mais il renonce : cette histoire, ce n'est pas ses affaires. Elle a quelques autres chats à fouetter.

Livia et Jeanne... Deux destins antiparallèles dont, par définition, les routes ne se croiseront jamais. Là où Jeanne échoue à concevoir le moindre futur, prisonnière du présent, Livia, elle, doit concentrer tous ses efforts à accueillir ce même présent et bannir l'espérance en un avenir qui n'existe pas. Vance se demande si l'une pourrait aider l'autre à sortir de l'ornière... Étrange mathématique que celle de ces deux êtres piégés chacun dans leurs antipodes.

Livia, au fait... Deux heures passent, bientôt trois, et elle n'est toujours pas là. Avec la certitude prémonitoire de la réponse, Vance appelle Alix Stegner, et c'est bien la sentence prévue : à tout le monde, Livia a posé un des lapins dont elle a la sale habitude.

Vance sent que le monde se dérobe, le sol partout est mouvant et il ne maîtrise rien. *Amor fati*, l'acceptation du destin, avait-il dit à Livia. Mais quelle aberration, quelle capitulation que ce stoïcisme de compromis ! Comment aimer un sort qui vous enferme dans un pavillon Pasteur ou dans une unité de malades psychotiques ? Jeanne, et elle seule, mérite toute son attention. Il a trop tergiversé. Demain, il ne ratera pas son rendez-vous avec les psychiatres ; demain, surtout, *il ne les ratera pas*.

Le lendemain

Luc Vance est nerveux, bien plus que de coutume, bien plus qu'il imaginait. Une colère froide, inexpiable, qui gangrène son âme malgré ses efforts de volonté. Aujourd'hui est prévu le fameux « point d'étape », comme disent les thérapeutes de Jeanne. Étape de quoi ?, on ne sait même pas sur quelle route on marche, et personne n'a de boussole ni ne sait lire le ciel... À ce stade, Vance ignore de quel bois sera faite cette rencontre, il l'imagine tour à tour sanglante ou bien un flop total, liquéfié et aphasique devant les sommités prétentieuses de la polyclinique.

Ce matin, il sèche l'hôpital, qui se débrouillera sans lui. Et pour passer ses nerfs et le temps, il remet de l'ordre dans sa collection de chouettes miniatures. Derrière leur vitrine, elles sont en bois, en verre ou en céramique, il y en a même une en obsidienne, accumulation dérisoire rapportée de ses voyages. Il saisit sur l'étagère du milieu cet exemplaire en bois aux yeux d'émeraude déniché chez un antiquaire de Coïmbra ; sa pièce préférée. La chouette, symbole de la déesse Athéna, la chouette, qui voit dans l'obscurité, emblème pour cela de la sagesse mais aussi de la guerre. Sage et guerrière... En rassemblant toute son énergie, Luc Vance voudrait être les deux. Spécialement avant cet après-midi où il va devoir en découdre avec des hommes qu'il a appris, bien malgré lui, à détester. Un sentiment que, d'ordinaire, il ne pratique pas. Mais aujourd'hui, il est passé pro en détestation.

*

Alors, avant de pénétrer dans l'Institut Polyclinique Montserrat, Luc Vance s'offre une promenade dans les jardins du parc voisin. Un minimum pour se rassembler et faire taire les harmoniques menaçantes qui montent de sa poitrine. Les collines boisées du parc, son charmant Guignol, le fouillis savant des jardins à l'anglaise, l'étang où glissent cygnes et canards en longues sinusoïdes, il faut au moins ça avant d'affronter les deux psychiatres de Jeanne : Rostaing l'autiste et Loiseau le pontifiant. En attendant, il lui reste une demi-heure à tuer en donnant à manger aux habitants du lac. Préoccupation principale sur les chemins damés du parc, s'écarter de la droite ligne des joggeurs, l'œil rivé au compte-tour de leur poignet. Lui-même n'a pas le pas du flâneur apaisé, mais le tambourin de son cœur s'est un peu ralenti. Pourquoi ne pas, même, s'acheter une barbe-à-papa ou une glace à l'italienne avant d'aller aux

canards : les jours qui annoncent le printemps sont étonnamment doux. Il y a des années, il amenait Jeanne dans ce parc, lui offrait une séance au théâtre de Guignol – autant par nostalgie personnelle que pour elle... –, puis une demi-douzaine de tours de chevaux de bois sur l'ancien manège à manivelle. Instinctivement, Vance compte la monnaie qui lui reste en poche : assez pour un tour de manège, mais lui n'a plus l'âge, depuis une éternité.

L'heure approche et il rebrousse chemin. La purge s'annonce amère. Mais une chose est sûre, elle le sera plus encore pour ce cuistre de Loiseau. Deux mois qu'il détient sa fille en otage, l'air de ne pas y toucher. Une vraie prison dit au moins son nom. Deux mois qu'avec son accord – putain de docilité –, Rostaing a confié Jeanne à l'hôpital de jour de Loiseau pour, prétend-il, faire le tri des angoisses tapies en elle. Deux mois, en réalité, que la gamine traîne son âme en peine dans les courants d'air de l'Institut. Huit semaines, pas neuf, huit, suffisantes pour apprendre à fumer, à boire, à piquer des trucs au supermarché d'à côté sous l'œil torve des accompagnateurs du centre ; et pour finir, se scarifier les poignets dans une pièce désaffectée de l'hôpital. Les matons, pendant ce temps, bavassent en réunion quand ils ne jouent pas au baby-foot. *L'hôpital de jour est indispensable, il lui faut des soins, les effets sont souvent longs à obtenir.* Tu parles ! Les deux psychiatres n'ont que ces mots à la bouche – Loiseau a même lâché le mot d'*Asperger*, comme on lance une bombe, et puis... plus rien. Quels soins, quels effets, apprendre à se cuire et se lacérer les veines ? Le plus pathétique c'est lui, Loiseau, avec son aréopage de suiveurs. Qu'il aille se faire foutre. Face à lui, Vance se lâche, et se fâche. Livia adorerait... Heureusement, Jeanne n'assiste pas à la sortie de route un peu grossière de son père. Dans une heure elle quittera avec lui ce repaire d'imposteurs.

Mais avant cela, il reste à affronter Rostaing, le seul qui ressemble quand même à quelque chose dans ce purgatoire. Vance a quitté Loiseau tout moite dans le simili de son fauteuil, et il erre dans les travées de l'Institut. Les couloirs sont déserts. Dans une première salle, des ados tapent le carton avec l'air de s'emmerder ferme ; il tourne à droite, puis à gauche. Soudain, sur le perron, il aperçoit Jeanne qui *fait du soin* en clopant en compagnie de trois autres jeunes patientes ; toutes les trois ont une sonde d'alimentation dans le nez. Jeanne se contente de sa cigarette au coin des lèvres...

Vance doit attendre. Il s'assoit sur un banc, ouvre son sac et sort la tendre correspondance entre Camus et Char. Juillet 56, une phrase de René Char lui saute au visage : *le réel quelquefois désaltère l'espérance.* Pourtant, rien ne lui semble aujourd'hui plus faux. Jeanne et lui ont perdu ici toute forme d'espoir ; quant à Livia, elle doit abandonner ses dernières espérances pour vivre au jour le jour. Livia, Jeanne, deux solitudes inconnues l'une de l'autre. Et il faut que ces

deux douleurs restent étrangères. Vance déjà offre ses deux épaules à les porter.

Enfin, c'est l'heure de l'entretien. Là encore, Jeanne n'est pas conviée. Vance a mille choses à dire ; avant de venir il a rassemblé ses esprits et préparé une volée de questions pour comprendre enfin à quoi on joue. Mais le cœur n'y est pas. Après sa passe d'armes avec l'autre prétentieux, Vance se sent vide comme un lendemain de fête. Accrocher à son tour le taiseux Rostaing au mur de ses lamentations n'a plus grand sens. La semaine précédente, l'abîme le séparant du monde étrange et étranger du psychiatre lui est apparu au grand jour. Ce jour-là, Rostaing lui avait lancé, à court d'arguments : « *Enfin, vous qui êtes médecin, vous devriez bien savoir que pour Jeanne vous n'avez qu'à...* ». Vance n'avait pas attendu la suite. Simplement, il avait levé les mains pour stopper le spécialiste des psychologies adolescentes et les larmes lui étaient montées aux yeux : non, il ne savait pas, non il n'était pas médecin, il n'était que père et désespéré de voir sa fille couler à pic. Comment lui, d'ordinaire chevalier servant et fervent de l'autonomie des patients, comment un homme comme Vance avait-il pu s'écraser ainsi depuis toutes ces semaines ? *Les médecins, quand ils ont un cancer, se mettent tous à écrire un livre*, lui a dit un jour une amie ; comme s'il fallait passer de l'autre côté de la barrière pour comprendre que chaque histoire singulière est, au fond, celle de tout le monde... Vance, soudain, a honte de lui. Il se lève, ignore la main tendue de Rostaing et s'enfuit en claquant la porte. Il s'en va chercher Jeanne qui l'attend, assise sur son muret, dans le halo pâle d'un dernier soleil.

Vance, si proche à cette minute de Livia, fuit, comme elle-même fuit depuis le début. A-t-on d'autres choix face à la pompe ou au mutisme d'un monde qui ignore la vraie fragilité des enfants ? Lui-même, Vance, serait-il du même bois, a-t-il déjà inspiré la même répulsion, ne fût-ce qu'une fois, par maladresse, par gêne, ou par vanité ?

– Viens, dit-il. On n'a plus rien à affurer dans le coin.

Jeanne se rapproche de lui et glisse sa main dans celle de Vance.

Dehors, l'avenue baigne dans le rayon horizontal d'un soleil de cuivre. Pour Vance comme pour Livia, les seules chaleurs apaisantes du jour sont celles du couchant.

Tout bien réfléchi, oui : Livia aurait adoré, et elle n'aurait pas mis autant de temps pour prendre ses cliques et ses claques. Vance, bon apôtre, est médiocre prêcheur. Mais aujourd'hui, il a fait fort.

Un lundi de mars

Ce matin, Vance est d'humeur massacrant. La veille, chez lui, le téléphone a sonné alors qu'il s'apprêtait à foutre en l'air sa fin de dimanche après-midi en lisant un article assommant, en égrenant un chapelet de vidéos sur Youtube, ou en réécoutant un album de Leonard Cohen découvert depuis peu. Il n'en savait rien encore ; fainéantise, procrastination, un peu de tout ça, et rien de glorieux, était au programme. Mais le téléphone affichait le numéro de l'hôpital, et, sauf isolé dans une galerie minière à 100 mètres de la surface, il devait répondre.

De fait, c'est « l'avis éthique du vieux sage de la réanimation » qui était demandé pour un certain Kervadec, ou Kervarrec, on s'en fiche un peu. Un vieil homme, aux dires de ses jeunes collègues, qui après une première intervention vendue par ces arracheurs de dents de chirurgiens comme un succès, accumulait dès J3 les complications. Il fallait déjà rendormir le vieux Kervadec, sans certitude de pouvoir un jour réveiller et débarrasser de son respirateur ce vieil homme amaigri et fatigué par 82 ans de vie et un cancer. Mais lui, équipé du stoïcisme de 82 ans d'expérience de la vie, sa tête sur ses épaules et toute conscience dehors, avait stipulé par écrit et répétait qu'il ne voulait pas de réanimation. Une fois en post-op, déjà, ça allait bien.

Et pourtant, et sans blague, les médecins tous en chœur trouvaient ce jour-là que « *c'était trop bête, et que tout devait être tenté en dépit des dénégations d'un vieillard qui fraîchement opéré, infecté et sous morphine ne sait pas forcément ce qu'il dit.* » Refrain usuel et usé, éculé : le malade, quand il n'obéit pas à nos préjugés de soignant, est toujours ce personnage vulnérable, ambivalent et incompetent, dont il s'agit de prendre soin malgré lui. Vance connaît ce nez rouge par cœur. Mais cette fois pourtant, sans savoir pourquoi, il n'a pas défendu corps et âme le vieil homme, et il a plus ou moins laissé ce jugement de Salomon aux chirurgiens et à sa jeune équipe de réanimation, trop contente de ne pas recevoir un veto immédiat du boss, ou d'avoir à dénicher l'ombre mensongère d'un accord finalement marmonné par quelques mots arrachés au vieux. Oh bien sûr, comme à chaque fois, personne n'avait vraiment tort dans l'histoire, chacun avait son argument qui tue à faire valoir, mais ce qui prédominait dans l'amertume dégueulasse qui lui montait aux lèvres, c'était ce sentiment, une nouvelle fois de l'étrange banalité du mal, et de sa propre complicité par KO. Une litanie de bonnes conscience en pagaille

mais au final, un déni de justice où il a lui-même « laissé faire. Rouages aveugle d'une machinerie aveugle, et encore même pas : en pleine lucidité, mais sans forces. Qui sait si Vance n'était pas encore dans l'euphorie encore chaude de la passe d'armes gagnée avec ces connards de psychiatres. Ça ou autre chose, il n'a pas pris la peine de remettre les compteurs à zéro, son émotion au placard, et voler au secours du reste d'autonomie d'un vieux breton seul contre tous. Il ne peut se regarder que comme ce Eichmann médiocre, réglo, conforme. Mais à la différence du nazi, il lui reste un peu conscience, et c'est bien sûr la fameuse blessure dont la lucidité le rapproche un peu plus du soleil. Salaud de Char...

Alors non, il n'a pas envie il n'a pas très envie de sortir du bureau et de rencontrer ses complices. Des coups de pied au cul se perdraient, à commencer par le sien propre.

Dehors, la nuit tombe lentement sur le carré de verdure et les fenêtres du pavillon Grisolle. Certes mars ne passera pas l'hiver, mais les crépuscules s'étirent déjà de plus en plus mollement avec le printemps qui vient. Vance ouvre un tiroir de sa table de travail, contemple un paquet de cigarettes entamé, témoin de temps révolus, puis il referme le tiroir, quitte son bureau et descend un étage par l'escalier de secours. Là au moins, on ne croise personne.

Lorsqu'il entre dans la chambre de Kervadec, celui-ci dort d'un sommeil parfaitement artificiel, relié aux machines qui entretiennent coûte que coûte une apparence de vie. Vance examine les appareillages sophistiqués qui clignotent dans la pénombre. Pour un peu, on dirait ce scintillement régulier et rassurant des avions de ligne, au loin dans le ciel. Tout est sous contrôle, les moniteurs confirment qu'il y a de la vie : ils sont bien les seuls. Et Yves Kervadec, à mi-chemin entre vivre et mourir, qui ne voulait rien de tout ça ! Vance tire un siège, s'assoit au bord du lit et saisit la main fripée du vieil homme. Lui aussi presse légèrement la paume de Kervadec, tout en scrutant ses paupières : bougeront-elles pour lui ? Mais les yeux du vieillard ne cilleront pas, pas aujourd'hui, pas pour lui. Bientôt, les œdèmes déformeront aussi ses mains, son visage, tout.

Démuni, il regarde ce visage, présent au monde comme un impératif catégorique. Il y a dans les traits creusés du vieux Kervadec une absence de refuge. Vance s'adosse à son siège, ses épaules tombent doucement et il ferme les yeux. Simplement.

Seuls les bipbips du cardiographe peuplent le silence.

De : MANCINI Livia

Envoyé : vendredi 29 mars, 22:07

À : VANCE Luc

Objet : Quelques nouvelles

Mon cher docteur,

J'ai presque honte de vous parler de moi. J'aimerais beaucoup avoir une autre « conversation » avec vous, mais désormais (j'allais écrire... pour l'instant), je n'ose plus aller dans les espaces publics. Vous avoir au téléphone, échanger par l'écriture, c'est bien aussi.

Depuis bientôt trois mois, puisque vous m'avez décidée à vivre encore, cette vie renaissante est faite de soleil et d'ombre. La révélation du secret de la naissance de Julie m'a tout à la fois soulagée et bouleversée. Je m'attendais à être libérée d'une vieille pesanteur et, par cette levée du secret, accéder à une sorte de grâce. Mais rien n'est simple, finalement, ni la pesanteur ni la grâce. C'est comme si je me sentais soudain dépossédée, en plusieurs éclats. Je vais devoir moi aussi me reconstruire. Ce n'est rien par rapport à Julie, bien sûr. Elle est heureuse d'avoir deux nouveaux frères et une sœur. Pour une fille unique, c'est une sacrée surprise... Elle a entrepris une psychanalyse, mais avant même le secret de sa naissance : après son père d'une crise cardiaque inopinée, la mort (programmée, elle) de sa mère, même remise à une date ultérieure, est un fardeau dont j'aurais aimé la protéger. Je sais que vous ne portez pas les psys dans votre cœur. Mais au mois, Julie aura des choses à raconter... Cent balles bien perdus !

Quand à ma petite fille, Lauren, alors elle, c'est merveilleux. Elle a parlé de cette famille révélée à ses amies, qui lui ont dit : « Mais c'est la même chose partout, dans toutes les familles ! Nos parents sont tous agités... Nos grands-parents étaient des hippies : les vieux font tout ce qu'ils veulent et n'importe quoi ! » Pour Gabin, c'est plus difficile : comment aura-t-il confiance dans les humains si sa grand-mère qu'il aime tant et qui l'aime tant est une menteuse qui a trompé tout son monde pendant quarante ans ? Du coup, je n'ai pas parlé de ma maladie avec eux. Ils savent que je ne sors plus à cause de mes os friables, mais j'évite les détails, et je présente encore assez bien pour mon âge... Blague à part, je pense que cette fois ils ne sont pas dupes : Lauren s'en accommode comme du reste, mais la colère rentrée de Gabin s'ancre aussi dans ce pressentiment d'une autre cachotterie, que quelque chose de plus lui échappe. Je crains de le perdre, d'une façon ou d'une autre, mais si je vais au bout de mon projet, je devrai sauter dans le vide. Je vous l'ai promis.

Et puis, il y a Jean, mon premier mari, donc. C'est aujourd'hui un vieil homme (il a douze ans de plus que moi), mais il est content de partager avec Julie leur amour de la musique. Il est violoniste, ancien musicien professionnel à Bordeaux. Julie, qui est une bonne pianiste, a été formée par Pierre et

par le conservatoire, alors c'est la joie... Julie découvre aussi le jazz qu'elle joue avec son demi-frère Julien. Cette mauvaise troupe n'est décidément faite que de saltimbanques ! Je vous conserve pour une prochaine fois d'autres secrets de famille : vous verrez, tendre docteur Vance, que cette tribu réserve encore bien des surprises.

Moins réjouissant : Jean, ce père révélé, Jean est très malade : diabète, fauteuil roulant, et il vient d'être diagnostiqué d'une grave insuffisance des reins. Avec son diabète, c'était un peu écrit... Malgré son âge et sa grande fatigue, il veut se battre, pour reprendre cette expression que j'abomine. Donc opération sur une veine du bras puis dialyse, la totale. Je n'ose rien dire, j'ai assez à faire avec mon crabe, dont seule Julie est au courant... Par contre, elle a cédé à l'insistance de Marc, Julien et Estelle, et accepté d'être présentée par Jean comme sa fille à son médecin des reins. Le père entouré de ses quatre enfants ! Pour prendre une décision collective, a-t-il dit. Un peu de foutage de gueule, mais je ne dis trop rien. Avec des enfants dont il ne s'est jamais vraiment occupé, pris dans ses tournées, et Julie qui, quand même, a déjà perdu un père... Joli tableau qui ne me plaît guère, inutile de vous le préciser.

Jean fait partie de ces combattants de l'absurde à vocation de héros ; malgré ses 80 ans, il est de ces éternels batailleurs pour qui « ce qui ne tue pas rend plus fort ». Bullshit, diriez-vous, car je vous entends penser docteur Vance... Je hais ces porteurs d'un dolorisme bon teint, pour qui les épreuves passées forgent un avenir meilleur, ces prêtres d'une dialectique de la souffrance... J'en ai croisé assez, tous les jours, dans mes couloirs. Pourquoi faudrait-il tomber de cheval pour mieux remonter ensuite ? Quand la messe est dite, elle est dite. Il y a un âge où on tire sa révérence, sans convoquer le ban et l'arrière-ban. Voilà donc le touchant tableau des retrouvailles familiales. Fort heureusement, ses enfants (devenus quatre...) n'ont pas l'indécence de se morfondre pour une mort qui arrive à un âge respectable. Mon Pierre, lui, n'a pas eu cette chance... Si vieillir est parfois un drame, ne pas vieillir l'est encore plus. Et moi, avec mon crabe tous azimuts, je n'aie pas envie de supporter les jérémiades des copains.

Bon côté des choses, Gabin et Lauren passent plus de temps avec moi. Les mercredis et les fins de semaine, nous goûtons ensemble, même si la chimio orale commence à altérer mon sens du goût et mon appétit. Je stopperai cette absurdité sans hésiter si le prix à payer est de ne plus apprécier les derniers plaisirs de la vie. En attendant, c'est moi qui confectionne un chocolat épais comme je leur ai fait découvrir chez Angéline, je prépare des pâtisseries (c'est la seule cuisine que je sache faire, mais ce sont des libations pantagruéliques et joyeuses !), puis nous chantons et nous jouons du piano. Parfois, quand mon bras me laisse tranquille, je reprends mon violoncelle, et nous formons un trio baroque à notre manière. Mais dès que les enfants sont partis, la grâce s'évanouit, et c'est la pesanteur seule qui est là. La maladie reste une île déserte.

En parlant de violoncelle, j'ai vu sur YouTube un de ces philosophes pro-life sirupeux, qui faisait

pleurnicher dans les chaumières avec l'hymne à l'amour de Piaf (une boucherie), et des récitations de La Fontaine, pour finir avec Jean Valjean et une culpabilisation à peine voilée, derrière son petit foulard. Encore un qui veut me protéger de moi-même. À gerber...

Bon, parlez-moi de vous, docteur Luc, de vos livres préférés, de Giacometti, de vos amours... De vos combats, aussi. Je souhaite vous serrer à nouveau bientôt dans mes bras. Je ne veux pas laisser le silence occuper la moindre parcelle du temps qu'il me reste à vivre : la Mer de Debussy s'achève sur ma platine, je vous quitte et file retourner le disque. Bien sûr, j'écoute de vieux vinyles ; leur grésillement est venu avec l'âge, c'est un peu leurs rides à eux, et au fond il m'apaise. Car eux aussi peuvent se briser.

Amitiés sincères.

Livia Mancini.

De : MANCINI Livia

Envoyé : jeudi 25 avril, 10:00

À : VANCE Luc

Objet : Re. Quelques nouvelles

Mon cher docteur,

Je ne sais comment nous sommes restés de si longs jours sans nous donner de nouvelles. À l'heure de prendre la plume, les tambourins psychédéliques des Doors me promènent hors de l'exil intérieur où sèchent mes larmes. The End projette sur l'écran de ma mémoire le vol rasant des hélicoptères. Ne lisez aucune signification cachée dans ce choix musical : j'avais vingt ans et Jim Morrison entrainé, comme Hendrix, comme Janis Joplin, dans le club des vingt-sept, son visage d'ange pour toujours inaltéré dans la légende. Mon âme a des semelles de plomb, et j'essaie de l'épuiser pour retrouver un sommeil qui me fuit. Ne m'en veuillez pas, aujourd'hui est triste.

Cette semaine, je suis allée voir le Dr Fallet, mon médecin traitant. Elle a renouvelé mes ordonnances contre la douleur, en même temps que sa promesse d'être là pour moi « jusqu'au bout ». Mais ça veut dire quoi ? J'ignore, ou plutôt je sais trop bien. Ce n'est pas un « être là » comme je l'entends, et je sais que ces promesses-là ne se couchent pas sur ordonnance, d'une écriture plus ou moins lisible de médecin (de nos jours, vos confrères tapent tout à la machine ; je suis devenue un dossier parmi d'autres dans le ventre d'un ordinateur). Je n'en veux pas à ma tendre Irène. Je vous l'ai dit, elle est jeune et il n'est pas question pour moi de mettre sa carrière en péril. Vous n'êtes pourtant pas tellement plus âgé : pourquoi est-ce que je mets ma confiance entre vos mains alors que je sais que vous êtes tout aussi démuni face aux limites de la loi ? Est-ce parce que vous m'avez dit, à la fin de notre conversation, que « nous nous organiserions ensemble » ? Je ne vous prendrai pas au mot, mon cher Dr Vance, je ne veux rien exiger, et je partirai en douce un jour où vous aurez le dos tourné. Pourtant, je me dis que ce sera ensemble, que cette promesse de votre pensée liée à moi m'accompagnera toujours. Vous-même m'avez dit un jour que je ne mourrais pas seule.

Votre pensée liée, disais-je, et les langues qui se délient... Jamais ma fille Julie, Jean son père de sang, ses demi-frères et sœur retrouvés n'auront autant parlé, j'allais écrire : parlementé... Il n'y a qu'à mon frère Tommaso que je n'ose raconter, lui seul ignore l'avancée de ma maladie. Il semble aveugle ou sourd, comme s'il ne voulait rien savoir, et le fait est que moi non plus je n'arrive pas à aller vers lui. Je pense que je lui écrirai de Lausanne le dernier jour, ou bien sur le chemin, j'écrirai depuis les Alpes de notre enfance, sûre qu'alors il ne pourra rien tenter pour m'empêcher d'aller au bout de mon histoire. J'ignore si, en agissant de la sorte, j'accrois ou je soulage son malheur futur. Il m'est plus difficile que

tout de lui dire, plus encore qu'à ma fille, et je n'ai aucun courage. Est-ce parce qu'il est davantage dans l'ordre des choses de perdre une mère qu'une sœur ou, pire encore, un enfant ?

Vous m'aviez dit que vous projetiez un voyage à Naples avec votre Jeanne aimée. Je n'ose croire qu'il s'agit d'une coïncidence... Je vous donnerai avec joie l'adresse de Tommaso contre votre promesse de ne rien lui révéler. Il vous recevra volontiers dans ses chambres d'hôte mais vous serez de ma part un messenger muet. Peut-être vous parlera-t-il de moi s'il sait que vous êtes médecin à Paris. Laissez-le dire, saluez-le pour moi en secret et admirez la splendide baie de Naples en pensant à moi.

Je vous avais aussi promis de vous dire qui est Estelle, ce qu'est cette nouvelle famille pour Julie, comme pour Gabin et Lauren. Les réarrangements excèdent tout ce que j'imaginai. Estelle est Estelle Beauchamp, historienne et ethnologue que vous connaissez peut-être, elle a publié un livre sur le Chili cher à votre cœur. Dans la famille, Estelle est la seconde, en réalité c'est une enfant adoptée ; à l'époque, la femme de Jean croyait qu'ils ne pourraient jamais avoir d'enfants. Mais entre-temps est venu Marc, l'aîné. Marc est documentariste pour la télévision. Enfin Julien, le plus jeune des trois ; il travaille dans les affaires (ne me demandez pas dans quoi, je n'y ai jamais rien entendu...), mais il est aussi pianiste de jazz à ses heures, ce qui me le rend déjà plus sympathique. Le choix de son prénom par Jean ne doit sûrement rien au hasard... Estelle Beauchamp, elle, sait depuis toujours qu'elle est une enfant adoptée, d'ailleurs il n'est qu'à la voir pour deviner ses origines sud-américaines... Estelle et Julie viennent donc d'apprendre leur « presque sororité ». Je crois que c'est pour Julie que cette révélation a été la plus bouleversante, peut-être parce qu'il y a eu la mort de Pierre, qu'elle est fille unique et que cela fait beaucoup d'un seul coup, en plus de me savoir malade. Au sein de cette grande famille reconstituée, l'amour de la musique est un trait d'union merveilleux, je suis sûre qu'il est capable de combler de pesants silences qui viendraient à s'installer. Estelle semble vouloir rattraper le temps perdu avec sa demi-sœur, elle souhaite l'emmener en Amérique du Sud, à l'occasion de la publication de son livre en espagnol... Elle a même organisé une projection privée d'un reportage réalisé avec Marc au Chili pour la télévision. Lauren et Gabin profitent, malgré leur jeune âge, des merveilles de ce nouvel univers tombé du ciel. Je crois qu'ils sont un peu impressionnés par Estelle, par sa célébrité de femme globe-trotter, mais ils n'en disent rien et Julie, qui l'a remarqué, en est heureuse.

En ne sortant plus (toujours la peur de me casser en deux), j'évite donc ces réunions de famille retrouvée. Je crois que je préfère qu'il en soit ainsi, et cette forme de distance. Car il faudra bien que ce groupe continue de vivre sans moi (fonctionner, allais-je écrire...) : ma vie métastatique se conjugue désormais au futur antérieur et c'est ainsi que je profite le mieux de la présence de ceux que j'aime. La préciosité du temps qui reste lui donne une urgence radicale que notre rencontre m'a enfin révélée. « Une pas assez constante pensée de la mort n'a donné pas assez de prix au plus petit instant de ta vie »,

écrivait André Gide. Désormais, je peux reprendre à mon compte, et le renverser, ce merveilleux enseignement des Nourritures terrestres.

Face à cette famille recomposée, je tente de trouver la juste place pour Jean, dont je n'ai pas voulu pour père de Julie. Il a respecté mon choix d'une autre vie, d'un autre homme, tout en devinant le secret de naissance de ma fille. Comme je vous l'ai dit, Jean est un octogénaire malade, lui aussi, et son désir de se rapprocher de moi ne me convient pas. Je dois, je vais régler cela sans heurts, vous vous en doutez...

Comme vous le voyez, je passe toujours rapidement sur les deux petits. Je vous parle de chansons, mais c'est bien plus compliqué que ça. Car ce sont bien Lauren et Gabin qui me donnent le plus de souci. Ils ont pourtant plus de courage que moi. Gabin m'a dit hier quelque chose de bouleversant, que je n'ai pas encore l'envie d'écrire ici. Mais du haut de ses onze ans, il me donne la clé d'une porte que je n'osais pas ouvrir moi-même. J'en viendrais presque à annuler mes projets de suicide assisté en Suisse, rien que pour les voir grandir encore un peu. Mais Gabin lui-même m'a pour ainsi dire priée de n'en rien faire. Je vous dirai, je vous dirai...

Voilà mon cher docteur, les Doors ont fini de tourner sur la platine. Moi, je ne sais si ma vie finira, comme celles de Jim Morrison ou de Brian Jones, un 3 juillet. Cette date me hante sans que j'en sache la raison. À cette heure, les hélicoptères de Coppola ont disparu de mon écran noir, où seules les forêts noircies au napalm fument encore. Vous voyez, selon les moments, selon l'intensité de la douleur ou de la peur, j'oscille entre la joie d'un quatuor de musique, et des images de mort qui me renvoient à mes projets de voyage.

Ne vous inquiétez pas, je ne prévois rien d'irréversible dans un court délai. Je dois voir Alix Stegner la semaine prochaine et je vous promets de me rendre au rendez-vous, de ne pas m'échapper cette fois encore.

Je vous serre dans mes bras.

De : VANCE Luc

Envoyé : vendredi 26 avril, 00:35

À : MANCINI Livia

Objet : Re. Re. Quelques nouvelles

Chère Livia,

Quelques mots avant de prendre l'avion demain. Vos dernières nouvelles me laissent un goût amer, panachage de moments retrouvés de bonheur, sauvés du néant et puis, sitôt après, de rechute dans la noirceur abyssale où je vous ai connue. Savez-vous que chaque fois que je vous écris, je me demande si je ne recevrai en retour qu'un silence définitif et sans préavis ? C'est bien difficile à admettre. Laissez-moi le temps de ce voyage en Italie qui, à nouveau, nous réunira et vous donnera j'espère certains motifs de plaisir, fussent-ils à distance.

Je suis heureux d'avoir grâce à vous le contact de votre frère : j'ai pu joindre Tommaso à Naples. Et nous aurons la meilleure chambre donnant sur la baie, au dernier étage de ses appartements du Vomero. Quel curieux défi ce peut être de se jeter dans la gueule du loup, sans avoir la possibilité de rien lui dire tout en cherchant à déchiffrer ce qu'il sait de vous. Je vous promets de respecter notre pacte et le secret que vous gardez pour vous.

Votre frère est un amoureux de sa ville et de son histoire. Sans mentir, il m'a tenu la jambe près d'une demi-heure au téléphone sur ce que nous pourrions découvrir ensemble. Nous n'avons que quatre jours avant de nous poser sur la côte, mais je me réjouis d'avance de cette rencontre. Car pour nous remettre et vider notre esprit, avec Jeanne, nous enchainons sur une semaine au sommet d'une falaise de la côte amalfitaine, entre Positano et Amalfi. Nous vous rapporterons des citrons géants et du limoncello di Sorrento. Je vous parlerai aussi, à notre retour, de la renaissance de Jeanne, arrachée aux griffes des psychiatres ; la reconstruction est lente, mais elle est belle, elle semble sûre.

Je suis aussi très curieux, le mot est faible, de savoir pour Lauren et Gabin. Oui, les enfants nous élèvent plus que nous ne les élevons...

Prenez soin de vous, appelez quand vous voulez, vous savez que je ne suis jamais loin. Ne profitez pas de ce que j'ai le dos tourné, comme vous me l'avez écrit récemment, pour programmer votre dernière escapade. Je vous retrouve dans moins de deux semaines. J'aurais aimé faire ce voyage avec vous.

Avec toute mon amitié, comme vous l'écriviez, récente et véritable.

Luc Vance

Région de Naples. Fin avril, début mai.

La falaise amalfitaine monte depuis la mer comme un mur fracassé. À ses pieds, un dieu colérique dépose des ourlets rageurs d'écume. Mais c'est une colère de pacotille. Hypnotisés, les hommes et leurs maisons se penchent au-dessus du vide, autant désireux qu'incapables du grand saut, équilibristes entre la terre abrupte et l'immensité turquoise qui se perd en direction des côtes nord de l'Afrique.

Avec Jeanne, Luc pavoise depuis la terrasse qui surplombe la route et défie l'à-pic sous leurs yeux. Défi supplémentaire à la nature, des rangées de citronniers ont pris racine à l'aplomb de la maison, avec leurs fruits démesurés, agrumes hybrides créés de toute pièce par l'homme. Selon sa direction, le vent ramène par moment des bouffées âcres venues de la bergerie voisine ; les brebis elles aussi jouent avec la mort en escaladant les parois escarpées de la côte. Face à cette verticalité de la pierre, le mensonge n'existe pas. Le soir, les lumières de Positano proposent leur écho artificiel aux champs d'étoiles qui tombent sur la mer et se confondent avec les perles d'Ischia et de Capri. C'est une nature à la fois tranquille et sauvage, bien loin de la ville bruyante et tumultueuse : Naples l'antique n'est pourtant qu'à un jet de lave de Sorrento et d'Amalfi, avec ses rues odorantes, ses cris et ses rires.

« Mon frère est mon jumeau, plus encore par l'esprit que par notre naissance, lui a dit Livia. Il serait le seul à pouvoir m'interdire de mourir. » Elle ne sait pas si elle lui obéirait, a-t-elle ajouté... Alors Vance a décidé de faire le voyage, d'aller à la rencontre de ce jumeau revenu vivre dans son pays. Tommaso Mancini enseigne à l'université de Naples, et tout l'étage qu'il occupe respire l'histoire de la cité. Les couloirs et l'appartement du vieux professeur sont remplis de reproductions de peintures de la Renaissance et de sculptures de Donatello. Avant de rejoindre Positano, Luc et Jeanne ont passé un long week-end avec Tommaso, et Jeanne a été accueillie comme la fille de la maison. La chambre des Vance donne bien sur la baie de Naples, avec ses estampes évoquant l'histoire de la ville. Le manteau d'une drôle de cheminée est peuplé des figurines en plâtre des *Aventures de Cippollino*. Jeanne s'est vue offrir le livre du conte, avant que Tommaso Mancini ne lui raconte, le soir-même, les péripéties du petit oignon de Gianni Rodari. Le lendemain, Jeanne et Luc ont visité la Naples secrète de leur hôte, comme personne avant eux. Via Chiaia, Luc Vance a fait une halte chez un libraire pour céder à une tradition

désuète – bien loin des SMS ou des photos postées sur Facebook – mais à laquelle il tient : acheter des cartes postales, des timbres, et envoyer deux ou trois lettres en France.

Dès la première minute, le frère jumeau de Livia a su le lien unissant le médecin de Paris et sa sœur malade. De la gorge verrouillée de Tommaso, pourtant, aucune question ne sortait, comme s'il... savait sans savoir. À aucun moment, Vance n'a dit son inquiétude. Très vite, Tommaso Mancini a regagné son refuge mental. Le passé, les vieilles pierres, la vie du peuple napolitain et de ses quartiers, tout était préférable à un présent que Tommaso devinait douloureux. À plusieurs reprises, le sujet de la mort programmée de Livia affleura entre les deux hommes, mais soit ce fut Vance qui trouva une défaite pour éviter de trahir sa parole, soit ce fut Mancini qui embraya hors de tout propos vers un détail de la ville de Naples, l'endroit où manger le meilleur poisson, une anecdote sur le Vésuve...

L'âge venant, Luc Vance avait sérieusement nuancé ses premiers avis dogmatiques sur les vertus de la vérité toute nue. Tout spécialement en médecine. Depuis longtemps, il avait muselé les aboiements manichéens de ses années de jeune chien. S'il cherchait sans relâche cette honnêteté sans laquelle il n'est pas d'alliance ni de confiance possibles, il lui offrait aussi du temps pour se construire, et le week-end passé avec Tommaso Mancini n'offrait pas ce délai de grâce : aucune quête de vérité n'autorisait le viol.

Trois jours plus tard, Luc Vance laissait Tommaso dans une position d'inquiétude et de doutes, mais il l'avait bien cherché et le médecin n'avait pas transgressé la parole donnée à Livia. Celle-ci mourrait sans doute, une perfusion létale dans l'avant-bras, sans un mot à son frère, hormis peut-être une longue et dernière lettre écrite la veille de sa mort. Ainsi allait la vie. La semaine qui suivit se passa, de l'autre côté du Vésuve, dans une maison de vieilles pierres dominant la Méditerranée avec, un peu plus bas vers l'est, un rendez-vous avec les ruelles tortueuses de Positano. Sur le conseil de Livia, Luc Vance avait emporté le roman éponyme de Goliarda Sapienza, et il ne pensa plus, de tout le séjour, à ce frère claustré dans son ignorance volontaire. Jeanne profitait des bains de soleil, de la plage, de la route de la peur entre montagne et ravins plongeant droit sur les rochers, elle flânait dans les rues de Positano, Amalfi et Ravello, se faisait prendre au piège des vendeurs de souvenirs, et chérissait un papa plus détendu que jamais.

Les derniers jours, ils visitèrent la douce Ischia et malgré la fraîcheur d'un début de printemps, ils se baignèrent dans les eaux vertes de l'île, les pieds dans le sable brun. La plénitude du soleil sur les corps, les bras complices de ses rayons pour envelopper la Méditerranée offerte comme une amante, Luc Vance comprenait qu'il s'agissait là de la seule religion de Livia.

Cela avait sans doute été celle de cette Modesta, même si Vance et elle n'avaient pas encore vraiment fait connaissance. Mais une chose était sûre : à l'heure de les refermer, nulle peur de la mort ne pourrait retenir Livia avec un tel bagage dans les yeux.

Quelques années en arrière, Livia et Pierre avaient passé leurs derniers jours de bonheur sur les mêmes plages. De cela, Luc et Jeanne ne savaient rien. Rien vraiment. Mais l'intuition est souvent plus forte que les certitudes.

Paris, 13 mai.

Au retour d'un voyage, l'atterrissage doit se faire d'un coup sec, comme on arrache une dent ou un sparadrap. L'immersion violente est le remède choisi par l'existence pour éliminer le regret, ranger les souvenirs.

De fait, ce mercredi matin de mai ne laisse pas à Luc Vance le temps de ruminer les souvenirs du Vomero, de la côte découpée au burin autour de Positano, des citrons géants qui surplombent la mer. À peine bouclée la relève du matin, Lilia Ferhaoui arrête timidement Vance en tirant la manche de sa blouse. Lilia est, de toutes, la plus douce de ses assistantes. Elle hésite, car elle devine que le médecin, débarqué à Orly la veille au soir, a encore du brouillard dans les yeux. « *On va avoir besoin de vous, monsieur, pour une famille à problèmes...* » C'est bon, pas besoin de faire un dessin : est-ce que c'est un malade, une famille, ou bien plutôt des collègues à problèmes qui viennent d'effacer ses dernières vapes napolitaines ? Car d'expérience, les premiers se contentent plutôt de mourir en silence, en dérangeant le moins possible.

« L'épouse et la fille du patient veulent qu'on arrête tout, mais le malade, M. Cordel à la chambre 314, n'a rien écrit du tout, pas de directives, rien. Ce n'est même pas leur parole contre la sienne. »

Non, mais c'est peut-être la sienne, de parole, tout bonnement... Vance s'attaque au puzzle, réunit les premières pièces :

– Et votre Cordel, il ne peut plus s'exprimer, je suppose.

– Ben non, susurre Lilia. Il est chez nous depuis trois jours, il saigne la rage suite à un geste de cimentoplastie qui s'est mal passé. Ça devait être un truc simple, mais le radiologue s'est pris une artère fessière. Le patient est déjà repassé deux fois au bloc, mais rien à faire, il saigne toujours.

Une pensée pour Livia et son bassin en sucre... Impression désagréable, aussi, de revivre à quelques semaines de distance le film du vieux Kervadec.

Vance entre dans la chambre de monsieur Cordel. À peine 70 ans, un cancer de la prostate avec des métastases dans les os, le bassin... Sale remake. L'homme, muré dans son coma artificiel, respire grâce à une machine. Vance tire la porte derrière lui et soulève le drap qui re-

couvre son corps nu. Rouge, bleu, violet, jaune, en circonvolutions plus ou moins concentriques, peinture fraîche de toutes les couleurs de l'arc en ciel : un hématome de cinquante centimètres part du bas-ventre et plonge entre les muscles jusqu'à mi-cuisse. Dire que ce n'est que la partie émergée de l'iceberg : à l'intérieur, ce sont des litres de sang répandu. Une énième transfusion est en cours.

– On n'y arrive pas, renchérit l'assistante. Les chirurgiens ne veulent pas y aller, et les radiologues sont au bout de leurs possibilités.

À part ça, c'est la famille qui pose problème.

*

– Je ne veux pas la mort de mon mari, docteur. Mais nous savons tous depuis des mois que ses jours sont comptés. Nous sommes tous les deux membres de l'ADMD².

Petit hérissément capillaire de Vance, qui n'a jamais eu une dévotion inconditionnelle pour ces chantres de la mort prétendue digne. Pourtant, au-delà des postures syndicalistes de quelques-uns, Vance a toujours trouvé en eux des personnes lucides et sensibles. Mme Cordel perçoit-elle l'infime crispation du médecin ? Dans la petite pièce de réception des familles, la fille Cordel, collier de perles autour d'un cou déjà plissé par la quarantaine, vient au secours de sa mère.

– Ce n'est pas à cause de ça. Comme on dit, mon père s'est battu jusqu'au bout. Mais vous savez, à Noël dernier, il a pris à part ses petits-enfants, mes deux fils, et il leur a dit que ce serait son dernier réveillon, qu'il avait bien vécu jusque-là et qu'il était bientôt l'heure pour lui de partir. Les garçons ont pleuré, mais ça a été un nos plus beaux Noëls. Mon père savait à quoi s'en tenir, même si l'échec de cette... cimentoplastie n'était pas prévu. Si ça n'avait pas été ça, ç'aurait été autre chose.

Mme Cordel, l'épouse, le visage pourtant impassible sous ses cheveux blonds au carré, essuie une larme. Impression d'avoir à se justifier pour obtenir ce qui devrait aller sans dire. De devoir négocier avec un corps soignant tout-puissant, arrogé en propriétaire de ceux que nous, on aime. Vance lui tend la boîte de mouchoirs en papier.

– Nous ne voulons pas qu'il meure, mais nous voyons bien que vos équipes sont perdues, qu'il est perdu. Alors à quoi bon s'obstiner ? Ce n'est la faute de personne... C'est vrai, Jacques

² Association pour le Droit de Mourir dans la Dignité, qui milite pour le droit à l'aide active à mourir.

n'avait rien écrit, ça doit vous paraître curieux. Mais demandez à son médecin traitant, demandez à Giulia, sa cancérologue, tous vous diront.

Œillade de Vance à l'assistante. Lilia baisse la tête, elle a bien pensé à le faire, mais elle n'a pas eu le temps. Il y avait les nouveaux malades, les réunions qui n'en finissent jamais, les comptes rendus en retard, les appels sempiternels des urgences, le codage de l'activité financière, les autres familles à recevoir, encore de nouveaux arrivants... La machine de l'hôpital épuise, éreinte, entame les bonnes volontés, broie les hommes. Est-ce un prétexte ? Au moins une explication. Vance sourit à Lilia : il ne lui en veut pas.

Le généraliste et Giulia confirmeront : monsieur Cordel était prêt. Toujours la même histoire : un puzzle méthodique, et la reconstitution d'un écosystème, celui du malade, paysage dévoilé. Encore faut-il s'en donner la peine, lever le nez du guidon. Derrière la pression du quotidien, c'est l'ivresse du biopouvoir. L'illusion du *faire*.

Jacques Cordel mourra deux jours plus tard, après quelques heures de conscience retrouvée et de baisers à sa famille goûtés avec l'ultime appétit de l'homme qui s'en va. Sa mission terrestre, s'il en est une, est accomplie. Les petits-enfants du dernier Noël ont eux aussi dit au revoir à leur grand-père.

Pourtant, Jacques Cordel n'avait rien écrit.

*

« Les médecins savent parler, mais ils ne savent pas écouter. » Nanni Moretti referme son *Journal intime* avec un verre d'eau et cette sentence que Luc Vance perroquette à peu près une fois par jour à ses étudiants. Cette fois, la *conversation* chère à Livia Mancini a pu avoir lieu. *Journal intime*, le Nuovo Sacher... : comme celui d'Ariane, les fils souterrains qui relient les êtres empruntent décidément des chemins bien mystérieux.

Vance ne songe pas une seconde à partager cette... journée particulière avec Livia. Elle a suffisamment à porter pour ne pas subir en plus les deuils des autres. Livia et Luc parleront donc de Naples, de Tommaso et de ses silences, des citrons fabuleux d'Amalfi et de la Sanità. Le terrain neutre est parfois préférable.

Livia doit prochainement revoir les médecins pour savoir si un traitement de sa hanche fissurée, douloureuse, est possible. Du ciment, comme Cordel ? Des rayons ? Ils ne savent pas encore.

Mais quelque chose dit à Luc Vance qu'elle ne se déplacera ni pour l'un, ni pour l'autre.

Cher journal

(mai 2024)

J'ai compris que le saint Luc dont parle Livia est parti voir oncle Tommi à Naples. Ce sont des vacances, pour lui, il part avec sa fille. Je ne sais pas si je trouve étrange ce voyage : je me dis qu'elle doit beaucoup estimer ce Luc pour l'adresser à Tommaso.

En parlant du programme de voyage de « son ami » (NB, à creuser : n'est-ce pas un peu aussi son amoureux ?), Livia m'a reparlé de la mer, des îles près de Naples, Ischia, Procida, où elle était avec Pierre. Du soleil, aussi. Moi, j'ai pensé à Modesta et la Sicile, forcément. Elle m'a parlé de ma peau de brune, tout comme l'est celle de Gabin. Pourtant, elle, elle cultive un teint trop blanc, comme de la craie. Elle n'a pas toujours été comme ça, m'a-t-elle avoué. C'est depuis la mort de Gabriele, et surtout de Pierre, qu'elle refuse le soleil et met un point d'honneur (ça, c'est moi qui le dis comme ça...) à se peindre en blanc. Mais avant, elle tenait de Gabriele et de son enfance en montagne une peau mate qu'elle ne soustrayait pas au soleil.

Moi, je pense d'ailleurs que notre grand-mère est plus une enfant de la mer que de la montagne. Le hasard l'a fait grandir dans les Alpes, mais tout en elle respire l'eau, le sable, la Méditerranée. L'oncle Tommi, lui, a tout sous la main mais il n'en profite pas. Depuis que nous avons commencé à étudier La peste, à l'école, Livia me parle chaque mercredi de la Méditerranée de Camus. Elle m'a dit, après La peste, de lire Noces si je voulais, pendant les vacances. Et elle a aussitôt tiré le livre de son étagère. Du coup, nous avons aussi reparlé de Goliarda, et de ses baignades jusqu'au rocher du Prophète. Je sais, depuis que j'ai découvert Modesta, que Livia est Modesta. Je te l'ai déjà écrit, cher journal. La mer, le sel, le soleil, le corps ne font qu'un. Livia me dit que je trouverai cela aussi chez Camus, et bien sûr dans l'Odyssée.

Je pense de Modesta/Livia a envoyé saint Luc « en mission », et même en mission de

confiance. Pas celle de retrouver Tommaso, mais d'aller voir cette mer tant aimée une dernière fois. Je ne sais pas dire encore si j'aime ou je déteste ce Luc pour cette « mission ». Parce que je sais que c'est une sorte de dernier voyage. Gabin, qui ne dit rien, le sait aussi.

Paris 6^e, le lendemain

Pour un temps au moins, Livia a remisé son projet d'évasion, repoussé son rendez-vous avec la mort à une date ultérieure. Elle ne l'a pas dit à Vance, ou à demi-mots, mais les dernières semaines ont été difficiles avec Gabin. Plusieurs mercredis de suite, Lauren est même venue seule. Et puis un jour, Gabin est arrivé avec elle. Pendant tout le trajet, il n'a pas lâché un mot. Julie les a déposés devant l'immeuble, inquiète. Les enfants sont montés et Gabin a dit à sa sœur, presque un ordre, d'attendre au salon, avec un film ou un bouquin. L'aînée n'a pas moufeté ; il se passait un truc, et elle savait quoi. Gabin a pris sa grand-mère par la main et l'a entraînée vers sa chambre. Onze ans. Livia, un demi-siècle de plus, était pétrifiée. Après un lourd silence, il a lâché gravement : « *Tu sais, mamie, toi tu es grande, moi je suis petit, d'accord. Mais je comprends tout. Alors tu pars quand tu veux. C'est toi qui décides. Arrête de t'inquiéter pour nous.* » Puis il a souri, froissé dans ses petits doigts les cheveux de sa longue mèche blanche, et ajouté en lui reprenant la main : « *C'est bon Livia, viens jouer avec nous, maintenant.* » Livia était de retour.

Depuis, comme avant, Lauren et Gabin reviennent déjeuner chez elle deux fois par semaine, et comme Livia ne fait pas de cuisine ils commandent, Mc Do, pizzas ou chinois, d'affreuses pièces de poulet agglomérées et grillées dans une chapelure, puis ils jouent. L'un ou l'autre s'installe au piano, ou bien ils lisent dans le lit de leur grand-mère. Avant, ils se battaient même pour rire et faisaient des roulades ensemble dans son lit ; mais la hanche de la vieille dame n'autorise plus ce genre de fantaisie.

La vieille dame – bon sang ! En s'entendant penser, Livia n'arrive pas à se sentir âgée, au bout du chemin... – Elle sait, pourtant, qu'elle grappille des instants soustraits à la mort qui vient comme une hyène. Mais ses moments de désespoir, elle n'a plus à les cacher aux enfants. Lauren, sans rien dire, et Gabin, avec une sorte de grande gifle, lui ont donné la clé de sa propre cellule, voté la confiance : ils ne se quitteront jamais, et elle n'est pas lâche. Tout est clair désormais, rien n'a été dit mais tout est dit. Alors, elle goûte avec eux avidement chaque minute de plaisir. Elle sait qu'elle pourra décider sans honte de son heure. Elle n'est pas coupable. Les gens qui s'accrochent le plus à la vie sont ceux qui n'en font rien, se répète-t-elle : hypocondriaques toujours, près de lâcher leur dernier souffle souvent, ils s'enferment dans leur vie

passée, ne passent plus un disque, ont abandonné le cinéma, le théâtre, les musées... La mort les a pris dans ses filets avant l'heure ; ceux-là nous enterreront tous, pourtant ils ont déjà quitté le monde. Livia non. Seules ses sorties dans la foule ont été bannies, par peur de se briser comme un sucre mouillé.

Souvent pourtant, Livia pleure. C'est le soir, quand la nuit tombe sur la ville et sur sa vie. Lauren et Gabin ne sont plus là, Julie a récupéré les enfants. Tommaso est loin. A-t-il seulement trouvé un vague réconfort dans son besoin inavoué et un peu coupable d'aveuglement ? C'est comment, la tête dans le sable ? Alors Livia se met à pleurer devant l'écran de sa tablette. Seule sur son rivage, elle glisse un message dans une bouteille et la jette à la mer. Ses mots sont pour Luc Vance, saint Luc, et elle attendra sa réponse pendant de longues heures.

Tous ces derniers jours, l'ancienne prof a beaucoup relu. Les stoïciens, le suicide, Durkheim... Pas forcément gai-gai, tout ça, mais besoin vital de s'arrimer à des certitudes, fussent-elles livresques. Oui, le suicide est une impasse, comme la religion, du reste ; une solution erronée face à l'insulte absurde du monde. Mais Livia peut-elle vraiment imaginer Sisyphe heureux ? Apaisé ? L'est-elle elle-même, heureuse ? Oui. Du moins, elle l'a été.

Ivan Karamazov, vieux compagnon de route lui aussi, avait réduit au plus simple la réflexion en dépassant Dieu. Si Dieu n'existe pas – pour elle comme pour Ivan –, tout devient-il permis ? Le suicide fait-il partie de ce champ des possibles ? Il faudrait qu'elle en parle à ce camusien de Vance, son Dr Rieux à elle, qui roule chaque jour son rocher. Plus facile à faire, n'empêche, quand on n'a pas de cancer plein les os. Celui-là a l'air d'un côté prêt à aider à mourir, mais au cas par cas car de l'autre côté, il n'est pas chaud du tout pour légiférer. L'éthique du coup de bol, en somme... C'est qui ce mec ? En quoi est-il fait ?

Et puis, pendant une nuit d'insomnie et de chimio, Patricio lui a parlé d'une psychiatre suisse, et de ses cinq ou six phases du deuil. Grâce à Dieu, elle n'a jamais lu cette Kübler-Ross, le couteau tourne bien assez dans sa plaie vive. Au pire, wikipedia fera l'affaire. Après le déni, viendraient donc la colère, la dépression, le marchandage, l'acceptation. Un chemin de croix à six stations, en somme... Livia sait qu'elle a beaucoup marchandé, qu'elle négocie chaque parcelle de vie avec ses blouses blanches, mais est-ce ce type de marchandage dont parlait la papesse suisse ? De cela aussi, il faudrait qu'elle s'explique un jour avec son docteur Rieux.

Faute de réponse, Livia erre dans son appartement. Dans la pénombre, son verre de Pic Saint-Loup lui tient lieu de lampe de l'éclaireur. Elle déplace le ficus, ouvre la porte-fenêtre et se plante sur le balcon. Un vélo passe en silence, puis la rue Guynemer redevient déserte. Dans la nuit urbaine, le Luxembourg sommeille sous le regard impassible des étoiles. Comme Saint-

Ex, elle a longtemps pensé que la nuit révélait ce qu'il y avait ici d'humanité, avec ses lumières. Mais ce soir, la solitude est pesante, et Livia espère plus que jamais un message de Vance. Malgré l'heure avancée, elle hésite à prendre la plume elle-même et à ouvrir le dialogue. Il est tard, bien sûr, mais elle sait que le médecin ne se couche jamais avant le mitan de la nuit. Seule avec son ficus, elle n'a pas de contradicteur et l'argumentation en roue libre est trop facile. Ce soir, Livia veut se quereller, reprendre les armes. Elle sait que Vance s'accroche à des pudeurs, un reste de principes qu'elle trouve, face à la brutalité nue de sa maladie, affreusement théoriques. Ne serait-il pas un peu catho sans le savoir ? Au point où elle en est, Livia se satisfait d'une éthique infiniment plus minimaliste : est-ce qu'en me supprimant je fais du mal à quelqu'un ? Sans doute oui : sa fille, Lauren, Gabin seront tristes, mais ils lui survivront, car c'est l'ordre des choses. Livia sait qu'Alix Stegner, et Vance dans sa roue, refusent d'admettre que leurs bons soins – palliatifs – comportent, sans mauvais jeu de mots, un angle mort. Que toutes leurs drogues, avec leurs *sédations profondes et continues*, ne guériront jamais la terreur de se voir mourir, interminablement diminuée, le jour où elle se cassera en deux et retombera dans leurs sales pattes ; fussent-elles pétries de bienfaisance... Stegner et Vance sont-ils imbus de leur savoir au point d'ignorer qu'ils ne sont pas omnipotents, malgré leurs poches pleines de seringues de morphine et de valium ? La morphine a-t-elle jamais résolu le mal de vivre, les conditions de la malemort, de sa sale mort ?

La médecine, surtout, ne comble pas le vide laissé par Pierre, par son père. *La revivance des disparus ne va pas sans quelques insomnies*, écrivait Michel Audiard, installé au premier rayon de la bibliothèque ; vulgaire selon un Truffaut surcoté, le petit cycliste de la rue de la Gaîté n'était pas à un néologisme près. Dostoïevski, Audiard... : tous les grands-écarts littéraires lui sont permis. Mais c'est un fait : vivre sans Pierre, supporter le fantôme lancinant de son père squelettique, n'a plus vraiment de sens. Heureusement, il y a les enfants, leurs rires et leurs chansons, enfin le *oui* libérateur de Gabin.

Livia pose sur la table basse son verre de Pic Saint-Loup. Vide. Puis elle retourne dans sa chambre, soulève le ficus et le rapporte dans le salon, à sa place première : la page de sa vie d'avant est définitivement tournée, ce rappel symbolique est désormais futile.

Les images d'Ischia, de Naples et de Courmayeur refluent dans un désordre douloureux. Et puis surtout, il y a le visage de Pierre. Peu importe *l'après*, le vide sera sidéral. Ce soir, Livia a mal dans la poitrine, dans les jambes, dans les souvenirs. Ce soir, elle voudrait un signe de saint Luc. Mais rien ne vient. Et la nuit est là, qui n'a pas de fin.

De : MANCINI Livia

Envoyé : mercredi 22 mai, 17:15

À : VANCE Luc

Objet : Aucun.

Mon cher docteur,

J'espère vous trouver serein, et votre tendre Jeanne avec vous.

Avant de vous parler de Gabin, comme je vous l'avais annoncé, me laisserez-vous vous raconter une sensation angoissante qui m'a étreinte jusqu'à ces derniers jours, à la même heure, et à laquelle je ne m'attendais plus ? Cela se passe chaque nuit, exactement avant le commencement de l'aube. Ce n'est pas un rêve, je suis bien éveillée. Est-ce le sentiment que ressent le condamné à mort qui, sauf grâce inespérée, sait qu'on viendra le chercher sur la couche de sa cellule avant les premiers rayons du soleil ? Chaque matin depuis dix ou quinze jours, j'imagine vivre ce dernier jour d'un condamné, scrutant dans la pénombre de ma chambre une lueur sous la porte ou un bruit de pas qui se rapproche. Bien sûr il n'y a rien, et je sais que ma dernière heure sera celle que j'ai choisie, qu'aucun bourreau ne roulera sa guillotine hideuse jusqu'à ma cellule. Et puis, cette pensée s'est estompée pour disparaître enfin, comme elle était venue, et je trouve seulement maintenant la force de vous la raconter.

Ce sont sûrement Lauren et Gabin qui m'ont débarrassée de ces pénibles réveils. Je n'ai rien eu à leur dire : ils savent tout. Ma petite-fille me l'a fait savoir par sa douceur ; quant au garçon, il a brisé la glace en quelques mots, longtemps contenus. Ils m'ont libérée : je partirai à mon heure, et sans mensonges.

Avant qu'ils ne brisent notre lourd silence, je me suis souvent dit que j'étais lâche. Trop lâche pour parler, ou bien pour vivre malgré tout et surmonter. Mais non, j'ai du courage, vous savez, mon suicide prochain n'est pas une fuite ! C'est au contraire la réponse apaisée et lucide à un monde devenu vide de sens. Jamais je n'ai cherché de logique à la vie, la mienne ni celle des autres, et je lui dois justice de ne m'en avoir jamais fournie... Mais l'avoir aujourd'hui accepté, intimement, et savoir que des enfants à l'aube de leur vie ne me jugent pas rend ce bout de la route enfin acceptable. Vous l'avez compris, docteur Vance : j'ai dévoré la vie, j'ai aimé les caresses du soleil comme celles d'un amant, j'ai plongé dans les mers turquoises et les rivières poissonneuses, escaladé des montagnes impossibles pour le seul plaisir de me mettre en danger. Il m'a tout fallu et je n'ai rien délaissé lorsqu'il s'est agi de goûter l'instant présent. Mais aujourd'hui, parce que ses règles changent, je me retire du jeu. Depuis deux ans bientôt, mon existence n'a pas davantage de sens qu'avant, mais elle indique au moins une direction. Et la passivité devant cette injonction est contraire à mon art de vivre. Aujourd'hui, l'obsession des douleurs, la peur

panique de me briser ont balayé tout goût de la vie, fût-il borné à l'instant présent.

Voilà mon tendre docteur, je voulais vous raconter cela, me justifier pourrait-on dire, alors que le moment approche du dernier tour de piste. Je ne fuis rien, et suis même au contraire plus libre que jamais. Un enfant de onze ans me l'a certifié.

Je vous serre dans mes bras.

Votre Livia.

PS. Je ne vous ai pas dit quelle musique j'écoutais. Aujourd'hui, j'ai mis sur la platine un titre du groupe U2, One, que j'écoute en boucle pour bercer ma tristesse. Carry each other... C'est si beau, c'est si vrai. On vit pour cela, pour la musique, pour pleurer sur une chanson. Le jour où je n'aurai plus la force de sortir un disque de sa pochette, ce jour-là sera le signal de départ vers ma montagne.

De : MANCINI Livia

Envoyé : vendredi 31 mai, 12:05

À : VANCE Luc

Objet : aucun

Bonjour mon cher docteur Vance,

Voyez-vous, je sors tout juste de l'hôpital, et comme chaque fois, comme une voleuse. Contre mes réticences, j'ai fini par accepter le rendez-vous car les douleurs devenaient insupportables. Besoin de savoir... Ils m'ont fait une IRM : cette fois, j'ai une fracture du bassin, juste à côté du fémur. Je souffre vraiment. Le service ne traite pas ces questions, disent-ils, ils veulent m'envoyer ailleurs.

C'est la fin. La maladie, c'est deux ans d'un autre temps. Une autre personne, un autre monde, d'autres intérêts... Des machines, des femmes qui attendent, des pilules, des aiguilles, des crèmes, un corps qui m'occupe constamment. Tant de douleurs inconnues. Et de soulagements aussi inconnus.

Désormais, je ne veux plus aller à l'hôpital.

Je ne veux rien faire. Pour la première fois, aujourd'hui, je n'écoute pas de musique.

Voilà : on n'est jamais vraiment préparé, mais aujourd'hui je suis prête.

Je vous embrasse, mon très tendre docteur.

Livia

De : VANCE Luc

Envoyé : vendredi 31 mai, 22:35

À : MANCINI Livia

Objet : Vous parler

Chère Livia,

Vos derniers mots m'ont plongé dans une inquiétude profonde. Je savais pourtant que je devais m'attendre à ce moment. Deux jours donc que j'essaie de vous joindre, mais votre téléphone me renvoie sans pitié sur le répondeur. J'ai laissé un premier message, et ensuite j'ai renoncé. En d'autres circonstances, je vous aurais pensée accaparée par Lauren et Gabin, incapable d'entendre la sonnerie couverte par le bruit du piano, par vos jeux ou par vos rires. Mais je sais aujourd'hui que ce n'est pas le cas.

Pourtant, je suis allé consulter votre dossier, et j'ai discuté avec nos orthopédistes. Votre bassin n'est pas plus fracturé qu'avant, et votre fémur non plus. Ils ne sont pas jolis à voir, c'est vrai, mais tout tient encore à peu près... Il demeure donc possible, à « peu de frais », de consolider cette hanche et d'éviter, c'étaient vos mots, de vous briser comme un sucre mouillé. Vous me connaissez : je n'ai rien à vendre... Mais je n'insiste pas : vous reviendrez vers moi si vous estimez que je mérite cette confiance.

Et puisque je ne peux recevoir de nouvelles de vous, en voici de moi. De nous, devrais-je dire. Hors des griffes des psychiatres, Jeanne revit. Ces oiseaux de malheur avaient fini par m'envoûter, privé du moindre esprit critique. La maman de Jeanne y a vu bien plus clair, bien plus tôt. J'étais aveugle. Il m'en aura fallu, du temps, pour sortir de ma léthargie et tout envoyer balader. Mais vous auriez été fière de moi ! Oui, votre liberté irréductible m'a regonflé, et vous savez combien, pourtant, je lutte pour vous retenir d'exécuter votre projet... Bref, Jeanne se reconstruit, les yeux ouverts.

Notre voyage à Naples nous a également ressoudés. Ainsi que vous l'aviez prévu, votre frère se mure dans une ignorance feinte de votre maladie. Ou bien est-ce l'indifférence, mais je n'en crois rien. Son accueil a par ailleurs été délicieux. Comme promis, j'ai gardé un complet silence sur votre état de santé. Je ne prétendrai pas que cela ne m'a pas coûté, tant ses œillères, volontaires ou non, sont pour moi mystérieuses et incongrues. Mais après tout, je ne suis pas un frère.

Quant à notre séjour à Positano, nous garderons d'impérissables souvenirs de ses routes à flanc de roche, et des villages nichés face à la mer, qui sont autant de merveilles où nous aurions aimé séjourner un temps infini. Je vous écris ces lignes d'une banalité qui me fait honte, mais je dirais n'importe quoi pour recevoir un signe de vous.

Votre ami, Luc

Lundi 10 juin

Dr Aviles. Service radiothérapie.

Dr Bialot. Service de radiologie interventionnelle / orthopédie

APPEL TELEPHONIQUE

Je viens d'avoir au téléphone madame P. qui revient sur sa décision et accepte une intervention sur le bassin, car la douleur est cotée à 7 sur 10. Le traitement antalgique a été changé, à distance, avec ajout de la morphine, sans amélioration. Malgré les radiographies récentes, et devant ce tableau de douleurs aiguës, je propose à la patiente de réaliser un scanner du bassin, cette fois, pour rechercher un déplacement du col fémoral.

La patiente estimant le risque trop important et ne voulant pas se déplacer, je la verrai donc en un seul jour, pour une imagerie à positrons (au lieu d'un simple scanner) et la consultation d'anesthésie, soit le 20 juin. Nous pourrons mieux analyser l'étendue des lésions et rechercher une avancée de la maladie.

Je détaille les risques de l'intervention, tout en réexpliquant la différence avec une chirurgie orthopédique classique. La patiente reste ambivalente sur le traitement mais elle souhaite avant tout une amélioration de la douleur et retrouver une autonomie, au moins temporaire.

Elle sera donc convoquée pour une consolidation de l'aile iliaque associée à une ostéosynthèse cimentée du col fémoral gauche le 23/06.

CONCLUSION. Programmation double cimentoplastie avec ostéosynthèse fémorale gauche en salle Challenger, durée opératoire estimée à 2H sous anesthésie générale. Pas de nouveau scanner programmé, car TEP-FDG prévu ici-même le 20/06. Vu avec le Dr M. Bialot.

La patiente, Elle, madame P... : sur vingt-cinq lignes, jamais le nom ni le prénom de Livia Mancini n'est cité... Techniquement, c'est irréfutable. Mais après, où est *le paysage* ?... Anonymat des noms et des visages, matricules dans une base de données entre sous-sols de radiologie et nuages virtuels de l'informatique, bandeaux sur les yeux comme pour les condamnés,

pronoms impersonnels au fil d'une dictée numérique : comment ne pas se reconnaître dans les fugues animales de Livia ? Luc Vance éteint la session de l'ordinateur avec une moue amère. Non seulement le revirement de Livia ne lui ressemble pas, mais les délais sont trop longs : en deux semaines, « la patiente » a le temps de changer dix fois d'avis...

De : VINCENT Axelle

Envoyé : jeudi 20 juin, 11:05

À : VANCE Luc

Objet : aucun

Bonjour, je suis Axelle, infirmière à l'Unité Mobile des Soins Palliatifs, et je vous fais part de la conversation téléphonique que je viens d'avoir avec Mme Livia Mancini.

Mme Mancini, se trouvant en grande souffrance physique et morale, a pris la décision d'annuler définitivement tous ses rendez-vous (Hôpital de Jour de soins palliatifs, imagerie, Radiologie Interventionnelle pour son fémur...)

Elle a repris contact avec l'association suisse pour organiser son suicide. Toutes les procédures sont déjà lancées et une date en juillet est fixée. Mis à part son frère, avec qui elle entretient manifestement des relations particulières, madame a informé sa famille, et elle a aussi tenu à nous faire part de son dernier voyage. Elle a souhaité, notamment, nous remercier tous pour ces six mois de vie gagnés avec sa fille et ses petits-enfants. Je vous transmets donc son message.

Malgré sa rupture avec l'hôpital, Mme Mancini accepte l'aide à distance que nous pouvons lui apporter pour ses douleurs physiques, ainsi que nos contacts téléphoniques.

Axelle (Infirmière Soins Palliatifs)

DOSSIER MÉDICAL INFORMATISÉ

NIP 2022-944XZN

Note créée le 20/06 par le Dr Alix Stegner

Patiente recontactée suite à la consultation téléphonique avec notre infirmière Axelle pour réévaluation de la douleur, augmentation du traitement par morphine et proposition d'Hôpital de Jour de soins palliatifs demain 21/06, que la patiente refuse. Nouvelle date proposée le 29/06, déclinée également. Mme Mancini préfère qu'on gère le traitement par téléphone ; elle verra le Dr Fallet, son médecin traitant, demain matin, celle-ci se déplacera à son domicile, et je lui propose de la rappeler, ce qu'elle accepte. Je crains cependant que nous ne perdions aujourd'hui le contact avec Livia Mancini, plus proche que jamais de la réalisation de ses projets de l'hiver dernier.

De : FUENTES Sarah

Envoyé : lundi 24 juin, 12:56

À : STEGNER Alix ; VINCENT Axelle.

Cc : VANCE Luc ; COHEN Véronique ; SAFRAN Philippe ; BIALOT Marc.

Objet : Dernières nouvelles – Mme Mancini

Bonjour,

J'ai lu vos messages, et j'en appelle une fois encore à votre secours.

Mme Mancini avait commencé une nouvelle séquence de traitement, uniquement par voie orale. Elle n'a pris que quelques semaines de ce traitement, avec une faible toxicité sanguine. Mais c'est la raison pour laquelle elle a stoppé prématurément.

Nous avons évoqué d'autres options, même si elles donnaient lieu à une légère toxicité, y compris si la maladie avançait. Car Mme Mancini, malgré la perception qui est la sienne, a toujours bien réagi aux traitements.

La dernière fois que nous avons échangé, elle était très démoralisée par sa fracture. Les images de l'IRM étaient pourtant stables. Mais on sait bien que madame Mancini a toujours voulu contrôler sa vie, notamment ses derniers instants. Je me sens démunie, et m'en remets une nouvelle fois à vous.

Merci à tous,

Sarah Fuentes

De : VANCE Luc

Envoyé : mardi 25 juin, 00:05

À : MANCINI Livia

Objet :

Chère Livia,

Alors nous y voilà, à l'aube du dernier jour. Est-ce donc possible ? Ma première pensée en lisant l'annulation de vos rendez-vous a été celle, bien égoïste, du vide que vous laisserez en moi. Vous allez me manquer, plus que tout les échanges qui m'irriguaient de votre belle énergie. J'ai essayé ce soir d'entendre votre voix au téléphone ; mais, encore une fois, seul le timbre froid d'une bande magnétique m'a répondu. Triste écho dans une grande pièce soudain désertée. Je vous écris donc.

J'espère, cette fois encore, vous convaincre à nouveau de me laisser un peu de temps. C'est moi, en effet, qui ne suis pas prêt. Je ne me résous pas à vous voir faire ce voyage, pas maintenant. Pourtant, ce que nous nous étions promis a bien eu lieu : Julie sait qui est son vrai père, Gabin et Lauren ont partagé avec vous des jours heureux dont ils avaient failli être privés, et surtout, surtout, ils savent votre projet. Jamais ils ne pourront dire que Livia les a traités comme des enfants, et quand ils seront grands, ils vous remercieront de la confiance que vous leur avez faite.

Ainsi, donc, je ne vous aurai jamais croisée au théâtre ou au cinéma. Ce sera là mon principal regret, en plus du sentiment de l'absence. Mais je vous ai vue apprendre à reléguer la lèpre de la nostalgie, et toutes les passions tristes, aux limites extérieures de votre conscience, et à ne plus fantasmer sur un futur illusoire. Cet ici et maintenant que vous avez enfin réussi à réaliser, à force de volonté, j'en aurais été bien incapable. Car ma vie s'écoule avec le regard tourné vers le passé, ma pensée est toute à la nostalgie stérile des instants vécus. Et lorsque je me tourne vers le futur, l'espérance démesurée ou une angoisse sans fondement viennent irrémédiablement troubler l'instant présent. Carpe diem, vous avais-je dit. J'en ris aujourd'hui, car les conseillers ne sont pas les payeurs. C'est mon tour de recevoir votre enseignement.

Je dois aussi poursuivre mon combat pour Jeanne, parcourir avec elle le chemin inverse du vôtre. Car il s'agit pour elle de quitter l'instantanéité insaisissable pour s'ancrer dans une histoire, utiliser le passé et envisager un futur. La maman de Jeanne, merveilleuse et obstinée, a trouvé à force de persévérance un spécialiste de ce qu'on appelle les « personnalités frontières ». Il exerce, ironie du sort, à Genève. C'est une nouvelle pelote qu'il nous faut dévider vers l'inconnu.

Voilà une alchimie bien étrange. La vie ne tient qu'au fil du plus léger murmure du monde. Mais le monde, trop souvent, se tait. Pourtant, la nature reste là, immuable ; elle donne à lire ses immenses

étendues turquoise, son soleil qui aide à vivre et ses ciels sereins. Vous comme moi avions foi en elle.

Vous reverrai-je, chère Livia ? N'y a-t-il rien que je puisse dire pour vous convaincre de profiter encore de juillet ? J'avais promis de respecter, le jour venu, votre choix, votre décision. Je me dois de tenir parole. Mais c'est si difficile ; la lumière que vous projetiez sur le monde, par la musique, par les jeux avec les enfants, par votre amour des livres, tout cela était si inespéré. Nous n'irons pas au cinéma.

Aurez-vous la gentillesse de me dire quand vous comptez partir ? Ou bien me tiendrez-vous à l'écart de ce voyage ? Quoi que vous décidiez, je serai avec vous d'une façon ou d'une autre.

Enfin, mais un peu tard, je voudrais vous confier le bouleversement indélébile créé par votre départ, et celui hors de France de tous ces gens abandonnés par notre système. Au nom d'une morale parfaitement pure, nous fermons les yeux, et je les ai fermés aussi, hostile à l'intrusion du juge dans notre rencontre singulière. Hélas, la vertu et la prétention à la pureté agissent parfois contre ce qu'elles prétendent protéger. Le refus de légiférer, je le sais maintenant, ouvre grande la porte à l'arbitraire et à l'injustice. Je devais être celui qui fait le dernier geste que vous demandiez, au lieu de laisser un inconnu lointain s'en charger. Quand bien même vous auriez une vue imprenable sur le lac... Voilà un cheval de bataille bien noble à enfourcher.

Je vous embrasse avec, malgré tout, l'espoir de vous lire encore.

Luc.

TROISIÈME PARTIE

Soleil couchant.

I'm traveling light, it's au revoir [...]

I'm running late, they'll close the bar [...]

I'm not alone, I've met a few

Traveling light, like we used to do

Leonard Cohen, *Traveling light*

Sur la route, 30 juin 2024.

Les roues font crépiter le gravillon de la cour de l'hôtel. À cette heure, le soleil glisse sur les feuillages des platanes et s'incline derrière les toits luisants d'après la pluie : la montagne est encore loin. Pour Livia, Beaune et la Bourgogne sont la première station sur le chemin des Alpes. De ses Alpes. Sur l'autoroute, la Volvo et son pilote ont tenu le rythme, mais ni l'une ni l'autre n'a l'air pressé d'arriver à destination... Livia non plus, assise à la place du mort, n'aime pas les autoroutes. Elle n'a jamais aimé les sentiers battus ; demain, ils reprendront le chemin des écoliers. Un dernier voyage vaut bien qu'on musarde.

La proximité des Hospices, avec leurs chiens-assis, leurs colombages moyenâgeux et leurs arcades ombragées, donne à cette halte des allures de vacances. Livia a tenu à réserver pour chacune des étapes. Pour un peu, elle se croirait revenue dans ce film drôle et tendre, de Funès et Bourvil, lorsque des aviateurs anglais se retrouvaient cachés dans les alcôves écarlates de l'Hôtel-Dieu. Livia avait quatorze ou quinze ans à cette époque, mais ce retour vers un cinéma un peu naïf de son enfance n'est pas douloureux. Simplement, sa ligne de démarcation à elle est plus au sud, plus à l'est, du côté de sa montagne natale.

Les bagages ont été montés dans les chambres. D'ailleurs, aucun des deux voyageurs n'est lourdement chargé : Livia a prévu, a-t-elle dit, de *voyager léger*. Son escorte pour cette escapade peu ordinaire s'est pliée à la même recommandation : cette expédition n'est pas une promenade d'agrément, l'exercice a même quelque chose d'inédit. Mais il s'agit, a ordonné Livia, de vivre ce *Voyage à deux*, les chœurs et les violons de Mancini en moins, sans tristesse.

De retour de leurs chambres, voilà ces deux touristes peu ordinaires côte à côte à la table du restaurant : pleine vue sur les Hospices, leur longue toiture d'ardoises sombres, leur silhouette étirée, massive et rassurante. Une fois le portail franchi, Livia sait qu'il y a la cour rectangulaire, les pavés et les arcades, les toits bariolés, mais cet intérieur ne sera pas pour elle, pas cette fois. Et pourtant, si avant de repartir, elle s'offrait cette ultime madeleine ?

– Nous qui sommes à deux pas d'un Hôtel-Dieu, nous sommes pour ainsi dire à destination ; peut-être les sœurs à cornette ont-elles même un lit pour moi...

Livia égrène un rire libéré, trop vite rattrapé par un rictus douloureux.

– Mince, j’avais pourtant fait jurer à ce qui me reste de squelette de me foutre la paix au moins jusque-là. Je saute une seule dose de morphine, et voilà cette salope de hanche qui se rappelle à mon plus mauvais souvenir.

Dans la bouche de Livia, la grossièreté est un signe qui ne trompe pas.

– Je monte chercher une ampoule ?

– Non, pas ici, pas maintenant. Tant que je ne bouge pas, ma jambe me laissera en paix. Buvons plutôt.

Hautes-Côtes de Nuit, Livia a immédiatement commandé ce vin aux arômes de fruits d’été. C’était le vin de Pierre. Depuis, elle le préfère aux solides vins italiens enseignés par son père. Les verres se lèvent et tintent l’un contre l’autre.

– Regardons-nous dans les yeux et faisons un vœu. C’est sept ans de mauvais sexe, sinon ! (Clin d’œil d’une femme maligne...) Sans rire, à ce stade du chemin, j’ai un besoin ridicule de petites superstitions. J’avoue même que si près du but, les prochaines heures m’effraient. L’idée d’un au-delà m’est étrangère, mais ce vide, cette absence d’après, s’il n’y a vraiment rien, sont vertigineux. Je voudrais que Pierre soit là pour m’accueillir, je ne comprendrais pas qu’il n’y ait personne.

– Pierre sera là.

– Paroles d’ivrognes, j’en ai peur. (Livia pirouette en remplissant les verres.) Cette nuit, personne ne conduit, n’est-ce pas ? La cave est à nous...

Un silence mélancolique s’installe, ce voyage n’est facile pour personne. Enfin, le serveur apporte les entrées. Livia a pris double dose de cortisone. Au moins ce soir, la maladie n’entamera pas son appétit.

– C’est drôle, j’ai à cette seconde le sentiment irréductible d’une liberté retrouvée. J’avais perdu cette reconnaissance de *la vraie liberté*, de la liberté *parce qu’on va bien*. Du temps que j’étais jeune, à vingt-cinq ou trente ans, je pouvais partir comme je voulais. Je prenais ma vieille Buick et hop, la mer..., et hop le théâtre à Lille... Et hop, rouler vers les Alpes et revenir avant d’y arriver, pour retrouver par surprise mon amoureux ici, en Bourgogne. Le reste du temps, j’allais au cinéma, presque tous les jours.

– Allons pour remonter ensemble l’allée des souvenirs... Je suis là.

Pour toute réponse, Livia soulève son verre et regarde dans le contre-jour les larmes de vin sur la paroi. Mais peu de sucre dans ce Bourgogne léger. Elle finit le fond de vin sans cérémonie et contemple à nouveau le verre vide. Livia est encore loin du compte.

– Les souvenirs, il faut les noyer, dit-elle en se resservant généreusement.

– Le problème c'est qu'ils ont parfois la vie dure, certains savent nager.

Décidément, son pilote a de qui tenir : à cette évocation d'un cinéma enterré par une mode finalement « plus vague que nouvelle », un commencement d'humidité baigne les yeux de Livia Mancini. Mais Duvivier, Carné, Becker père..., tout ça c'est mort. Son « ange-gardien » coupe court.

– Nous parlions voyages, allers retours improvisés sur des coups de tête. Après tout, n'est-ce pas ce que nous faisons ? Sauf que cette fois, c'est un coup de tête un peu prémédité, voilà tout.

– Et plus aller que retour... Et puis moi, je déteste les voyages, ajoute Livia, peu désireuse de s'appesantir sur le but de l'expédition. C'est du moins ce dont j'ai essayé de me persuader... Parce qu'en réalité, dans ma jeunesse, je suis allée partout, Suède, Espagne... L'Allemagne pour Bach, l'Autriche, pour Mozart. Et l'Italie, surtout l'Italie. Et puis un jour à Naples, me promenant dans les rues, j'ai vu ces enfants assis en chemise sur des lits, dans des pièces sombres, les femmes qui montaient le bois sur leur dos... C'était chez moi, mais ce n'était plus chez moi. De ce jour, je n'ai plus voyagé, sauf à pied, et sauf une fois, à nouveau avec mon Pierre. J'ai donné de mes pieds pour voir des arbres, de l'herbe et des cailloux. Pas des humains...

Livia Mancini telle qu'en elle-même, avec ses décisions irrévocables, ses refus et ses abandons. Comment cette femme si puissamment aimante, amoureuse, a-t-elle pu se priver de tant de bonheurs, de tant de découvertes ? Pierre, l'homme de sa vie, a-t-il donc adoré cette femme aux renoncements incessants, comment l'a-t-il aimée ?

À deux, la bouteille de Bourgogne ne couvre pas le plat de résistance. Livia commande deux nouveaux verres et dévore son tournedos à pleines dents. Ces dents qui lui faisaient si mal il y a quelques jours seulement. Qui devinerait que cette femme à l'appétit féroce, à la bouche écarlate, a décidé de mourir avant la fin de la semaine, qu'elle appuiera elle-même sur le bouton de l'injection létale ?

Juste avant le dessert, Livia saisit sa canne et se redresse, non sans peine. Les traits crispés de son visage trahissent sa douleur : une méchante décharge vient de parcourir sa jambe. Elle scrute avec un soin méticuleux le périmètre autour d'elle, paniquée à l'idée d'être heurtée par un serveur pressé, un convive qui se lèverait d'un coup.

– Je compte pourtant bien revenir en un seul morceau des toilettes !

Depuis des mois, la crainte d'être bousculée est obsédante. Livia a choisi une vie de recluse avec cette terreur chevillée au corps. Alors, ne pas tout foutre en l'air maintenant.

Après quelques minutes, ce n'est pas la même femme qui revient prendre place à la table

du restaurant. Son visage est maintenant fermé, et son regard est ailleurs.

Livia finit son verre de vin et repousse son assiette. Machinalement, elle appuie sur le pied humide du verre et dessine des ronds sur la nappe de coton. Enfin, elle commande les digestifs, sans réel désir, se convainc-t-elle, de tutoyer l'ivresse : rien ne fait le poids contre la douleur de perdre une vie qu'elle a tant aimée, tant embrassée ; là-dessus, elle est sans illusion. Par chance, le bar de l'hôtel a en réserve l'Amaretto de ses jeunes années.

– Maintenant, nous pourrions remonter. Il est tard. Demain, nous avons de la route...

– Oui, il est tard, approuve Livia avec un regard fuyant. Mais je vais avant de me coucher faire un dernier tour sous les étoiles. Seule, sans vouloir paraître impolie... Pour ce soir, ma hanche devra supporter ce caprice.

Sur le perron, Livia est accueillie par la tiédeur humide du soir. Dans la rue déserte, elle longe de son pas heurté la bâtisse des Hospices plongée dans l'ombre. Seul le martèlement de ses pas sur le pavé fait écho aux battements sourds de son cœur. Quel endroit merveilleux ç'aurait été pour mourir... Le regard scintillant des étoiles semble déjà l'observer, et elle leur rend leur clin d'œil. Le vent du soir soulève une légère rumeur dans les arbres et vient murmurer à son oreille. Puis, au-dessus des toits apparaît un début de lune, qui comme toutes les nuits arpente le ciel. La permanence cosmique survit invariablement à l'existence terrestre des humains.

Mais dans cette nuit pas tout-à-fait sous-marine, Livia Mancini se sent plus seule que jamais. Et malgré la brise douce de l'été, elle a froid. Alors, elle tourne le dos aux vénérables Hospices, avec la conscience croissante que chaque lieu, chaque rencontre, est depuis longtemps une dernière fois. Cette désormais certitude n'est pas neuve, mais elle reste insupportable.

Heureusement, demain, elle sera dans sa montagne. Là où il ne fait jamais froid.

Au pied de la montagne, 1^{er} juillet.

La splendeur du Mont-Blanc, de ce côté italien des Alpes, n'a rien à envier à celle qui s'offre du côté français. Cette montagne n'est définitivement à personne, et les querelles de voisinage ont toujours agacé Livia. Mais aujourd'hui, elle s'en amuserait plutôt : il y a des choses plus graves dans la vie. Bientôt, à quelques dizaines de kilomètres, après plusieurs cols, trois ou quatre vallées, au détour d'un lac envahi d'insouciance et de voiliers, Livia effectuera la dernière station de son calvaire.

À cet instant, toutes ses douleurs sont derrière elle. Son squelette a décidé, pour cette ultime randonnée, de respecter une trêve. Livia, il faut dire, a élevé le curseur question morphine : après-demain, les Suisses vont s'arracher les cheveux pour réussir, une dernière fois, à l'endormir. Mais son accoutumance, après tout, c'est *leur* problème.

Le visage de Livia ne marque aucune surprise. Et pourtant... : son père est bien là, lui aussi, dans sa tenue de randonneur des sentiers abrupts, rivalisant de témérité avec les chamois et les autres animaux d'altitude. Livia le sent, tout contre elle, son regard bleu perçant vers les sommets, comme lorsqu'il l'emmenait enfant sur les parois difficiles, insoucieux des conseils de prudence de sa mère. Livia est heureuse ; le souvenir d'un père rongé par la maladie, asservi à une médecine déjà privée d'âme, ce souvenir a été remisé au tréfonds de sa mémoire. Il laisse à nouveau place à la silhouette vigoureuse et pleine de vie qu'elle a tellement aimée. Son visage, non plus, n'a pas d'âge, depuis toujours ridé et buriné sous l'effet mêlé du soleil et des neiges éternelles. Oui, Livia semble heureuse.

Les pâturages d'été resplendissent du vert tendre de l'herbe à perte de vue, entrecoupés par les coulées sombres des forêts d'altitude. Dans un ciel d'un bleu définitif, le soleil de juillet pèse des tonnes sur la montagne. Soleil et cimes semblent se confondre, et on se pencherait presque pour ne pas toucher le ciel. Jamais son père ne serait sorti sous un tel cagnard, se dit Livia. Tout ici conspire à la vie, et pourtant celle-ci semble provisoirement ensommeillée sous la pesanteur outrancière de l'été, comme si la vie attendait, pour reprendre, que le soleil disparaisse derrière les crêtes.

Livia avait, pour cette ultime sortie, besoin de solitude, escortée de ses seuls fantômes.

Pourtant, seule, elle ne l'est pas. Impossible sous ce ciel. Et face au mur d'un demain impensable, elle se retourne vers une douce nostalgie dont elle n'a plus, désormais, à être délivrée. Saint Luc l'avait encouragée à cueillir le présent, il avait raison, mais Livia sait maintenant que sa nostalgie l'amène aussi à une lucidité apaisée. On n'enterre ni ne fuit ses souvenirs. C'est pourquoi tous les compagnons de route sont là, les disparus et les vivants. Pierre, bien sûr, n'est jamais loin : difficile d'aimer autant qu'ils se sont aimés. Et puis, une indolore mélancolie rapatrie les visages roses de Lauren et de Gabin, leurs cheveux doux, leurs yeux brillants... Et dire que ces six derniers mois auraient pu ne jamais exister. Comment aurait-elle pu tirer sa révérence dans le mensonge, comment laisser ses deux anges dans l'ignorance de son projet ? Ce qu'elle a fait, ce n'est pas seulement pour sa fille, encore moins pour son frère, c'est pour eux. Aujourd'hui, Gabin et Lauren savent, ils ont dit au revoir à *Livia* avec quelques pleurs, mais aussi la certitude que leur amour survivrait intact à ce départ. Le cœur lourd de Livia s'est trouvé allégé par l'aveu enfin consenti : si elle part aujourd'hui, c'est avec le sentiment du devoir accompli. Rien n'aurait été possible sans Alix, Sarah, et bien sûr, Vance. Les enfants ont demandé à venir pour ce voyage final, mais c'était, pour le coup, au-dessus de ses forces. Elle a refusé, et cette fois ils n'ont pas pleuré.

Le dernier homme de sa vie, se plait-elle à penser, aura donc été *saint Luc*. Lui aussi a enfin crié ce qu'il n'arrivait pas à dire, libéré Jeanne des griffes de ses thérapeutes d'opérette. Livia se demande, débarrassée de toute fausse modestie, si elle ne lui a pas transmis un peu de sa force de vie. Singulier paradoxe que cette énergie passée d'une femme mourante à son soignant...

Quant à Tommaso, la tête dans le sable, il coule des jours paisibles entre son appartement du Vomero et les manuscrits de l'Université Frédéric II. Lors de sa courte visite à Naples, Luc Vance n'a rien pu tirer du vieil érudit. C'est ainsi. Ce que des gamins d'une dizaine d'année ont pu accueillir, lui n'en était pas capable. Demain, Livia écrira une lettre d'adieu pleine d'amour à son grand frère, et elle sait qu'arraché à la carapace de son inconscience, Tommaso sera dévasté.

Ça y est. Le jour J est arrivé, l'objectif est à portée de main. Dans moins de quarante-huit heures, Livia sera morte. Même avec le descriptif et les photographies dénichées sur le Net, elle ignore à quoi s'attendre vraiment dans cette clinique où on aide, à la suite et sans états d'âme, à mourir. Son imagination a tout échafaudé, depuis l'ambiance feutrée d'une sorte de spa mortuaire ouvert sur le lac, jusqu'à une réception dans une pièce aménagée façon *Soleil Vert*... Si ça se trouve, rien à voir avec tout ça, pas de belle demeure marmoréenne, mais un

lugubre appartement utilisé par l'association pour la circonstance ! Au moins voudrait-elle éviter les démarches et les paperasses ; Livia en a assez remplies. Et puis, la grosseur du chèque, se dit-elle, doit pouvoir justifier une certaine... libéralité de la part de l'association. Etrange commerce, quand même, que ce nouveau marché de la mort. Mais au moins vous permet-il s'exaucer ce dernier vœu là où la France, elle, vous condamne à l'exil.

Enfin, ce sera le moment de la perfusion. Jusqu'au bout, infirmiers et médecins s'assureront de *la volonté réitérée et assumée de la patiente*, sic, de mettre fin prématurément à sa vie : ainsi était-ce précisé en long et en travers dans l'abondante documentation de l'association. Livia est prête à ce dernier interrogatoire. La suite est plus opaque. Est-ce qu'on la laissera seule pour le déclenchement final du goutte-à-goutte, ou bien sera-t-elle veillée jusqu'à sa perte de connaissance ? En combien de temps s'endormira-t-elle, dans quel délai son cœur arrêtera-t-il de battre ? La respiration de ses derniers instants sera-t-elle perturbée de ces affreuses secousses agoniques ? Mieux vaudrait, dans ce cas, qu'elle fût seule.

Seule certitude, sa chambre aura pleine vue sur le lac ; c'est la moindre des choses... Ses dernières images seront donc celles, apaisantes, du Léman. Livia imagine la mort comme une entrée en pente douce dans cette eau, le retour primitif à une poche amniotique tiède et sucrée. Pour le reste, elle préfère laisser les détails techniques pour la fin, elle a tout le temps de découvrir. Ce soir au pied du Mont-Blanc, demain dans un restaurant de Lausanne, elle dînera deux dernières fois en compagnie de son ange-gardien. La morphine et l'alcool, espère-t-elle, sauront prévenir toute divagation vers des pensées morbides. Ce soir comme demain, il faut boire, boire en l'honneur de Pierre, boire en l'honneur de Tommaso, de Julie, de ses petits-enfants, mais aussi de ses amis de l'hôpital, eux qui n'ont jamais mis de bâtons dans les roues de son plan. Saint Luc lui-même, pourtant méfiant d'une loi qui se mêlerait des mystères intimes de la fin de vie et farouche raisonneur, n'a rien fait pour la dissuader de son projet de mort programmée. Simplement voulait-il qu'avant cela, elle parlât à Gabin et Lauren comme à de petits hommes, qu'elle ne se laissât pas voler ses ultimes et précieux temps de vie.

C'est le moment où le soir commence à descendre en vol plané au-dessus des cimes. La lumière qui saturait le ciel se strie de rais orangés, et le Mont-Blanc découpe maintenant sa silhouette sèche sur le fond rougi de l'ouest. Tout à l'heure, le soleil se couchera définitivement, comme à regret, derrière les montagnes.

Livia, elle, ne regrette rien. Elle vient de reconstituer le puzzle composite de sa vie, de dire au revoir à chacun.

À cette seconde, il faut imaginer Livia heureuse.

Ville de Québec, 4 juillet.

Aux aléas près d'un simple décalage horaire, le coucher de soleil sur l'estuaire du Saint-Laurent aurait pu s'habiller des parures grandioses d'un crépuscule sur le Léman. Seule manque, ici, la montagne toute proche. N'importe, l'écoulement du fleuve vers l'estuaire n'en est pas moins majestueux. L'œil est hypnotisé par les étendues boisées qui couvrent l'autre rive à perte de vue. Et puis la raideur des pentes pavées fait son possible pour donner au vieux Québec des grands airs de montagnes rocheuses.

Le colloque qui se termine n'a rien de ces congrès académiques où Luc Vance entend depuis des années discourir d'appareillages du futur, de molécules de synthèse, des mille et une techniques imaginées par l'homme pour conjurer la mort. L'immortalité est à portée de main, de génie génétique et d'intelligence artificielle. Comment dorment-ils dans leurs tombes, les Claude Bernard et les Pasteur, dépassés par ces nouveaux conquérants du surhumain ?

Ici, rien de tel. Depuis trois jours, on parle de démocratie de la santé, d'hommes de chair et de sang, d'autonomie et de partage de la décision... Autant d'impératifs catégoriques, radicaux et quotidiens, qui valent bien ce saut d'une rive à l'autre de l'océan.

Surtout, il y a là comme une parenthèse oxygénée au milieu d'un ordinaire mortifère. Hôpital, réanimation, cancer : l'échec est souvent là pour rappeler que la médecine n'est pas une science aussi *dure* qu'elle le voudrait, mais un art fragile nourri par l'amour des hommes : saint Luc n'en démordra pas. Nombreux sont pourtant ses compagnons qui recherchent la paix dans les équations, tellement plus permanentes, de la physiologie ou de la chimie organique. Parade rassurante face aux chausse-trapes de la vie et de son point final. Vance aussi, au début de la carrière, a cherché son salut dans les bienfaits lénifiants de la science. Et il en est revenu : le face-à-face avec la mort n'est pas soluble dans les histogrammes. Pendant ces trois jours à Québec, bercé par la rumeur sourde des amphithéâtres, il n'a cessé de penser à Livia ; son silence n'a jamais été aussi inquiétant. Certes, la longue dame brune n'en serait pas à son coup d'essai, elle a déjà laissé passer de longs tunnels avant de réapparaître soudainement, vivante et rebelle. Il faut croire en cette hypothèse. Il n'empêche...

Le colloque vient de s'achever, et c'est l'heure d'un sirop de feuille de platane de clôture

au bord du fleuve. Le Saint-Laurent tend à leurs pieds un long ruban paresseux. Nora Maldini, de Lyon, Jacques Milliet, de Lausanne, un certain Julien venu de Marseille, et quelques Québécois à l'accent louis-quatorzien parlent haut. C'est le moment choisi par cette main, comme douée d'autonomie, pour se poser sur l'épaule de Luc Vance. À la table, la conversation s'est arrêtée à la seconde exacte où cette anomalie s'est produite, suspendue par un pressentiment collectif. Une jeune femme se tient près de lui, sa silhouette anguleuse découpée dans le soleil couchant. Vance se retourne vers elle. Il n'a même pas l'air surpris.

– Vous êtes le Dr Vance, et je suis Irène Fallet... C'est étrange, vous et moi travaillons si près, et il faut un événement à 10000 kilomètres pour que nous nous rencontrions enfin (Irène Fallet se balance lentement d'un pied sur l'autre.) Je voulais vous dire... (les mots refusent de sortir, elle s'éclaircit la gorge), madame Mancini est morte hier. Je tenais à vous l'annoncer moi-même. Elle est partie en compagnie de sa fille Julie. Elles ont fait ensemble le voyage vers la Suisse en voiture. Julie Mancini m'a laissé un message, ce matin. J'avais perdu le contact depuis quelques jours, déjà.

La main d'Irène Fallet reste un moment posée sur l'épaule de Luc Vance. Elle sait que ces secondes où leurs deux êtres communient dans ce silence crépusculaire sont uniques ; sitôt qu'elle aura retiré sa main, ils basculeront de nouveau chacun dans leur solitude.

L'été québécois n'est pas encore le fameux été indien de la chanson. Le ciel est d'un bleu indécrottable, le vert des arbres se prépare à l'éclatement de rouges et d'orange de l'automne. Mais pour Vance, le vent qui vient de souffler sur la terrasse de ce bar, toisant à ses pieds un Saint-Laurent devenu noir et sale, ce vent-là est soudain glacial.

Lettre postée le 2 juillet à 11h05.

Courmayeur, le 1^{er} juillet 2024

Mon cher docteur Vance, cher Luc,

Lorsque vous lirez ces lignes, vous comprendrez que j'ai rejoint les Alpes de mon enfance. Et vous, l'homme sans certitude, n'avez cette fois aucun doute, vous saurez aussi que j'ai enfin retrouvé la sérénité. D'où je suis, je vous le jure, le monde est beau, tout est clair, délivré des douleurs, libéré des peurs.

Jusqu'à mon ultime minute de conscience, j'emporte avec moi le souvenir de notre rencontre il y a six mois, presque jour pour jour. Découvrant mon projet de suicide, vous aviez alors tenté de me convaincre de renoncer, tout en respectant, sans les juger, mes raisons. Parcours sans filet de funambule... Je vous remercie pour les deux. J'avais besoin de votre assentiment autant que de votre interdit.

Je me souviens aussi de l'inventaire que nous avons fait par téléphone, un soir de mai que je broyais du noir. Ce jour-là, vous m'aviez confirmé que j'avais dans mon armoire à pharmacie tout le nécessaire pour m'endormir définitivement si les choses se précipitaient. Je sais que cette réponse a été pour vous lourde à porter, que cette acceptation tacite de mon suicide vous était interdite par un combat quotidien pour la vie, plus encore que par votre serment de médecin. Mais surtout, comme vous l'aviez fait si patiemment le jour de notre rencontre, vous m'avez à nouveau dissuadée de mettre ce jour-là mon projet à exécution. C'était votre rôle, me direz-vous, mais vous avez eu avec moi un grand tact, vous m'avez ouvert les yeux sur la beauté des jours qu'il me restait à vivre. Ma mission (Julie, les enfants...) n'était pas encore achevée.

Merci pour cela.

Pourtant, au-delà de ma reconnaissance, je persiste à penser que la loi (j'allais écrire votre loi...) est hypocrite et mal faite, parce qu'elle m'oblige à m'exiler pour mourir comme je l'ai décidé. N'en ai-je pas le droit ? À qui suis-je nuisible en demandant à mourir dignement ? Je sais ce que vous pensez, que la dignité ne se perd pas, qu'elle est ontologiquement présente en nous. Je le pensais aussi, et c'est ce que j'enseignais dans ma précédente vie, il y a une éternité... Mais aujourd'hui, je sais que ce n'est pas vrai, et que ces mots de bien portant ne résistent pas aux assauts de la vie, et encore moins à l'agonie : non,

la dignité n'a rien d'une transcendance. C'est une posture que l'on se donne (ou pire, qu'on nous inflige) ; elle ne se nourrit que du regard de l'autre. Lorsque le mal pose ses conditions, par la dégradation du corps, par la ruine de l'être tout entier, la société et la maladie excluent alors toute possibilité de dignité. Regardez-le ce corps, cassé en deux dans un lit d'hôpital, sans autre parure qu'une blouse délavée sous un drap de l'assistance publique ; ce corps exhibé aux manipulations de défilés de soignants comme à l'examen des étudiants ; ce corps amaigri et perclus de tuyauteries et de plaies, humilié par la condamnation à demander de l'aide pour le moindre geste du quotidien et pour ses besoins les plus intimes. Qui oserait dire qu'un tel corps, dépouillé de son apparence humaine, qui oserait prétendre que cette vie finissante possède encore la moindre dignité ? Et qu'on ne me parle pas de l'âme...

Alors oui, ce « mourir dans la dignité », s'il déplaît au philosophe, dit quand même ce qu'il veut dire : ne pas se sentir indignement traité en mourant en réanimation entouré de machines, en soins palliatifs entouré de douleur, en EHPAD entouré de personne. Tous ces gens favorables à l'euthanasie ne sont pas motivés par l'envie de tuer leur prochain ou de se tuer eux-mêmes ; simplement, ils ont compris qu'ils mourraient très vieux, perdus entre les pilules ou les piqûres, bien seuls, et dépendants. Et cela, ils ne le veulent pas.

J'ai bien compris, mon cher Luc, que j'étais (singulière expression !) dans l'angle mort de la loi. Que... combien : quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent ?... la question de la demande d'en finir ne se posait plus grâce aux merveilleuses équipes de soins palliatifs. Aucune ironie dans mes propos : j'ai trop apprécié l'épatante Alix, si douce et si disponible. Mais voilà, je suis le centième cas, celui qui ne fait pas comme tout le monde. Disons que c'est tant pis pour moi.

Je vous abandonne donc ici, à votre tâche immense de lutter pour la vie sans céder aux sirènes de l'immortalité. Vous êtes dans le vrai, mon cher docteur, tenez bon sur votre étroit chemin de midi. Je sais que tout, autour de vous, conspire à faire accroire que la mort ne sera bientôt qu'un mauvais souvenir. Que la vie éternelle est pour demain, et que sous peu, cent-vingt, cent-cinquante ans nous seront offerts en cadeau de naissance ; les progrès de la science, combinés aux visions (dés)enchantées de nouveaux prophètes post-quelque chose, confortent les âmes simples dans cette illusion. N'est-ce pas le meilleur moyen, en réalité le pire, d'éviter de regarder la mort en face dans ce qu'elle a, aujourd'hui encore, d'inéluctable ? Plus encore : de nécessaire à la vie ? Au lieu de cela, cette salope se cache ; même le corps de mon Pierre m'a été volé, séquestré à mes baisers jusqu'à l'ultime minute. Et puis, n'entendez-vous pas comme moi ? : on ne meurt plus, « on meurt de » ; nos anciens finissent en maisons de vieux ou meurent à l'hôpital, loin de tout, loin des leurs, la main tenue par un soignant de passage, aussi dévoué qu'anonyme. En une heure, leur lit est débarrassé, refait, et un autre est à la place. Quand prie-t-on, quand veille-t-on ? Combien de temps laisse-t-on brûler une simple bougie dans leur chambre vide ? Les

médecins eux-mêmes n'échappent pas à la tentation de nier la mort. La vérité est qu'ils sont, eux aussi, prisonniers de leurs propres peurs. Alors, pour les conjurer, ils « luttent », Don Quichotte aveuglés, puis ils tournent le dos lorsque paraît enfin, dégueulasse et gagnante invariable de ce jeu de dupes, la mort et son rire mauvais.

Vous n'avez pas oublié, cher Luc, la légende de Pandora : seule, de tous les maux, l'espérance restait enfermée dans la jarre offerte aux hommes. L'espérance... Hélas, cette espérance béate et surtout vaine d'un mieux toujours à venir, fait le lit du renoncement et de la résignation : à dépenser ce qui nous reste d'élan vital à espérer, nous oublions de vivre. J'ai rouvert votre cher Camus, et son Homme révolté est devenu le dernier compagnon de mes nuits d'insomnie. Vous ne désavouerez pas ces mots d'un homme du siècle : « Qui se donne au temps de sa vie, à la maison qu'il défend, à la dignité des vivants, celui-là se donne à la terre et en reçoit la moisson qui ensemence et nourrit à nouveau. Ce qui retentit pour nous aux confins de cette longue aventure révoltée, ce ne sont pas des formules d'optimisme, dont nous n'avons que faire dans l'extrémité de notre malheur, mais des paroles de courage et d'intelligence. Mais l'injustice et la souffrance demeureront et, si limitées soient-elles, elles ne cesseront pas d'être le scandale. » Le scandale, mon cher Luc...

Mais l'essentiel, pour nous deux, est ailleurs, n'est-ce pas ? Les six mois de grâce, mot merveilleux aux mille sens, ces mois offerts ont été le plus beau des cadeaux. Au moment où Ulysse retrouve les bras de Pénélope, mon vieil Homère ne dit-il pas qu'Athéna, « déesse aux yeux pers, a l'idée d'étirer la nuit en retenant l'Aurore ». Ce temps distendu, ce présent devenu brève éternité, c'est ce que notre conversation a permis. Et quand on ne peut donner du temps à la vie, au moins faut-il donner de la vie au temps, m'avez-vous appris aussi ; j'ai reçu les deux, un peu de temps et beaucoup de vie. Pendant ces mois gagnés sur la mort, j'ai fait la paix avec moi, du moins nous avons conclu un armistice, malgré quelques rechutes : je me voyais comme déjà morte au pays des vivants, passée de l'autre côté, invisible et seule souffrante ; notre rencontre m'a révélé que je devais être vivante jusqu'au bout, me regarder comme telle, cueillir les petits dons de la vie à chaque minute. Sans rien espérer ; espérer, c'est craindre.

Enfin, j'ai révélé à ma fille l'identité de son père, j'ai joué à en perdre le souffle avec mes petits-enfants, je leur ai dit comme à de petits adultes la vérité sur mon projet. Si bien que lorsqu'est venue l'heure d'effectuer mon voyage, ce ne fut pas une fuite, et j'ai pu le faire avec sérénité. Sans vous, je serais partie en douce, j'aurais été moi-même le jeu de cette hypocrisie que je blâme tant chez les autres. Merci pour ce temps arraché.

Aujourd'hui, je suis chez moi, mon ultime et définitif chez moi. Je regarde ma montagne, elle est plus belle que jamais et je vis en elle. Julie, Lauren, Gabin et Tommaso sont en paix, ils ne sont pas malheureux, ou s'ils sont un peu tristes, ils ne le resteront pas, les rires et les chansons reprendront bien

vite leurs droits. Et s'il leur arrive de pleurer à nouveau, ce seront de saines larmes d'amour.

Voilà. C'est le cœur en paix que je quitte une vie que j'ai tant goûtée.

Quant à vous, cher Luc, je ne vous oublierai pas, où que je sois. Continuez à être celui qui m'a appelée par mon prénom dès le premier jour. Soyez l'homme raisonnable, rationnel, en même temps que l'homme absurde. Gardez votre saine colère face à un monde qui devient un chaos. Ne rentrez pas dans le rang, restez à la marge des courants qui abêtissent. Soyez le vieux sage en même temps que le jeune fou. Restez le grand timide qui doute toujours et ne craint pas de l'avouer. Assumez l'incertitude du monde et de la vie. Vivez toujours plus intensément, fort de l'amour de Jeanne. Pleurez sans honte pour nous, vos malades. Aimez comme vous m'avez aimée, sans attendre de l'être en retour, car vous le serez encore davantage. Bravez l'inertie des majorités. Riez de la bonne conscience des minorités. Continuez à mettre les pieds dans les fourmilières où paradent les bien-pensants. Chantez, dansez et riez. Découvrez d'autres Paco, d'autres Livia.

Soyez Sisyphe, soyez Rieux.

Voilà. Je vous serre une dernière fois dans mes bras, mon attentionné docteur Vance.

Votre Livia.

POST-SCRIPTUM

Lettre jamais envoyée de Luc Vance à Livia Mancini.

Paris, le 5 juillet 2024.

Chère Livia,

Cette lettre, que je sais donc posthume, maintenant, vous trouve enfin en paix dans vos Alpes tant aimées. Depuis hier, la vie s'est coiffée d'un accent grave, et les jours seront pour longtemps semblables et monochromes, silencieux et monotones, vidés d'un peu du sens que vous leur donniez. Vos lèvres sont muettes et votre chant s'est tu. Et pourtant, je suis heureux. J'ai même refait dix fois en pensée ce voyage à vos côtés. Comme vous, j'ignore les voies qui mèneraient à un au-delà trop mystérieux, trop beau et trop incertain pour être honnête. Mais j'ai, malgré toute mon incrédulité, la faiblesse de penser que ces mots vous parviendront, d'une façon ou d'une autre.

Alors vous êtes morte un 3 juillet, c'était donc vrai. Ce jour-là, avez-vous déposé votre bagage près de la cheminée ? Etiez-vous en promenade dans les ruelles de votre village ou bien en excursion, piolet en main, sur les hauteurs de Courmayeur ? Malheureusement, je ne sais plus rien de vous, et dois me contenter de vous rêver, telle que je vous ai connue et telle que vous resterez donc. Le présent a dès lors valeur d'éternité.

Mais une chose est sûre, ces quelques mois ont bouleversé une façon de penser figée dans une posture qui ne tient plus que par quelques vieux clous rouillés. Ou plutôt, un refuge dans l'impensé, bien commode d'abord, et puis intenable, insoutenable. Ce que vous me demandiez, j'aurais su le faire à titre personnel, mais transgressif. J'ai toujours estimé votre demande légitime, et peu importe d'ailleurs que ce fût le cas : personne n'avait à en juger, moi compris. Mais j'ai la faiblesse de croire si nous y avions accédé, aidés par une loi de liberté, dès le jour de janvier où nous nous sommes vus, cela vous aurait rendu une incroyable sérénité, sans compromettre ce qu'il vous restait à faire avec Julie, Gabin et Lauren. Hélas, tout le monde s'est retranché derrière ses interdits moraux, le savoir-faire des soins palliatifs, la peur d'une rupture anthropologique, les prétendues avancées des lois précédentes, que sais-je encore. Et nous vous avons laissée seule.

Il m'a fallu « me séparer de vous », vous oublier quelques instants pour revenir à la globalité du problème, et comprendre que mille Livia étaient comme vous dans le même cas. Que ce n'était pas une

question d'empathie un peu trop personnelle, mais bien d'iniquité et d'injustice de la loi actuelle, qui laisse grandes ouvertes les portes de la clandestinité et de l'arbitraire.

Et comme vous êtes bien vivante, je rejoins votre combat à compter de ce jour. Et mon cheval de bataille ne sera pas celui de l'émotion, mais bien celui d'un humanisme rationnel, d'une solidarité collective, d'une forme de fraternité que nos opposants, bien sûr, nous accuseront d'avoir trahie. Minoritaire (mais pas seul !) dans mon monde de soignants assouvis de bonne conscience, j'endosse avec joie le costume de social traître et prends le maquis, car la cause est bonne. J'espère que vous excuserez qu'il m'ait fallu tant d'années, et votre rencontre, pour sortir du bois.

Plus égoïstement, cet événement m'aura permis d'avoir eu avec vous, chère Livia, tant de conversations, au sens que vous leur donniez. Ces six mois m'ont aussi conduit de mon vieil hôpital parisien jusqu'aux quartiers populeux de Naples, sans parler des voyages imaginaires que nous avons faits ensemble. Dans le passé autant que dans le futur. Et puis, j'ai connu Gabin et Lauren, qui en ce moment-même sont fiers de vous, au-delà du manque. À nouveau, merci pour ces rencontres.

Voilà, chère Livia. Je vous embrasse donc une dernière fois. Je vous tiendrai au courant.

Votre ami, Luc Vance.

EPILOGUE

Le jour se lève trop tôt à travers les rideaux de tulle rouge. La veille, pour leur première nuit à la pension de famille, Tommaso a oublié de fermer les volets. Le grand-oncle de Naples n'a pas l'habitude de s'occuper d'enfants. Gabin dort encore profondément. Lauren, frappée par le rai de lumière qui tombe sur sa figure, plisse très fort les paupières, se retourne et enfouit sa tête sous la couverture.

Ce matin, il doit pleuvoir sur Courmayeur. Telles sont du moins les prédictions unanimes des gens du village, depuis hier. Pas idéal pour remplir leur mission vers le glacier. Lauren n'arrive pas à se rendormir, elle pense à cette journée avec le vieil homme. C'est pour ainsi dire la première fois qu'elle passe du temps avec lui ; il y a bien eu une autre fois, c'était il y a longtemps, pour l'enterrement de Pierre, Gabin était trop petit pour s'en souvenir. Lauren, elle, se rappelle son grand-oncle. Comme Gabin, elle se rappelle aussi les cadeaux reçus de Naples chaque Noël. Des livres, le plus souvent, écrits en italien... Où donc l'oncle Tommaso a-t-il la tête ? Pourtant, ils ont toujours aimé ce vieil homme nimbé dans l'épais mystère de ses bibliothèques poussiéreuses.

Hier, dans la salle à manger de la pension, Tommaso a pris le relais de Livia au piano. Un piano droit, pas très bien accordé, que les enfants ont aussitôt repéré à leur arrivée. Tous les deux ont instantanément imaginé ce moment. Après le repas, à tour de rôle, Lauren et Gabin ont joué à quatre mains avec Tommaso. Quelques convives de la salle de restaurant se sont rassemblés autour du piano, avertis qu'il s'agissait là d'un moment précieux. Le doigté de ce vieil homme venu d'ailleurs n'a rien à envier à celui de Livia. Dans la famille, tout le monde est mélomane ; que Tommaso ne joue d'aucun instrument aurait été incongru.

Auparavant, Gabin, Lauren et lui ont profité de la journée ensoleillée pour faire une première reconnaissance. En cette fin d'automne trop douce, le chemin vers le glacier est sillonné par les randonneurs. En majorité, des gens d'un certain âge, fait remarquer Lauren. Les deux

enfants jouent à deviner leur origine, parfois ils captent une bribe de mots, perçoivent un accent, attribuent une origine autrichienne à un costume tyrolien qui passe... Tommaso se prend au jeu. Il leur parle français, italien, indifféremment et sans s'en rendre compte. Les enfants non plus n'ont pas l'air d'y faire attention. Leur italien laisse à désirer, même Livia leur a toujours parlé français. Mais ils se comprennent, tous les trois, et puis il y a les rires.

À mi-chemin, les enfants sont fatigués. Gabin, surtout, traîne la jambe. Lauren ne dit rien, elle met un point d'honneur à finir. Mais Tommaso dit qu'ils n'iront pas plus loin. Demain, peut-être, ils pousseront jusqu'à la roche ronde, là-bas ; derrière, on ne fait que deviner la remontée vers ce qui pourrait être le glacier. Il est inutile d'aller jusqu'au bout, dit Tommaso, seule Livia allait aussi loin, mais elle n'aurait pas voulu que les enfants fassent tout ce chemin pour elle. Lauren quitte un moment le sentier et gravit un édicule de roches éboulées ; soudain, elle s'arrête et désigne un rocher qui surplombe un à-pic. C'est là qu'ils iront, demain.

Ce matin à la pension de famille, le petit-déjeuner commence silencieusement. Rien à voir avec un quelconque recueillement : les enfants sont affamés depuis leur marche de la veille. Gabin finit par plaisanter : costume tyrolien est assis en bout de table, il parle bien allemand, et Lauren rit à son tour. Tous ces derniers mois, Gabin a eu le temps de ravalier sa colère. Au début, deviner le suicide prochain de Livia était intolérable, le petit garçon n'avait pu supporter cet abandon. Bien sûr Livia était malade, bien sûr elle pouvait mourir, mais le bras du destin était préférable à cette capitulation. Surtout, leur grand-mère ne les avait pas habitués à cela. Gabin comme Lauren ignoraient tout des refus d'obstacle de Livia, de ses renoncements, ce n'était pas l'image qu'elle leur avait laissée. C'est sa sœur qui a expliqué à Gabin que ce départ debout était, pour eux, un acte d'amour.

*

Comme l'a indiqué Lauren, la vue depuis le surplomb domine le début du glacier, très loin sur la gauche. En-dessous, après l'à-pic caillouteux, s'étend une prairie pentue où seuls les bouquetins peuvent prendre pied. Les pâturages sont plus bas, et ils s'étendent au loin.

Tommaso sort l'urne de son sac à dos. Un simple pot de grès noir. Lauren sent un sanglot qui monte, elle se détourne et le ravale. Ses yeux doivent être secs. Gabin est sur l'arête du rocher, au bord du vide. Son cœur bat un peu plus vite qu'à l'ordinaire. Lauren se rapproche et pose ses mains sur l'urne. Tommaso pleure en silence et dévisse le couvercle.

Au contraire de toutes les prévisions, il ne pleut pas. Le ciel resplendit en réalité d'un bleu limpide. Les montagnards aussi, qui ne sont pourtant pas médecins, se trompent parfois. Tommaso et les enfants lèvent les yeux vers les crêtes qui cernent la vallée et, plus bas, les dernières

ardoises de Courmayeur. Tout autour d'eux, la nature et le soleil abandonnent dans les branches de longs épicéas un léger murmure, fait de la force et de la sérénité de ce qui ne meurt jamais. C'est à cette minute qu'une musique monte peu à peu dans le ciel, semblant venir du village, semblant venir de nulle part ; c'est un morceau de piano. Tous les trois reconnaissent cette musique, les mains qui dansent sur les touches noires et blanches comme des mèches de cheveux ; ce sont les mains de la longue dame brune qui pour eux, n'a jamais fui.

*

Les spectateurs sortent un par un, parfois par couples qui osent à peine s'accorder de briser le sortilège de l'obscurité. C'est la rumeur des pas lents sur le tapis du couloir, la porte battante qu'on tient pour le suivant, les premiers mots sur le film. Ce Moretti, il est décidément aussi bon avec ce *Santiago, Italia* que pour le reste. Cette histoire de l'ambassade, en 73, on ne savait pas...

Jeanne découvre que le 11 septembre était déjà, bien avant sa naissance, une date maudite. Vance sourit. Il lui expliquera ça plus tard. Devant les *Sept Parnassiens*, il y a le thaï avec ses odeurs acidulées. Une veille de réveillon de nouvel an, l'air dehors est inhabituellement mordant ; peut-être même neige-t-il. On s'attarderait volontiers dans la galerie, mais Luc n'a aucune envie de manger asiatique. Il faut se décider. Jeanne a déjà deux ou trois mètres d'avance. Vance relève son col.

La main qui se pose sur son bras l'arrête net. Une femme le regarde avec un gentil sourire et ramène en arrière une mèche blanche qui tranche avec ses cheveux noirs mi longs. Un peu en retrait, deux enfants le dévisagent avec une sorte de déférence.

– Docteur Vance ?

– Oui. Mais... ? Si, je crois que je vous...

– Sans doute, oui... Je vous demande pardon, je vous ai reconnu en sortant de la salle. J'avais vu des photos de vous grâce... grâce à maman. Je suis Julie.

– Bien sûr. Et voici donc Lauren, et tu es Gabin.

La femme bouge ses pieds, hésite, puis ses yeux clairs, presque délavés, le fixent en se plissant :

– Je voulais vous dire : nous allons tous bien. Les enfants vont bien.

REMERCIEMENTS

Merci aux personnes qui ont inspiré ce récit dont les faits sont authentiques, même s'ils ont été réarrangés et redistribués par respect pour les protagonistes. Ces conversations ont toutes eu lieu, dans un ordre, avec des mots et des interlocuteurs parfois différents. Merci au véritable Dr Fuentes, au vrai Dr Fallet, à Alix et à Philippe, à tous les autres. Merci à tous les docteurs Vance, et surtout aux vraies Livia, auxquelles j'ai emprunté avec tout le tact possible des mots et des moments de vie. À qui j'ai aussi prêté des paroles et des sentiments qui ne sont, modestement, que les miens, mais qui j'espère ne les trahissent pas.

Livia Mancini est une femme qui a décidé de mourir à l'heure de son choix, et non à celle qu'aura fixée le cancer. Sorte de bon samaritain de l'hôpital rompu aux situations impossibles, Luc Vance doit la convaincre d'annuler son projet de suicide programmé. Mais ce n'est pas son souci. Sa seule mission est de débusquer le reste-à-vivre que Livia se serait interdit. S'instaure alors entre eux une conversation qui les réunira pendant de longs mois. Chacun trouve chez l'autre des raisons qui ébranlent ses convictions. Deux plaidoyers pour et contre l'euthanasie, un même appétit de vivre. Tandis que Livia apprend à se libérer de la nostalgie autant que de l'espérance pour goûter ce qui reste de bonheur ici et maintenant, Vance mène de son côté une lutte personnelle. De leur dialogue sur le sens de la vie, l'amour, l'illusion de l'immortalité mais aussi une certaine hypocrisie française, ni l'un ni l'autre ne sortira indemne.

« APRÈS-PROPOS »

Puisque personne ne sera dupe de cette fiction, autant le dire : cette histoire n'est pas un hymne à Livia Mancini, mais à la femme qui lui a donné vie. C'est aussi un hommage à une laissée pour compte de la société, obligée à l'exil pour mourir comme elle l'entendait. Des mois, des années que la France se tâte, d'atermoiements en dilemmes philosophiques, de dogmatismes soignants en soubresauts politiques, si bien qu'entre-temps Livia, malade au mauvais moment et au mauvais endroit, est allée mourir ailleurs. Notre fraternité collective contre ta liberté individuelle, lui disait-on : les devises de la République seraient-elles en contradiction ? La revendication d'une femme condamnée du droit de mourir *au moins* selon ses valeurs – sans parler de cette fichue dignité dont on se prévaut pour un oui ou pour un non – ne peut-elle être accueillie par une société qui n'en reste pas moins fraternelle ? A ce jour, non : la loi et la morale l'interdisent. Les convaincus que l'aide à mourir est bien une forme de soin et une liberté rendue, doivent la rabattre devant ces cramponnés d'effroi face à une rupture anthropologique. Ce « faire mourir » n'est pourtant qu'une aide à « laisser mieux mourir ». En attendant, de nombreux voyages sans retour auront encore lieu en Suisse et en Belgique.

C'est aussi l'histoire de Gabin et Lauren, survivants de Livia. Mais l'histoire n'a pas la mémoire courte et « toutes les dettes se paieront », dit Philippe Gerbier dans *L'armée des ombres*. Les enfants et petits-enfants de ces morts exilés rappelleront un jour à la société son devoir de solidarité jusque dans cette ultime demande. En attendant, l'ami de Livia a « enfourché le tigre ».

Mes auteurs de cœur m'ont fait crédit de certains emprunts, pensées ou phrases librement adaptées. « *Qu'on ne me voie jamais fanée sous ma dentelle* » est un vers de Barbara (Mourir pour mourir). « *Je ne suis pas préparée, mais je suis prête* » est tiré du *Dernier jour d'un condamné*, du jeune Luc. La différence des ciels entre soleil de la méditerranée et grisaille du nord est idée fondatrice de l'univers camusien, inspirateur de Luc Vance. La lucidité, « *blessure la plus rapprochée du soleil* », est bien sûr de René Char (Feuillets d'Hypnos), son ami. *La banalité du mal* a été développée par la philosophe Hannah Arendt, et *l'amor fati* par Nietzsche. *La pesanteur et la grâce* sont celles de la lumineuse Simone Weil. *Le silence des organes* est une formule célèbre du chirurgien René Leriche. *L'impossible anticipation de soi comme cadavre*, la description de *la mort en masse* se retrouvent chez Paul Ricœur (« Vivant jusqu'à la mort »). *Mon Oncle Benjamin* est un livre merveilleux de Claude Tillier, et un film non moins magnifique et humaniste avec Jacques Brel et Paul Frankeur. La scène du déjeuner fantasmé de Patricio, avec des nappes que soulève le vent, est inspirée de la scène finale de *Encore un baiser*, de Gabriele Muccino. Le rôle de Noah Pretorius est tenu par Cary Grant dans le film « *On murmure dans la ville* », de Man-kiewicz. Enfin, « *tu ne meurs pas de ce que tu es malade, tu meurs de ce que tu es vivant* », est de Montaigne.